BATAILLES & BLINDÉS

BATAILLES & BLINDÉS

+XX Profils couleurs

ISSN 1765–0828

HISTOIRE DE LA GUERRE MÉCANISÉE ET DES ENGINS MILITAIRES

N°45

LA 2e DIVISION BLINDÉE EN NORMANDIE

SOUS LES CHENILLES, LA PLAGE
L'*USMC* DANS LE PACIFIQUE

COMBATS SUR LE CERCLE POLAIRE
SOMUA ET HOTCHKISS DANS LA TAÏGA

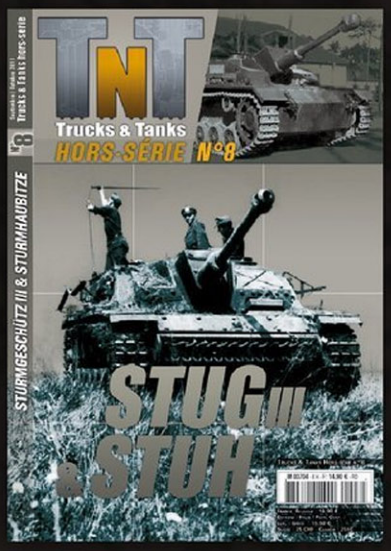
L'AGONIE DU « LION DE BABYLONE »
LES T-72 IRAKIENS AU COMBAT

1940 VS 1944

LES DEUX BATAILLES DES ARDENNES

Batailles & Blindés n°45
Octobre / Novembre 2011
Belgique, Italie, Portugal Cont., Lux., Espagne : 7,90 €
Suisse : 13 CHF - Autriche : 8,20 € - Canada : 14$C

M 01699 - 45 - F: 6,90 € - RD



TRUCKS & TANKS HORS-SÉRIE N°8

STUG III & STUH

Au nombre de dix-huit le 10 mai 1940, ils seront plus de 3 000 en première ligne le 31 janvier 1945. Considéré à sa conception comme une inutilité dispendieuse par Heinz Guderian en personne, le *Sturmgeschütz* arme également, à partir de 1943, les *Panzer-Regimenter* et les unités de *Panzerjäger*, à la demande du même Guderian, nommé *Generalinspekteur der Panzertruppen*. Conçu comme blindé d'appui feu pour l'infanterie allemande, il se révélera être l'un des plus redoutables « casseurs de chars » de la *Heer*. De la ligne « Maginot » à la bataille de Berlin, des montagnes du Caucase au bocage normand, en passant par le désert de Lybie, il sera, durant quatre ans, de tous les combats de la Seconde Guerre mondiale menés par les armées allemandes !

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Renseignements : Caraktère - 3120 route d'Avignon - 13090 AIX-EN-PROVENCE - France - Tél : +33 (0)4 42 21 06 76
www.caraktere.com

EDITO

Diversité et originalité ; voilà ce qui m'est venu à l'esprit en composant le sommaire de cette 45e livraison de *Batailles & Blindés,* avec mes acolytes de la rédaction de Caraktère.

Au cœur du magazine, un article traitant d'un sujet complexe : le « Blitzkrieg » dans les Ardennes belges en 1940 et 1944. Ce n'est pas une relation des batailles en elles-mêmes, mais une étude de fond qui permet d'appréhender les mécanismes doctrinaux et tactiques de la guerre-éclair, et de comprendre pourquoi ce qui a fonctionné en 1940 a tourné à la débâcle en 1944. La démonstration est implacable et les matériels en eux-mêmes n'y pouvaient pas grand-chose. C'est d'ailleurs tout le paradoxe de la *Panzerwaffe* : alors qu'elle dispose d'excellentes machines, souvent supérieures à celles de ses équivalents alliés, ses troupes tombent de Charybde en Scylla en 1944-45.

Outre les chroniques africaines et notre Blindorama exotique consacré à l'Argentine, j'ai aussi voulu faire un clin d'œil appuyé à nos lecteurs maquettistes avec ces belles photos de jouets anciens représentant de jolis petits Renault FT. Ça m'a rappelé mon enfance et ces chars en métal achetés avec parcimonie (car très chers pour l'époque), dans une boutique de la rue Lafayette, à Paris, à l'orée des années 1980 ; un Tiger, un *Tank Destroyer* M10, une M8… Je les ai toujours et je les conserve jalousement !

Au gré des pages, vous découvrirez aussi le sort d'une poignée de Somua et Hotchkiss capturés par les Allemands en 1940 et envoyés faire la guerre dans l'extrémité septentrionale de l'*Ostfront*, l'épopée de la 2e DB en Normandie ou encore le destin des « Lion de Babylone », ces T-72 irakiens qui ont vaillamment tenté de s'opposer aux engins américains lors des guerres du Golfe, en vain.

Enfin, je souhaite la bienvenue en votre nom à un nouvel auteur, un officier belge œuvrant au sein de l'OTAN, Luc Vangansbeke, qui signe un bel article sur l'entraînement des tankistes de l'*United States Marine Corps* ; j'ai trouvé son texte si intéressant que j'en ai modifié le sommaire à la dernière minute. Quant aux photos, elles sont merveilleuses !

Diversité et originalité, disais-je ; réflexion faite, j'ajouterai aussi pure passion ! Quel beau métier je fais. Je ne changerai pour rien au monde, hormis pour être tankiste, mais je suis trop vieux, désormais.

Bonne lecture, et à très vite.

Yannis Kadari

© Copyright Caraktère. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans la présente publication, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère spécifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées. Loi du 11.03.1957, art. 40 et 41; Code Pénal, art. 425.

4 **Le Blindorama** — **L'Argentine 1926-1945**

Au début du XXe siècle, l'Argentine est une jeune république en plein essor économique. Ses besoins sont importants pour équiper son armée en véhicules motorisés adaptés à la guerre moderne. Manquant d'expérience dans le domaine de l'Arme blindée, les Argentins vont progresser par étapes, jusqu'à concevoir leur propre char moyen.

8 **1941-45 Front de l'Est** — **Combats sur le cercle polaire**
Somua et Hotchkiss dans la taïga

La rapide défaite de la France lors de la campagne de mai-juin 1940 aurait pu marquer la fin de la présence des chars français sur les champs de bataille. Mais les armées victorieuses vont en récupérer un certain nombre et les engager au combat pendant cinq ans, donnant ainsi une nouvelle vie à des engins pourtant largement dépassés. En Finlande et en Carélie, un bataillon blindé allemand va ainsi aligner des Somua et des Hotchkiss face à l'Armée rouge.

20

LES DEUX BATAILLES DES ARDENNES

Dès l'aube du 10 mai 1940, les pointes blindées allemandes se faufilent à travers les Ardennes et bousculent les armées alliées ; la suite, on ne la connaît que trop bien...
En 1944, Hitler conçoit un plan très inspiré de celui de 1940 ; la surprise est une fois encore au rendez-vous et les matériels bien plus puissants. Pourtant, cette fois, l'attaque brusquée se solde par un échec coûteux. Pourquoi ?

40 **Chroniques Africaines** — **OCTOBRE-NOVEMBRE 1941**

48 **1941-1945 Pacifique** — **Sous les chenilles, la plage**
L'instruction des équipages de l'*USMC* dans le Pacifique

Entre 1940 et 1945, partant de quasiment rien, l'*US Marine Corps* (*USMC*) se dote d'une force blindée répondant à ses besoins dans le Pacifique. Dans un premier temps, la formation des équipages s'effectue sur le tas, tandis que celle du personnel clé est assurée par l'armée de Terre. Les choses changent après l'attaque japonaise sur Pearl Harbor et les conditions spécifiques régnant dans le Pacifique poussent le commandement à prendre en main la formation du personnel...

58 **1944 Front de l'Ouest** — **La 2e division blindée en Normandie**
Le jour de gloire est arrivé !

La 2e division blindée de Leclerc constitue aux yeux du général de Gaulle un instrument politique : débarquant en Normandie, elle doit démontrer que la France se libère par elle-même. Dès son arrivée sur le sol de France, Leclerc met tout en œuvre pour que son unité prenne part aux combats contre la *Wehrmacht*. Pour lui, la bataille de Normandie n'est que le prélude de son objectif premier : libérer Paris ! Mais le chemin est encore long jusqu'à la capitale.

72 **1989-2004 Irak** — **L'agonie du « Lion de Babylone »**
Les T-72 irakiens au combat

Version export du T-72 soviétique, le T-72M a été vendu à de nombreux pays, dont l'Irak. Près de 1 100 exemplaires sont ainsi réceptionnés par l'Armée irakienne, qui les déploie face aux Iraniens pendant huit longues années d'une guerre meurtrière. Peu satisfaits de leurs performances, les Irakiens lancent un programme de modernisation, qui aboutira à la mise au point de l'« Asad Babil » ou « Lion de Babylone ».

77 **1917-1940 Curiosités** — **Pour les grands et les petits !**
Le Renault FT en jouets

Les chars sont apparus lors de la Première Guerre mondiale. Nous nous proposons de montrer comment ces engins terrifiants ont été déclinés en jouets, par des fabricants plus ou moins inspirés et parfois très créatifs.

Bataille & Blindés n°45
Octobre - Novembre 2011
ISSN : 1765-0828

Magazine bimestriel édité par
Caraktère SARL
3120, route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
SARL au capital de 40 000 euros
RCS de Marseille 450 657 168

www.caraktere.com

Rédaction : 09 66 02 34 75
Service Commercial : 04 42 21 06 76
Télécopie : 04 42 21 13 39
info@caraktere.com

Commission paritaire : 0410 K 86317
Dépôt légal (BNF) : à parution

Directeur de la publication
et rédacteur en chef : Y. Kadari
Secrétaire de rédaction : Y. Mahé
Correctrice : B. Watellier
Relations clients : F. Sintive

Direction Artistique : A. Gola
Infographie :
A. Giancaterina - M. Mioduszewska – B. Drenec

Responsable de la publication pour la Belgique :
Tondeur Diffusion
Avenue F. Van Kalken, 9
B–1070 Bruxelles – Belgique

Imprimé en France par / Printed in France by :
Imprimerie Riccobono - Le Muy (83)

1926 - 1945
Argentine

Au début du XXe siècle, l'Argentine est une jeune république en plein essor économique. Ses besoins sont importants pour équiper son armée en véhicules motorisés adaptés à la guerre moderne. Manquant d'expérience dans le domaine de l'Arme blindée, les Argentins vont progresser par étapes, jusqu'à concevoir leur propre char moyen.

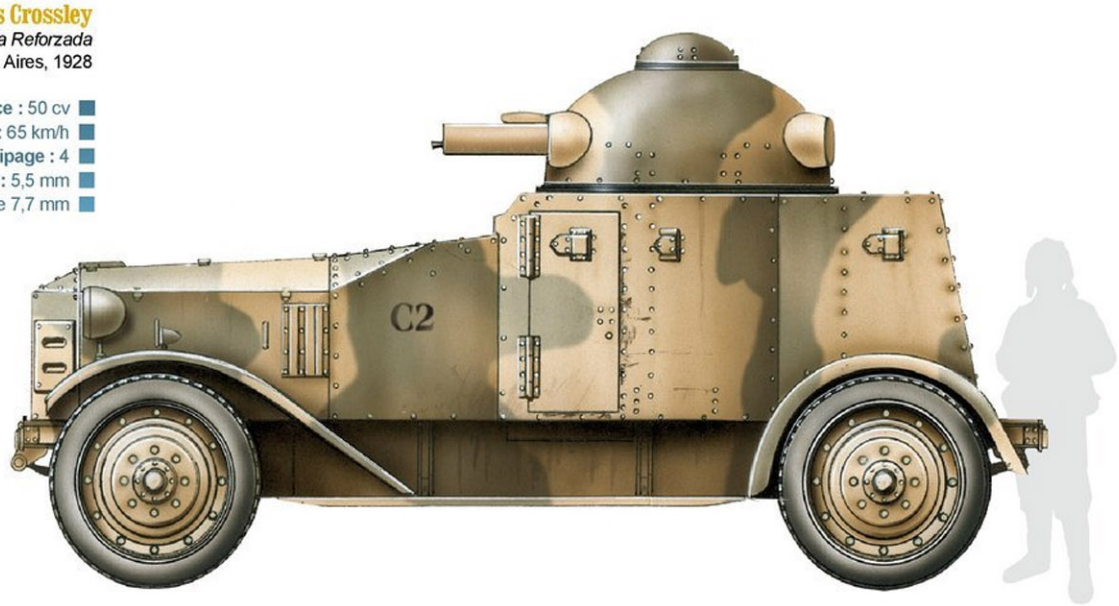
Par **Xavier Tracol**

25 mai 1924 : un char Fiat 3000 Modèle 21 (copie améliorée du Renault FT) défile dans Buenos Aires. Il fait partie d'un contingent italien invité pour participer à la cérémonie anniversaire de la Révolution de mai (1810). C'est pour les Italiens une opération de promotion permettant de montrer leur savoir-faire en matière de blindé : déjà en 1920, ils avaient offert une auto blindée Lancia 1Z au roi d'Afghanistan pour s'ouvrir un nouveau marché… On ne sait ce qu'est devenu ce Fiat 3000, mais c'est le premier chenillé à avoir roulé en Argentine ; ce sera aussi le seul de conception italienne, car, en 1928, la république argentine préfère se tourner vers le Royaume-Uni pour acheter à Vickers des automitrailleuses : elle acquiert six véhicules Crossley du modèle 1926, celui destiné à l'exportation. Contrairement aux engins en service en Inde, ces automitrailleuses n'ont pas trois mais seulement deux essieux et ne possèdent pas de ressorts à lames à l'avant. Elles gardent néanmoins leur tourelle arrondie très reconnaissable. Le 9 juillet 1928, pour le traditionnel défilé militaire célébrant l'indépendance nationale, elles sont montrées pour la première fois dans une livrée verte et sable avec, sur les côtés, un grand « C » (pour « *Caballería* » ?) suivi d'un chiffre. Intégrés dans les *Regimientos de Granaderos a Caballo n°2, 8* et *10,* ces Crossley connaissent leur baptême du feu en 1930, lors du putsch qui voit le président Hipólito Yrigoyen être déposé par le général José Félix Uriburu. Au fil du temps, plusieurs de ces véhicules dépassés sont cédés à la police fédérale argentine. Cette dernière s'était auparavant équipée, en 1933-34, de trois auto-blindées de conception locale (d'un constructeur de camions de transport de fonds) payées grâce à l'argent d'une collecte publique !

En 1937, le gouvernement argentin achète douze chars légers Vickers Carden-Lloyd Modèle 1934. Le constructeur britannique destine cet engin de 3,8 tonnes en ordre de bataille aux pays n'ayant pas d'industrie de défense en propre et il convient parfaitement aux besoins de l'Argentine (et avant elle de la Belgique et de la Suisse). À son arrivée à Buenos Aires, l'engin devient officiellement le Tanque Liviano Vickers, Modelo Argentino 1938. Son camouflage reste typiquement britannique, vert foncé, mais avec une cocarde argentine sur les côtés et, parfois, les mots « *Agrupación de Arsenales – Ejército Argentino* ». Sur l'arrière de la tourelle et l'avant de la caisse, un chiffre noir est peint au centre d'un cercle jaune. Les douze blindés participent dès l'année suivante à des manœuvres dans la province d'Entre Ríos, où ils font montre de leurs capacités tout-terrain, en franchissant même des coupures humides peu profondes.

Vickers Crossley
II Brigada de Caballeria Reforzada
Buenos Aires, 1928

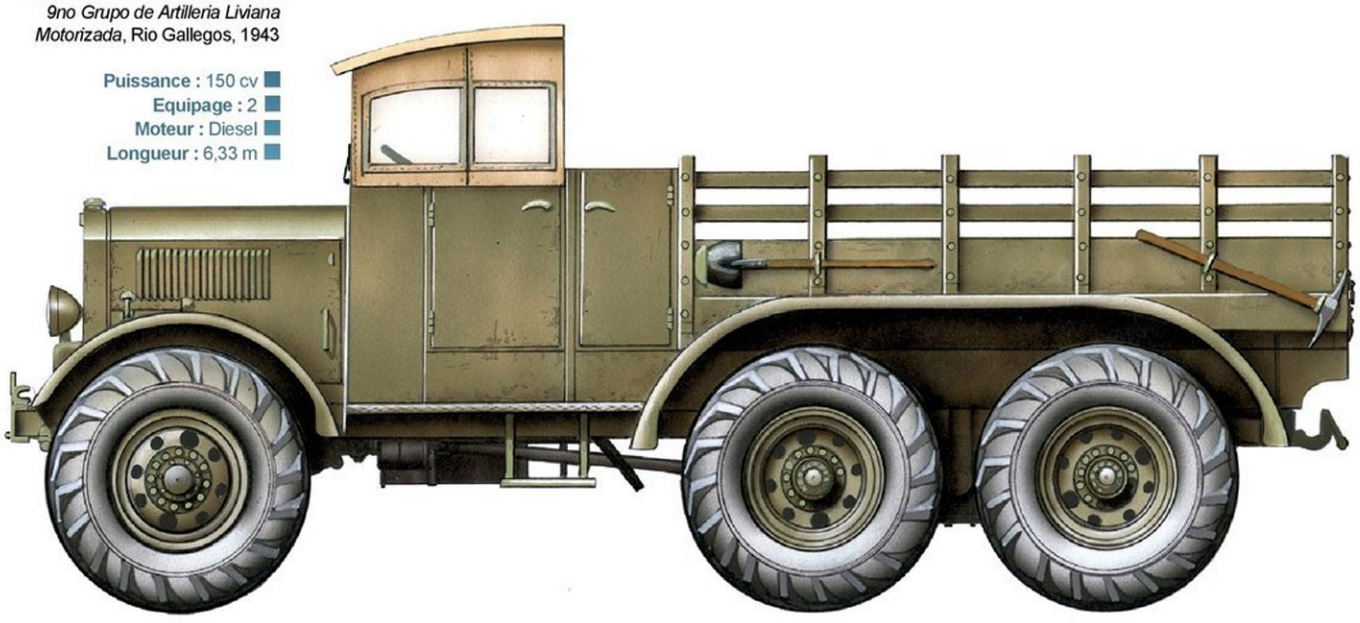
Puissance : 50 cv
Vitesse max. : 65 km/h
Equipage : 4
Blindage : 5,5 mm
Armement : 2 mitrailleuses de 7,7 mm



Profils couleurs : Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

Bash International 1934
Policía Federal Argentina
District de Buenos Aires - 1934

Longueur : 5 m
Vitesse maximale : 80 km/h
Puissance : 22 cv
Equipage : 2



Criollo Grande, HAFDASA
9no Grupo de Artilleria Liviana Motorizada, Rio Gallegos, 1943

Puissance : 150 cv
Equipage : 2
Moteur : Diesel
Longueur : 6,33 m

Par ailleurs en 1938, l'armée acquiert 12 camions 6x6 « Amazon » du constructeur britannique Thornycroft pour les convertir en tracteurs d'artillerie. L'intérêt principal de ce matériel tient aux chenilles qui peuvent envelopper les deux roues arrière de l'engin et ainsi le transformer en semi-chenillé. L'année suivante, Buenos Aires réitère en achetant un autre tracteur d'artillerie en 6x6, mais cette fois de conception nationale : le camion d'HAFDASA (Hispano Argentina Fabrica de Aumotobiles) sera ainsi produit dans une usine de la capitale jusqu'en 1942.

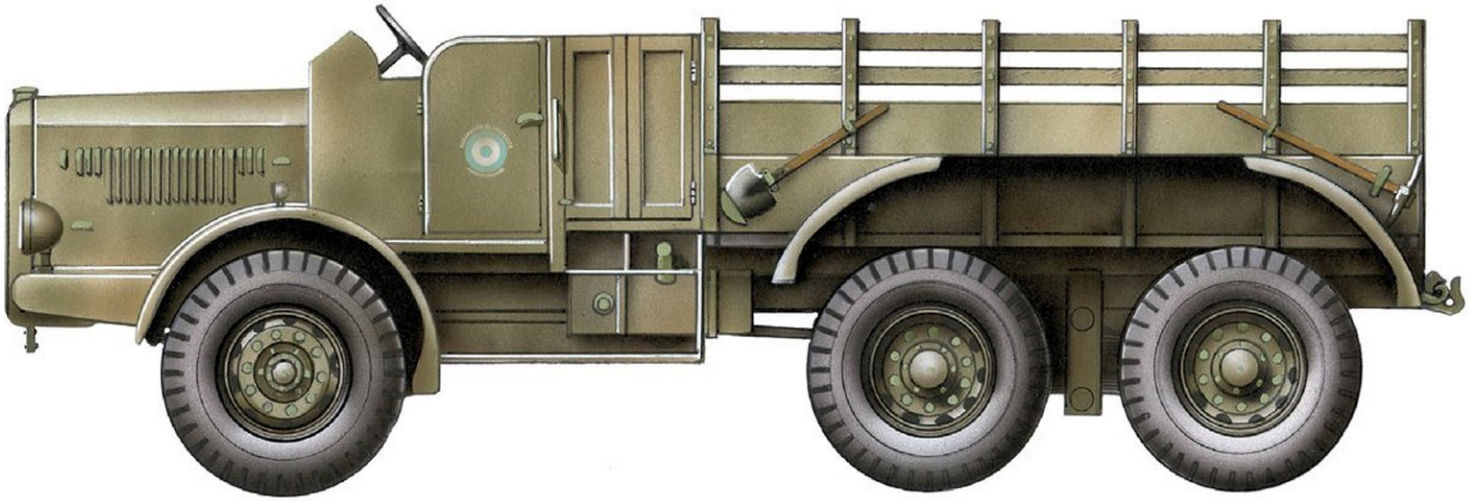
Or à la même époque, le voisin péruvien a fait, lui, l'acquisition de 24 chars bien meilleurs que les Vickers argentins : des LT 38 (ČKD/Praga LTP dans cette variante « exportation ») tchécoslovaques équipés non pas de mitrailleuses mais de pièces Škoda A7 de 37,2 mm. De quoi équiper un bataillon blindé et d'en faire l'unité de chars la plus puissante d'Amérique du Sud… Ne comptant pas se laisser dépasser dans cette course aux armements, l'Argentine projette alors d'en commander quelque 160 exemplaires ! Elle transfère aussitôt ses Vickers dans un centre d'instruction pour servir à l'entraînement des nouvelles recrues. Le gouvernement a visiblement l'intention d'accroître sensiblement le potentiel blindé de ses forces motorisées, mais l'annexion de la Bohême-Moravie par les Allemands en 1938 fait capoter l'achat des LT 38… Deux ans plus tard, le Royaume-Uni, fournisseur historique de l'Argentine, refuse de céder le moindre blindé à des pays tiers : après les désastreuses campagnes de Belgique et de France, il doit rééquiper entièrement sa propre armée ! De plus, l'Argentine est considérée comme proche de l'Axe : depuis 1932, des partis fascistes essaiment sur le modèle italien dans tout le pays et certains hommes politiques n'hésitent pas à afficher leur admiration pour Mussolini et Hitler. Par conséquent, aucun pays allié n'accepte de lui prodiguer une assistance militaire ou technique… Il ne reste donc plus qu'à construire un blindé local !

Or, dans les années quarante, l'Argentine n'a quasiment pas d'industrie capable de produire un char en nombre et de qualité. Elle ne peut compter que sur la *Direccion General de Fabricaciones Militares* créée en 1942. Et encore ! L'expérience manque, les fonderies sont de piètre qualité, les minerais doivent être importés… De plus, le pays est instable : en juin 1943, les militaires fomentent un coup d'État et placent à la tête du pays l'un des leurs, un certain Juan Domingo Perón.

Néanmoins, le projet est lancé sous la direction du colonel Alfredo Baisi, directeur de l'Arsenal Esteban de Luca à Buenos Aires. Ce dernier a déjà réalisé des assemblages de tracteurs agricoles et de mitrailleuses sous protection blindée (appelés Vinchuca) – il a aussi dessiné la tenue vestimentaire des tankistes –, mais rien encore qui ne ressemble à un vrai char moyen. La réalisation d'une maquette grandeur nature en bois puis d'un prototype ne prend pourtant que 45 jours ! Un grand travail en amont a été essentiel pour coordonner les 80 organismes militaires et entreprises privées qui ont collaboré au projet : l'armée de l'Air a fourni le moteur, la Marine les blindages et le système de communication, etc. Ce premier char de conception nationale prend le nom de Nahuel (« Tigre » en mapuche) Modelo Baisi 1943 et 16 chars sortent bientôt des chaînes de montage. Sur le continent sud-américain, traditionnellement plus acheteur que concepteur de chars, ce blindé fait forte impression, preuve s'il en est des capacités industrielles argentines… D'autant qu'il a un faux air de famille avec le M4 Sherman (volume général, suspensions VVS, glacis anguleux). Mais la ressemblance s'arrête là : pesant 35 tonnes et armé d'un canon Krupp de 75 mm, il emporte 5 hommes à 40 km/h maximum sous une protection allant de 25 à 80 mm. Il est donc plus lourd, moins bien blindé et à peine moins puissant que le char nord-américain.

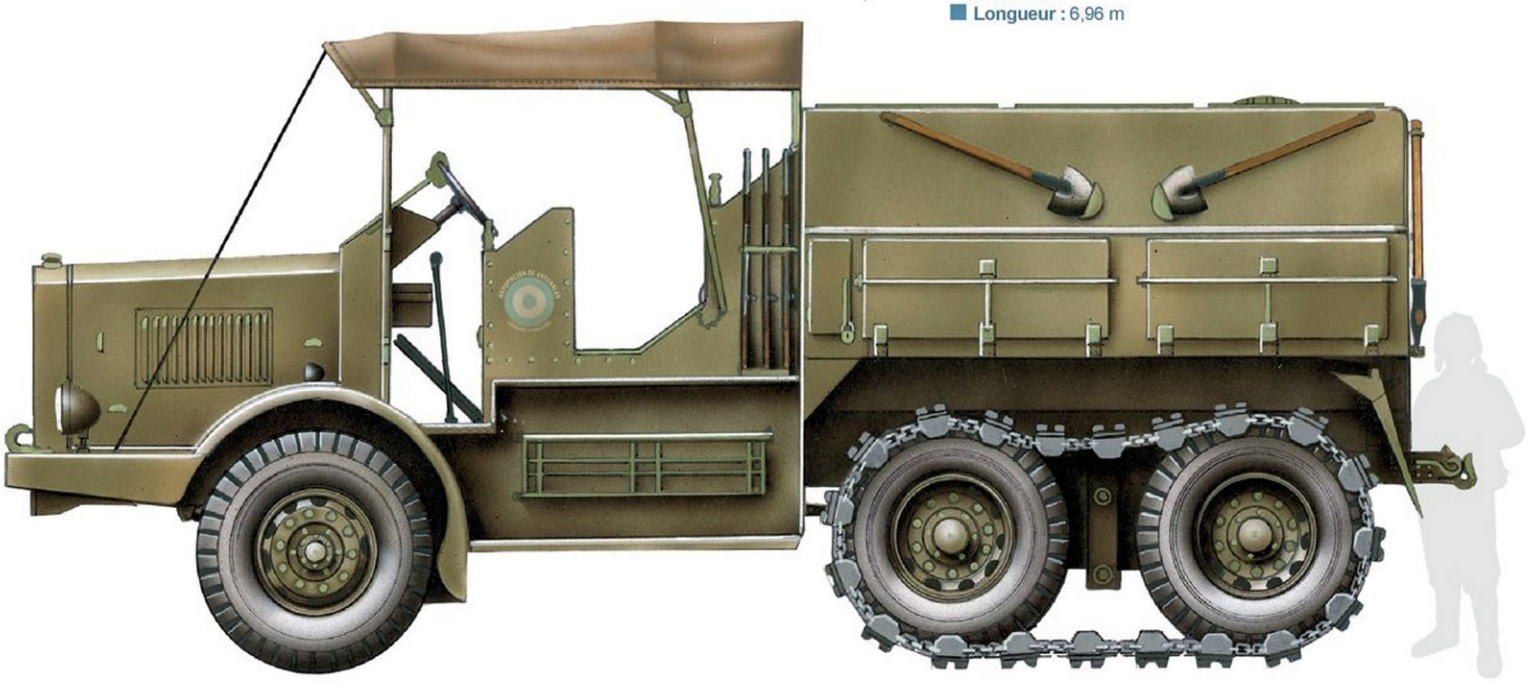
Thornycroft-Amazon WF-AC6/1
Version transport de troupes - 1937

- **Puissance :** 106 cv
- **Equipage :** 6
- **Longueur :** 6,72 m
- **Empattement :** 3,58 m



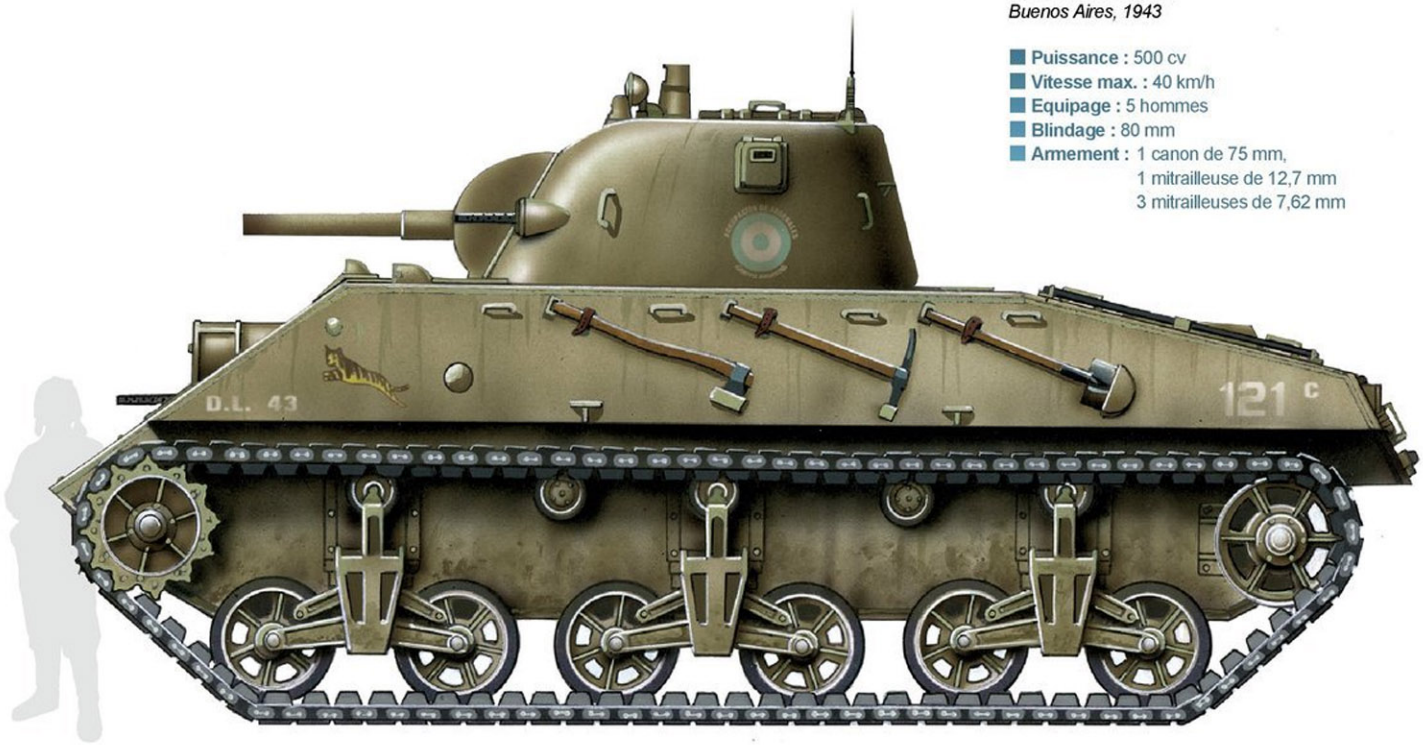
Thornycroft-Amazon WF-AC6/1
Version tracteur d'artillerie semi-chenillé - 1937

- **Puissance :** 106 cv
- **Equipage :** 6
- **Longueur :** 6,96 m



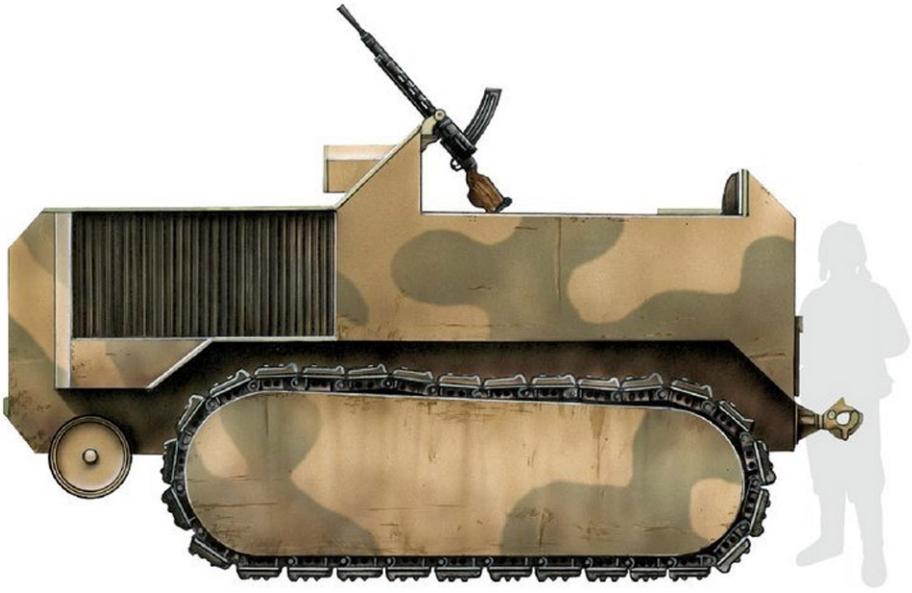
Nahuel DL 43
Agrupación Patagonia
Buenos Aires, 1943

- **Puissance :** 500 cv
- **Vitesse max. :** 40 km/h
- **Equipage :** 5 hommes
- **Blindage :** 80 mm
- **Armement :** 1 canon de 75 mm,
  1 mitrailleuse de 12,7 mm
  3 mitrailleuses de 7,62 mm



Yacaré
Arsenal « Esteban de Luca »
Buenos Aires, 1944

- **Longueur :** 3,84 m
- **Equipage :** 3
- **Armement :** 2 mitrailleuses Madsen de 7,65 mm



L'Argentine ne produira cependant pas d'autres engins. Les Alliés cherchent en effet à se débarrasser à bas prix (20 centimes de dollar le kilo !) des centaines de blindés divers qui ne leur sont plus d'aucune utilité maintenant que la guerre est terminée en Europe. Il devient alors bien plus économique de se servir dans ces stocks de matériels éprouvés que de concevoir des engins de moindre qualité et plus chers... Entre 1946 et 1950, l'Argentine signe d'importants contrats avec le Royaume-Uni : 250 Universal Carrier et Carrier T-16, des M7 Priest, des semi-chenillés M3, des LVT et environ 400 Sherman de modèles fort variés traversent ainsi l'Atlantique. L'industrie nationale d'armement a donc vécu le temps d'un unique modèle, sans même qu'ait pu en être déclinée une gamme complète de véhicules, comme le prévoyait Baisi à l'origine... En 1944, seul sort d'usine un tracteur d'artillerie chenillé désigné Yacare (« caïman »), mais qui ne dépassa certainement jamais le stade de prototype. ■

COMBATS SUR LE CERCLE POLAIRE

SOMUA ET HOTCHKISS DANS LA TAÏGA

La rapide défaite de la France lors de la campagne de mai-juin 1940 aurait pu marquer la fin de la présence des chars français sur les champs de bataille. Mais les armées victorieuses vont en récupérer un certain nombre et les engager au combat pendant cinq ans, donnant ainsi une nouvelle vie à des engins pourtant largement dépassés. En Finlande et en Carélie, un bataillon blindé allemand va ainsi aligner des Somua et des Hotchkiss face à l'Armée rouge.

Par **Bruno Collin**

Ce Somua a vu son tourelleau arasé et remplacé par deux trappes permettant au chef de char de mieux voir le champ de bataille.
AMC E024554

Sauf mention contraire, toutes photos : Archives Caraktère

La défaite de juin 1940 laisse un grand nombre de chars français sur le terrain, leur mécanique n'ayant suivi le rythme imposé par les forces allemandes ; ces machines ne sont tout simplement pas conçues pour se déplacer rapidement et les pannes sont, trop souvent, la seule cause de leur abandon. Les Allemands en récupèrent donc un grand nombre sur le champ de bataille. De plus, après l'armistice, l'Armée française est dans l'obligation de livrer aux vainqueurs ceux qui lui restent.

C'est avec des sentiments partagés que les tankistes allemands voient arriver ces blindés qu'ils combattaient il y a encore quelques semaines. En effet, la majorité de ces engins ne correspondent pas aux critères de la *Panzerwaffe* : généralement conçus comme des véhicules d'appui de l'infanterie (sauf le Somua dédié à la Cavalerie), ils n'ont ni l'équipement ni les performances requises pour la conduite du « Blitzkrieg ». Mais les pertes conséquentes infligées aux *Panzertruppen* pendant la campagne de France obligent la *Heer* à reconstituer sa force de *Panzer* avec ce qui est disponible. Or, l'industrie allemande est totalement incapable d'augmenter sa cadence de production. La récupération de véhicules ennemis[1] devient alors une nécessité, dans la perspective d'une attaque de l'Union soviétique en 1941. La livraison de chars français est donc une manne providentielle pour la *Wehrmacht* : 160 B1bis, plus de 800 R35, une cinquantaine de FCM 36, 297 Somua S35 et 600 Hotchkiss H35/H39 sont ainsi récupérés.

LA MISE AUX NORMES

Avant toute chose, les techniciens allemands vont procéder à quelques modifications pour revaloriser ces engins. En premier lieu, l'installation d'une radio est quasiment systématique, même si sur certains tanks, l'exiguïté de l'habitacle la rend difficile. De plus, la production de postes émetteurs-récepteurs n'est pas encore suffisante, ce qui fait qu'en 1941 beaucoup de H35/H39 n'en seront toujours pas équipés. Autre aménagement typiquement allemand, la coupole d'observation située sur le dessus de la tourelle est arasée. Elle est remplacée par deux trappes lui permettant d'avoir une meilleure vision du champ de bataille. Cependant, ces petites améliorations ne contrebalancent pas des déficiences conceptuelles importantes, comme l'inefficacité de l'armement des Hotchkiss en combat antichar ou, pire encore, la tourelle monoplace — point commun à tous les tanks français de l'époque — qui rend le chef de bord responsable d'une multitude de tâches incompatibles avec une réelle efficacité tactique. Enfin, les performances en tout-terrain assez médiocres ne peuvent pas être corrigées.

1 La sous-motorisation notoire de l'Armée allemande l'a déjà conduite en 1938 à incorporer des chars tchécoslovaques : les très efficaces Škoda LT vz.35 et 38.

LES FORCES ENVOYÉES EN FINLANDE

Suite à la campagne de Norvège, des troupes allemandes sont stationnées jusqu'à Kirkenes, à 200 kilomètres de Mourmansk. Seule une bande de territoire finlandais, avec les fameuses mines de nickel de Petsamo, les en sépare. Les conditions climatiques extrêmes de la région conduisent à y engager des troupes de montagne accoutumées au grand froid. Lui-même placé sous la férule de l'*Armee-Oberkommando* « Norwegen » (*AOK* « Norwegen ») du général von Falkenhorst, le *Gebirgs-Korps* « Norwegen », commandé par le général Dietl, comprend les *2.* et *3. Gebirgs-Divisionen*, la *199. Infanterie-Division* (*199. ID*) et l'état-major de la *702. ID*. Il s'agit donc d'un corps de montagne d'environ 27 500 hommes, dont la mission principale est une offensive en direction de la péninsule de Kola pour capturer Mourmansk (opération « Platinfuchs » – « Renard de platine »).

Plus au sud, le XXXVI[e] corps d'armée allemand doit attaquer en direction de Kandalaksha, sur la mer Blanche, afin de couper la ligne de chemin de fer reliant Mourmansk à Leningrad (opération « Polarfuchs » – « Renard polaire »). Il est principalement constitué de la *169. ID* (20 000 hommes), de la *6. Divisioona* finlandaise et de la récente *SS-Kampfgruppe* « Nord »[2] (formée en février 1941), rebaptisée *SS-Division* « Nord » en juin 1941. Composée des 6[e] et 7[e] régiments *SS* d'infanterie motorisée, de deux bataillons d'artillerie et d'un bataillon de reconnaissance, cette unité de 8 000 hommes, relativement âgés, est totalement inexpérimentée ; elle correspond plus à une unité de police qu'à un vrai « groupe de combat » et fera d'ailleurs preuve d'une très faible valeur combative par la suite.

Plusieurs éléments blindés sont aussi envoyés en Finlande dès 1941 ; les deux principaux sont la *Panzer-Abteilung z.b.V. 40* (bataillon blindé « pour usage spécial » n° 40) et la *Panzer-Abteilung 211*. Cette dernière est affectée au *XXXVI. Armee-Korps*. C'est une unité récente, dont les deux compagnies sont exclusivement équipées de matériels de prise français, à savoir des Somua S35 et des Hotchkiss H39 (officiellement rebaptisés *Panzerkampfwagen 35-S 739(f)* et *Panzerkampfwagen 38H 735(f)* par les Allemands), tandis que la *Panzer-Abteilung z.b.V. 40* a reçu des *Panzer I, II* et *III*.

LES SOMUA ET HOTCHKISS PASSENT À L'ATTAQUE !

Alors que le front de l'Est s'embrase dès le 22 juin 1941, les offensives finno-allemandes ne sont déclenchées que le 1[er] juillet. Les deux *Panzer-Abteilungen* sont en tête, progressant en direction de Salla, ancienne possession finlandaise maintenant en territoire soviétique. Cette agglomération est dominée par le mont Hirsikängas, culminant à 610 mètres d'altitude. Cette « bosse » dans la platitude de la forêt arctique donne un réel avantage aux Soviétiques, qui ont profité de leur occupation de la région pour renforcer cette défense naturelle tenue par la 122[e] division de fusiliers (14 483 hommes, 16 blindés). Dietl et son état-major le savent, le terrain est très peu

2 Lire l'article « Les premiers combats des *SS* de la *Nord* » de Didier Laugier paru dans *Ligne de Front* n° 31.

AUX QUATRE COINS DU GLOBE !

Les Renault, Hotchkiss et Somua qui équipent les unités blindées françaises en 1940 vont combattre sous différents cieux avant et après la défaite. Si la Belgique et la France restent à l'époque leurs terrains de jeu privilégiés, certains engins rejoignent des destinations plus exotiques : outre ceux envoyés dans les différentes colonies de l'Empire (AFN, Levant, Indochine), l'expédition de Narvik en conduit d'autres au-delà du cercle polaire. Par ailleurs, l'épopée du « Royal Cambouis » (le fameux 501[e] régiment de chars de combat de la France libre) fait que l'on trouve des Hotchkiss H39 en pleine jungle équatoriale, tandis que les combats fratricides du Levant voient d'autres de ces machines combattre dans un paysage quasi désertique…

Les Allemands ne vont pas employer ces chars en première ligne, mais les destinent prioritairement à l'instruction des nouveaux tankistes et à la sécurisation des arrières. L'*Ordnungspolizei*, par exemple, utilisera environ 25 R35 et une vingtaine de H35/H39 sur le front de l'Est et en Yougoslavie pour lutter contre les partisans. Pour ces blindés français, la fin de la guerre n'est pas synonyme de mise à la retraite : ils sont encore utilisés quelques années, plus par nécessité économique que par réelle utilité au combat. Leurs dernières actions ont lieu en Israël, lors de la guerre d'indépendance de 1948, et en Indochine, cette fois sous les couleurs françaises.

▲ Un des cinq H39 de la 342[e] compagnie autonome de chars de combat débarqués à Narvik le 13 mai 1940. IWM

▲ Un *Zug* au complet mené par un Somua S35 à Alakurtti, durant l'hiver 1942-43 ou 1943-44. À noter que tous les chars ont une radio.
E024555

propice au déploiement de chars, ceux-ci devant rester sur les rares routes tracées dans l'épaisse forêt marécageuse. Les attaques ne peuvent donc être menées que de front et par un seul tank à la fois, une tactique bien dangereuse, car avec un seul canon antichar bien placé, l'ennemi peut bloquer toute une colonne et lui infliger des pertes importantes…

Le 1er juillet, l'attaque de la *Panzer-Abteilung 211* en appui d'une unité d'infanterie oblige une compagnie soviétique à se replier. Malheureusement, les fantassins ne suivent pas et cette victoire précaire ne peut être exploitée. Les unités de *Panzer* sont ensuite rattachées, selon les besoins, à différentes unités d'infanterie. Le lendemain, un peloton progressant sans infanterie d'accompagnement est durement sanctionné : deux engins sont détruits par des canons de 45 mm bien embusqués. Le 3 juillet, malgré le renforcement des défenses ennemies, les blindés sont encore en tête de l'offensive ; ils reçoivent de nombreux impacts qui, grâce à leur blindage en acier moulé, ne leur causent aucun dommage. Le quatrième jour voit un des rares duels de chars de ce secteur du front : un tank soviétique de type indéterminé (un KV-1 ou un T-26 au blindage renforcé ?) est mis hors de combat par une pluie d'obus. À la stupeur des tankistes allemands, le conducteur s'extrait sain et sauf de la carcasse incendiée, démontrant la faible capacité antichar des obus français. Si le canon de 47 mm des Somua reste un danger pour les légers BT et autres T-26 qui équipent majoritairement les unités soviétiques, le 37 mm des Hotchkiss est complètement inefficace. Cette expérience avait déjà été vécue par les tankistes français un an plus tôt, eux qui voyaient leurs obus rebondir sur tous les *Panzer*, même les plus faiblement blindés…

◀ Un H39 dans un paysage typiquement finlandais. Les modifications allemandes sont bien visibles : tourelleau arasé, antenne radio et caisson métallique sur la queue de franchissement.
AMC E024553

LA FINLANDE EN 1941

Indépendante de la Russie depuis 1917, la Finlande a failli revenir dans le giron soviétique lors de la « guerre d'hiver » (30 novembre 1939-12 mars 1940), perdant une partie de son territoire (l'isthme de Carélie, Vipurii – actuelle Viborg — la deuxième ville de Finlande, la péninsule d'Hanko à une centaine de kilomètres d'Helsinki) suite au traité de paix imposé par Staline. Ce dernier ne s'en contente pas et souhaite toujours conquérir l'intégralité de la Finlande. Aussi, malgré sa faiblesse, ce petit pays se voit contraint de mobiliser en masse et de rechercher des alliés ; or, entre-temps, la France s'est effondrée, la Grande-Bretagne se débat seule et son éloignement/isolement rend son aide hypothétique. De fait, ne reste que l'Allemagne, dont les relations avec l'Union soviétique ont évolué.

Pour le *III. Reich*, la Finlande est une alliée intéressante : le pays possède dans la région de Petsamo (actuel district russe de Pechengsky) d'importants gisements de nickel, un minerai indispensable à son industrie militaire… Or, Molotov a clairement manifesté la volonté que ces mines soient gérées par une compagnie soviéto-finlandaise. De plus, la *Wehrmacht* aimerait faire passer ses troupes à travers la Finlande à destination de la Norvège septentrionale, un trajet plus sûr que celui passant par la mer du Nord, où règne en maître la *Royal Navy* ! Enfin, outre la possibilité de disposer d'un autre point de départ pour « Barbarossa », l'alliance avec Helsinki permet de sécuriser le flanc Nord du dispositif allemand et de couper la ligne de chemin de fer Mourmansk–Leningrad. Cet axe est vital pour l'URSS, Mourmansk étant le seul port donnant sur l'Atlantique à ne pas être bloqué par la glace durant l'hiver. Le renfort de l'Armée finlandaise n'est pas non plus négligeable dans l'optique d'une attaque sur Leningrad, située à environ 100 kilomètres de la frontière. En échange, l'Allemagne livrera d'importantes quantités d'armes à sa nouvelle alliée.

Le 6 juillet, la *Panzer-Abteilung 211* est engagée très partiellement, la majorité de ses engins étant maintenue en réserve pour exploiter la percée une fois que celle-ci sera faite. Elle n'aura jamais lieu et, à défaut, une unité parvient à contourner Salla par le nord et à couper la route menant à Kayraly, prochaine étape vers l'est. Elle rencontre des chars ennemis et les différents engagements se soldent par la perte de deux véhicules contre huit chenillés adverses. Des contre-attaques soviétiques appuyées par des tanks échouent et, le 7 juillet, une attaque combinée permet aux Allemands de capturer Salla dans la soirée. Une cinquantaine de blindés ennemis aurait été détruite dans ce secteur restreint, la moitié par les tankistes, l'autre par l'infanterie et l'artillerie. En contrepartie, six chars allemands ont été mis hors de combat, dont quatre totalement détruits.
Malgré des conditions d'emploi délicates et un manque de coopération avec l'infanterie au début de l'attaque, le rôle des chenillés français dans cette première bataille a été primordial et leur action couronnée de succès.

LA POURSUITE

Salla une fois sécurisée, les Allemands partent à la poursuite des troupes soviétiques en retraite. En effet, la 122e division de fusiliers a globalement réussi à échapper à l'encerclement, même si elle a subi des pertes sensibles et abandonné son parc d'artillerie pour rejoindre les positions établies plus à l'est. Les Soviétiques se sont regroupés à Kayraly, un village situé entre deux lacs, bloquant ainsi l'unique route en direction de Kandalaksha (Kantalahti en finlandais). Cette position stratégique est tenue par la 104e division de fusiliers à plein effectif et renforcée par la 1re division blindée (deux régiments blindés, un régiment d'infanterie motorisée et, selon certaines sources, un régiment d'artillerie motorisée), dont certains engins ont déjà combattu à Salla. Mais le gros de la division est dorénavant entre Kairala et Alakurtti, à l'est. De plus, l'arrivée de renforts, à la mi-juillet, a permis de rétablir les effectifs de la 122e division.
Selon une habitude bien établie dans l'Armée allemande, les *Panzer-Abteilungen 40* et *211* sont regroupées le 8 juillet dans une formation *ad hoc* : la *Panzergruppe* « von Heimendahl », du nom de son commandant. Aucun déploiement n'étant possible sur un axe aussi étroit, les machines sont donc gardées en réserve pour exploiter la percée effectuée par la *169. ID*. Celle-ci attaque le 26, mais après une avance d'une vingtaine de kilomètres, sa progression s'arrête le 28. Devant ce faible succès, la *Panzer-Abteilung 40* est envoyée plus au sud pour renforcer le 3e corps d'armée finlandais, dont l'offensive en direction de Loukhi connaît plus de réussite. Pendant ce temps, les Hotchkiss et Somua de la « 211 » sont regroupés à Salla.
Le fait que les chars de la 1re division blindée soviétique soient retirés du front début août (pour renforcer le secteur de Leningrad) incite l'état-major allemand à passer à l'offensive.

SA18 ET SA38

La pièce de 37 mm Puteaux SA18 date… de la Première Guerre mondiale. Elle équipe en effet les blindés légers Renault FT construits en masse à la fin du conflit. Les réductions budgétaires de l'après-guerre font préférer ce tube à des canons plus performants pour armer les chars français R35, H35, H38 et autre FCM 36. D'un emploi facile, ayant une cadence de tir rapide (10 à 15 coups par minute), il est dévolu à l'attaque de cibles « molles » (fantassins, véhicules légers, etc.). Il ne peut en effet percer que 15 mm de blindage à 1 000 m, ce qui le rend totalement impropre au combat antichar. Par conséquent, l'armée demande en 1938 l'installation d'un nouveau canon plus puissant, ce sera le SA38, dont les performances de perforation sont doublées (30 mm à 1 000 m). Tous les engins n'ont pas le temps d'en être rééquipés avant la défaite de 1940, mais les H39 récupérés par la *Panzer-Abteilung 211* en possèdent tous. À l'usage, cette pièce se révélera tout de même insuffisante contre les blindages inclinés des T-34, heureusement encore relativement rares sur ce front secondaire.

▼ Un *Bordführer* en uniforme noir de tankiste debout sur la plage arrière de son S35 repeint en « gris Panzer ».

▲ Les dix *Panzermänner* d'un peloton de chars français « germanisés ». Si les équipages sont au complet, il manque un char sur la photo.

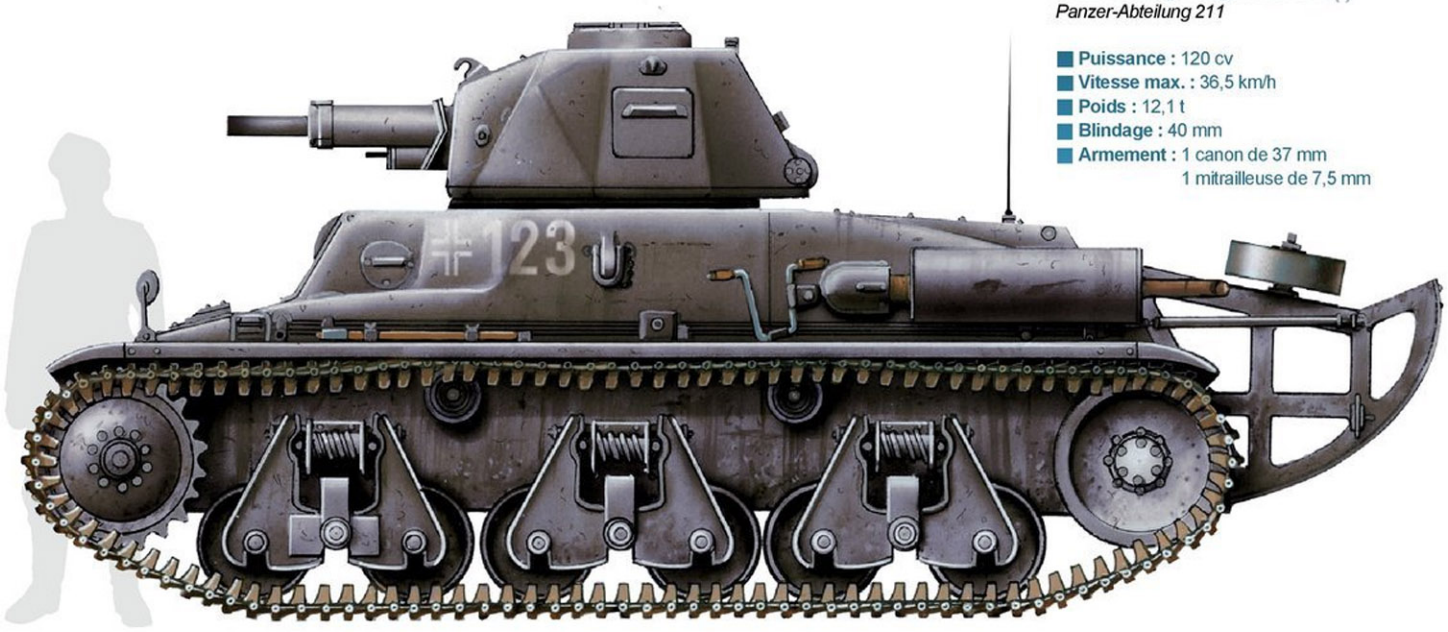
Celle-ci consiste en un contournement à la fois par le nord (deux régiments d'infanterie) et par le sud de la position défensive de Kayraly. Les *Panzer* doivent appuyer la 6e division finlandaise qui mènera l'offensive sur la pince Sud avec l'aide de quatre régiments allemands.

Après de laborieux déplacements d'unités, l'attaque démarre le 19 août sous la pluie et dans le brouillard. Une fois de plus, le terrain effroyable et totalement inadapté aux chars — axe unique, pistes à peine carrossables, marécages omniprésents — freine les opérations. La « 211 » joue son rôle de réserve divisionnaire en détachant ponctuellement ses compagnies auprès de l'infanterie pour éliminer les points d'appui ennemis. Cette progression sur des chemins minés est coûteuse et peu productive. Il faut attendre le 25 août pour que, après avoir tracé une piste sur cinq kilomètres et établi un pont, trois chars puissent contourner les positions soviétiques et les faire tomber ; pour cela, neuf autres se sont embourbés en chemin ! Au final, cet appui apporté aux troupes finlandaises s'avère payant et leur permet de progresser vers l'est, puis de remonter au nord, vers Alakurtti. Alors qu'une partie de la 6e division finlandaise avait coupé la route et la ligne de chemin de fer entre Kairala et Alakurtti, à hauteur du lac de Nurmi, dès le 20 août, cette dernière ville ne tombe que le 30. Le *SS-Infanterie-Regiment 9* mène l'attaque uniquement appuyé par les Hotchkiss, tous les Somua étant hors de combat. Cela signifie qu'il n'y a plus en opérations de blindés équipés de radio !

Panzerkampfwagen 38H 735(f)

Panzer-Abteilung 211

- **Puissance :** 120 cv
- **Vitesse max. :** 36,5 km/h
- **Poids :** 12,1 t
- **Blindage :** 40 mm
- **Armement :** 1 canon de 37 mm
  1 mitrailleuse de 7,5 mm



Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

Panzer. Au 2 septembre, 9 engins sur 24 sont hors de combat, dont 7 détruits par l'artillerie adverse. À cela s'ajoutent les dégâts infligés par… les *Stukas* qui, lors d'une de leurs rares interventions, bombardent des positions amies en raison de l'absence de signalisation au sol, les *SS* ignorant cette précaution !

Il faut là encore une fois souligner l'excellente résistance des blindages français : les fusils antichars PTR-D et PTR-S de 14,5 mm, qui commencent à parvenir aux *Frontoviki*, sont inefficaces face aux 40 mm d'acier moulé des H39. Seuls les canons de 45 mm Modèle 32 et 37 réussissent à percer leur armure, et encore faut-il qu'ils soient à moins de 500 mètres de leur proie !

L'avancée finno-allemande parvient sur l'ancienne frontière d'avant 1940 qui, du côté russe, est matérialisée par une ligne de fortifications s'appuyant sur la rivière Voyta. Là sont rassemblés une nouvelle fois les restes des 104e et 122e divisions de fusiliers, durement étrillés, pour en protéger les flancs. Le centre de la position fortifiée est, lui, défendu par le régiment d'infanterie motorisé de la 1re division blindée.

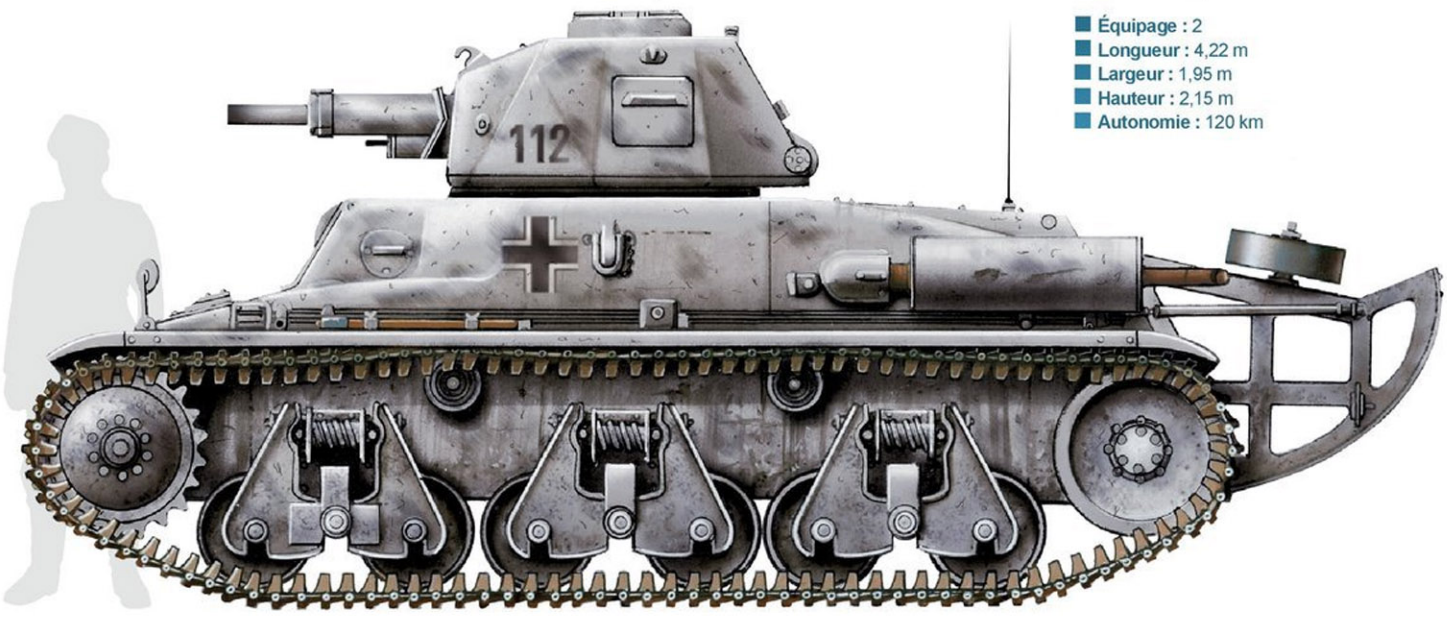
L'Armée allemande ne reprend l'offensive que le 6, mais piétine devant les positions fortifiées et ne progresse que lentement, en les contournant par le nord. Les blindés sont une fois de plus cantonnés à la route solidement barrée par les défenseurs.

Le 11 septembre, un bataillon parvient finalement à percer le front, permettant aux chars d'avancer et entraînant du même coup l'abandon de la ligne de défense par les Soviétiques. La marche vers l'est reprend aussitôt… pour être stoppée, le 19 septembre, sur une nouvelle ligne fortifiée s'appuyant sur la rivière Verman et deux lacs au nord et au sud. Pire encore, depuis juin, trois autres lignes fortifiées sont en cours d'édification entre celle-ci et Kandalaksha ! De plus, les troupes allemandes sont épuisées, alors que les défenseurs reçoivent de nombreux renforts, ce à quoi il faut rajouter l'état d'usure avancée du matériel : un arrêt définitif des opérations sur ce front est donc décidé.

Le bilan de l'offensive de l'été 1941 dans ce coin de Carélie est mitigé. L'avancée des coalisés vers l'est est incontestable ; les Finlandais sont revenus sur la frontière d'avant 1940, mais l'objectif principal – la prise de Kandalaksha et la coupure de la voie ferrée de Mourmansk – n'a pas été atteint : par conséquent, les équipements militaires américains peuvent toujours être acheminés par convois entiers en URSS !

On imagine aisément les problèmes que cela crée pour coopérer avec l'infanterie, une nécessité impérieuse sur ce théâtre si particulier.

Après la chute d'Alakurtti, les troupes ennemies abandonnent une nouvelle fois leur matériel lourd pour échapper à l'encerclement dans Kayraly et refluent lentement vers l'est. Elles mènent cependant un combat retardateur, en laissant en chemin de nombreux bouchons antichars. Ces derniers vont prélever un lourd tribut sur les unités de



Panzerkampfwagen 38H 735(f)
Panzer-Abteilung 211

- Équipage : 2
- Longueur : 4,22 m
- Largeur : 1,95 m
- Hauteur : 2,15 m
- Autonomie : 120 km

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

▲ Le seul marquage apparent sur ces *Beute-Panzer*, hormis les *Balkenkreuze* sur les flancs de caisse, est un rhomboïde blanc suivi du chiffre 1, indiquant la 1re compagnie d'une unité de chars.

L'HIVER EN CARÉLIE

L'ordre ayant été donné de se maintenir sur les positions conquises, la *Panzer-Abteilung 211* se replie sur le village d'Alakurtti. En prévision de l'hiver – sans surprise très rigoureux dans la région –, il faut particulièrement bien abriter hommes et matériels. Parallèlement, l'unité reçoit la double mission d'appuyer les unités au front en cas d'attaque soviétique et de maintenir ouvertes les voies de communication. En effet, les premières lignes sont constituées de positions fortifiées, principalement sur les axes routiers de la région. Mais l'immensité du secteur interdit un contrôle permanent de toute la longueur du front ; aussi, dès l'hiver venu, les deux camps envoient des patrouilles à ski en territoire ennemi pour couper les voies de ravitaillement, créer une insécurité permanente et mobiliser de nombreuses troupes en protection.

Après cette difficile campagne de trois mois, les véhicules de l'*Abteilung* doivent être sérieusement révisés. L'entretien, déjà difficile du fait de l'absence d'ateliers sur place, est rendu encore plus aléatoire en raison du manque de pièces de rechange : pour les Hotchkiss et les Somua, ces dernières sont stockées en France et mettent presque six mois à parvenir au fin fond de la Finlande ! L'unité met donc au point un roulement grâce auquel deux compagnies restent en alerte, tandis que le reste de l'unité se repose à l'arrière ; l'unité de mécanique est même transférée à Oulu, un port du golfe de Botnie. Si cette ville est très éloignée d'Alakurtti (plus de 400 kilomètres), elle dispose d'infrastructures où sont effectuées les réparations lourdes sur les chars ; de plus, sa situation sur la mer Baltique lui permet de recevoir plus rapidement les pièces commandées en France. Enfin, une ligne de chemin de fer la relie relativement rapidement au front.

Les travaux se concentrent prioritairement sur les Hotchkiss qui sont considérés comme plus aptes au combat en hiver ; fin janvier 1942, 15 de ces derniers sont en service contre 4 Somua (50 % de l'effectif nominal). Au mois de mars, tous les Hotchkiss sont à nouveau opérationnels, la remise en état des Somua se révélant plus laborieuse. Le personnel est alors à effectif plein, les pertes humaines du bataillon ayant été relativement limitées lors de la campagne d'été.

L'hiver et les mois suivants voient l'organisation d'exercices en coopération avec l'infanterie, tranchant ainsi avec la monotonie des patrouilles sur les voies de communication. Et c'est à ce rythme que l'unité va passer les trois années suivantes : patrouilles, exercices, entretien des véhicules. La *Panzer-Abteilung 211* voit ses effectifs varier au gré des mutations ; le calme régnant sur ce secteur du front lui donne en effet plus un rôle d'unité d'entraînement que de formation combattante… Bientôt, la « 211 » retrouve les 16 Somua et 26 Hotchkiss de sa dotation d'origine.

L'évolution du conflit amène rapidement au constat suivant : ces chars de prise sont dépassés et seraient totalement inefficaces en cas d'attaque soviétique soutenue par des blindés. Car si les chenillés légers (T-60 et T-70) sont toujours présents en grand nombre au sein des unités ennemies, ils sont de plus en plus souvent épaulés par des T-34 !

À la rigueur, les Somua, et à un moindre niveau les Hotchkiss, peuvent tirer leur épingle du jeu face aux « légers » (blindage similaire, armement comparable), mais ils sont par contre totalement impuissants face aux T-34 et leur blindage épais de 45 mm incliné à 30°. Sans compter que les canons de 76,2 mm détruisent à coup sûr les engins français à des distances trop étendues pour que leurs propres pièces soient d'une quelconque utilité…

L'état-major demande alors, et obtient, que la *Panzer-Abteilung 211* soit renforcée de chars plus modernes. C'est ainsi qu'en avril 1944, puis en mai, l'unité perçoit six *Panzer III Ausf. N.* Si ce n'est toujours pas la panacée face aux blindés soviétiques, le canon court de 75 mm de ce dernier, tirant des obus à charge creuse, le rend capable de venir à bout des T-34. Il ne faut pas oublier que la Carélie est un terrain de combat très compartimenté, où les canons puissants tirant loin n'ont aucune possibilité de s'exprimer pleinement. La forêt finlandaise n'est pas la plaine russe !

Ces *Panzer III* arrivent à point nommé : l'offensive soviétique visant à sortir la Finlande du conflit est déclenchée en juin 1944.

LES *217.*, *218.* ET *219. ZÜGE*

Quinze autres chars français vont connaître la Finlande. Afin de protéger les mines de nickel de Petsamo et de surveiller la côte de l'océan Arctique, les pelotons blindés n° 217, 218 et 219 sont en effet envoyés à l'extrême nord du front. Composés chacun d'un Somua et de quatre Hotchkiss, ces trois unités arrivent sur place au cours de l'été 1942… pour être démantelées le 31 décembre de la même année ! Confrontées aux mêmes difficultés que la *Panzer-Abteilung 211*, ces unités n'ont rempli aucun rôle militaire. Leur personnel fut mieux utilisé par ailleurs et le matériel servit à établir des positions défensives.

SEPTEMBRE 1944 :
LA FINLANDE SORT DU CONFLIT

La Finlande ne peut résister au rouleau compresseur de la 21e armée soviétique qui l'attaque le 10 juin 1944 au nord de Leningrad. Dix jours plus tard, 20 divisions de fusiliers, 4 brigades blindées, 5 à 6 régiments de chars et 4 régiments de canons d'assaut sont aux portes de Viborg ! Les Finlandais ne peuvent leur opposer que 10 divisions, dont une seule blindée…

Le 19 juin, 11 divisions et 6 brigades soviétiques attaquent sur le front du Svir, de l'autre côté du lac Ladoga. Là aussi, le recul est obligatoire et, le 10 juillet, quasiment toute la rive Est du lac, hormis sa pointe Nord, est perdue.

L'envoi de quelques troupes allemandes ainsi que d'importants stocks de *Panzerfäuste* et *Panzerschreck* permet de stabiliser temporairement la situation dans l'isthme de Carélie. Mais cette offensive brutale a clairement démontré aux Finlandais que la guerre ne peut plus être gagnée : en quelques jours, le pays est revenu aux frontières de mars 1940, alors que les pertes humaines (60 000 hommes) sont démesurées pour un si petit pays.

Le commandant en chef de l'armée, le maréchal Mannerheim, se voit confier le poste de président de la république finlandaise le 4 août 1944. Immédiatement, les relations avec l'Allemagne se refroidissent, en raison des contacts pris avec Moscou. L'URSS souhaite contraindre les Finlandais à cesser le combat et à retourner leur alliance, obligeant ainsi les Allemands à quitter leur territoire national, tandis que Mannerheim veut faire sortir son pays du conflit sans lui faire connaître ni une défaite totale, ni une occupation soviétique. Un cessez-le-feu est finalement instauré le 4 septembre, puis des négociations s'ouvrent. L'armistice sera signé le 19 septembre 1944.

▲ Stationnement gênant ? La cause de « l'infraction » ne risque pas d'être une vitesse excessive : les performances du H39 dans la neige ne le permettraient pas…

Panzerkampfwagen 35-S 739(f)
Panzer-Abteilung 211

- **Puissance :** 190 cv
- **Vitesse max. :** 40,7 km/h
- **Poids :** 19,5 t
- **Blindage :** 36 mm
- **Armement :** 1 canon de 47 mm
  1 mitrailleuse de 7,5 mm

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

LE RETRAIT DE LA « 211 »

La défection finlandaise n'est pas une réelle surprise pour les Allemands. Les précédents italiens, hongrois, bulgares et roumains les ont conduits à anticiper cet événement. Dès 1943, des plans ont ainsi été étudiés (opérations « Tanne » et « Birke ») afin de poursuivre le combat et de préserver les ressources minières finlandaises. Si « Tanne » est partiellement abandonnée, « Birke » est lancée le 3 septembre 1944 : les troupes allemandes engagées en Carélie refluent vers le nord pour défendre la région de Petsamo, qui doit être absolument conservée. Les positions maintenues depuis fin 1941 sont donc progressivement évacuées. Le *XXXVI. Gebirgs-Korps* se replie sur le nœud routier et ferroviaire de Rovaniemi et vers Savukovski, afin d'empêcher les Soviétiques de couper l'unique route reliant Rovaniemi à l'océan Arctique ; la *Panzer-Abteilung 211* se trouve au cœur de ce dispositif.

L'unité est affectée à la *Kampfgruppe* « West » pour protéger le retrait allemand le long de la Baltique. Le 5 septembre, l'état-major et la 2e compagnie quittent leur cantonnement d'Alakurtti et sont acheminés par train vers Oulu, en passant par Rovaniemi.

De son côté, l'ennemi ne reste pas inactif. Le 7 septembre, après avoir exécuté un mouvement tournant par le nord, à travers un terrain considéré comme infranchissable par les Allemands à la suite de leur expérience de l'été 1941, des troupes russes et même des chars surgissent près de Korja, au nord-est de Salla ! Les lignes allemandes sont complètement tournées et la route reliant le front à Salla est coupée à Kayraly le 11 septembre…

L'évacuation de la ligne « Verman », point extrême de l'avancée allemande vers l'est, débute dans la nuit du 9. Deux sections de la 1re compagnie sont envoyées au-devant des Soviétiques dans une action retardatrice, mais elles ne peuvent empêcher la percée : le combat est par trop inégal entre les Somua et Hotchkiss et les T-34 supérieurement armés et blindés. Au 10 septembre, les pertes sont déjà de trois Somua et de huit Hotchkiss. Autant dire que la 1re compagnie n'a presque plus de chars… Les Russes, de leur côté, ont sept T-34 hors de combat, dont on peut légitimement penser qu'ils ont plus été victimes de canons antichars que des malheureux tubes de 37 et 47 mm des blindés franco-allemands !

▲ Après l'exercice, les chars sont remisés dans des abris les protégeant des rigueurs de l'hiver finlandais.

▲ Le chef de peloton passe ses ordres au moyen de signaux à main, bien que tous les chars semblent équipés de radio. On retrouve la 1re compagnie en manœuvres.

▲ Au vu des numéros de tourelle, plusieurs *Züge* se sont mélangés.

Heureusement pour ces derniers, deux éléments jouent en leur faveur. En premier lieu, le contournement par le nord des positions allemandes a imposé un tel effort aux Soviétiques que ceux-ci ont beaucoup de mal à renforcer et à ravitailler leurs premières lignes. Par ailleurs, les Allemands ont tracé, depuis quelque temps déjà, une route parallèle leur permettant de contourner le « bouchon » adverse pour évacuer leurs troupes en passant par Alakurtti, puis au sud par Vuoriyarvi et Mikkola. La route principale est rouverte le 13 septembre et, le lendemain, le corps de montagne quitte Alakurtti en bon ordre, abandonnant le campement où la « 211 » a passé trois ans. Elle se maintient sur Kayraly et Korja afin de permettre au *XVIII. Gebirgs-Korps*, plus au sud, d'évacuer ses positions. Le 24 septembre, cette ligne est à son tour abandonnée et le repli s'effectue rapidement vers l'ouest (Rovaniemi) et le nord-ouest (Savukoski).

LES DERNIERS COMBATS

Alors que la 1re compagnie est sévèrement étrillée à l'est, la 2e compagnie et l'état-major retraitent en bon ordre. Remontant vers le nord en longeant la côte, les Allemands évacuent hommes et matériel par les ports d'Oulu et de Kemi, respectivement jusqu'aux 15 et 21 septembre 1944.

La « 211 » est ensuite rattachée à la *Divisionsgruppe* « Kräutler », puis passe le 28 en réserve pour l'armée de Laponie et se dirige vers Rovaniemi… la ville supposée du Père Noël (*Joulupukki* en finnois) !

Selon les conditions préalables à l'armistice soviéto-finlandais, le 15 septembre devait avoir vu les troupes allemandes évacuées de Finlande mais, à cette date, il n'en est rien et Moscou menace Helsinki de reprendre sa progression si des mesures ne sont pas prises immédiatement : les Finlandais vont devoir se battre contre leurs alliés de la veille ! Les manœuvres dilatoires ne sont plus de mise et, dès le 28 septembre, des accrochages se produisent entre Allemands et Finlandais. Ces derniers débarquent même à Tornio, une ville au nord du golfe de Botnie, à la frontière suédoise. Or, c'est par cette ville que les Allemands doivent se replier, l'unique route longeant la frontière vers le nord et la Norvège passant à cet endroit.

La « 211 » reçoit alors l'ordre de quitter Rovaniemi, de se diriger vers le sud-ouest et le port de Kemi, puis de libérer Tornio. Sans sa 1re compagnie, la *Panzer-Abteilung* constitue la *Kampfgruppe* « Tornio », avec un bataillon de reconnaissance *SS*, un bataillon de chasseurs de montagne et une compagnie de chasseurs. L'objectif est de reprendre les ponts et la gare. De leur côté, les Finlandais se dirigent vers Kemi ; le contact a lieu le 2 octobre. L'attaque allemande est stoppée net, la « 211 » perdant deux tanks ce jour-là. Les troupes d'Helsinski ne progressent pas pour autant et doivent même reculer dans la soirée devant une nouvelle attaque de la *Kampfgruppe*. Le lendemain est un jour de répit et les Allemands reprennent l'offensive le 4, repoussant lentement les forces finlandaises le 5 octobre, sans toutefois parvenir à faire franchir la rivière aux blindés de la « 211 », qui restent sur la rive orientale. Le 6, devant le peu de résultats obtenus et l'arrivée prochaine de renforts adverses, l'opération est abandonnée par le Haut commandement. Commence alors pour la *Panzer-Abteilung* une lente retraite vers la Norvège, en passant par Muonio. Des combats sporadiques d'arrière-garde opposent les deux armées, mais le repli s'effectue en bon ordre. En effet, la « bataille de Tornio » (ainsi que celle de Rovaniemi détruite à 90 %) a démontré la bonne volonté des Finlandais à combattre leurs anciens alliés ; ils peuvent donc désormais se contenter de les poursuivre sans rechercher le contact.

La « 211 » a perdu dans les combats au moins trois Somua et un Hotchkiss, ce qui s'ajoute aux pertes de la 1re compagnie, toujours au contact des Soviétiques, et qui n'a quasiment plus aucune machine… Enfin, le long trajet menant en Norvège à partir du 28 octobre prélève lui aussi son écot sur ces véhicules vieux et usés.

L'unité arrive finalement à Narvik avec, selon un rapport de situation daté du 1er novembre 1944, 16 Somua, 28 Hotchkiss et 6 *Panzer III.* Mais un autre rapport établi par l'unité elle-même ne donne pas les mêmes chiffres ! Selon ce dernier, il n'y aurait d'opérationnels que 6 Somua, 10 Hotchkiss, 1 *Panzer III*, 5 *Panzer I*, 2 automoteurs chenillés armés d'un canon antichar de 75 mm *(Jagdpanzer IV*, Hetzer, Marder ?) et 1 ambulance blindée. On peut se demander d'où proviennent ces derniers engins. Les *Panzer I* ont dû être récupérés en Norvège (peut-être laissés là par la *Panzer-Abteilung 40*). L'origine des automoteurs et de l'ambulance reste par contre nettement plus mystérieuse… La « 211 » aurait donc perdu 10 Somua,

▶ Le paysage typique de la région de Salla : une piste étroite unique bordée d'arbres, propice à toutes les embuscades. Le soutien de l'infanterie est impératif pour permettre aux chars de survivre.

▼ Afin de lutter contre la boue du printemps et de l'automne, les pistes sont recouvertes de branchages permettant aux véhicules à roues de passer. Là où se bat la *Panzer-Abteilung 211*, les routes sont rares et ne sont souvent que des pistes forestières.

18 Hotchkiss et 5 *Panzer III* lors des combats de l'été et de l'automne 1944, ce qui semble assez probable. Reformé et renforcé, le bataillon blindé ne servira plus : il est encore à Narvik lorsque tombe la reddition allemande en mai 1945.

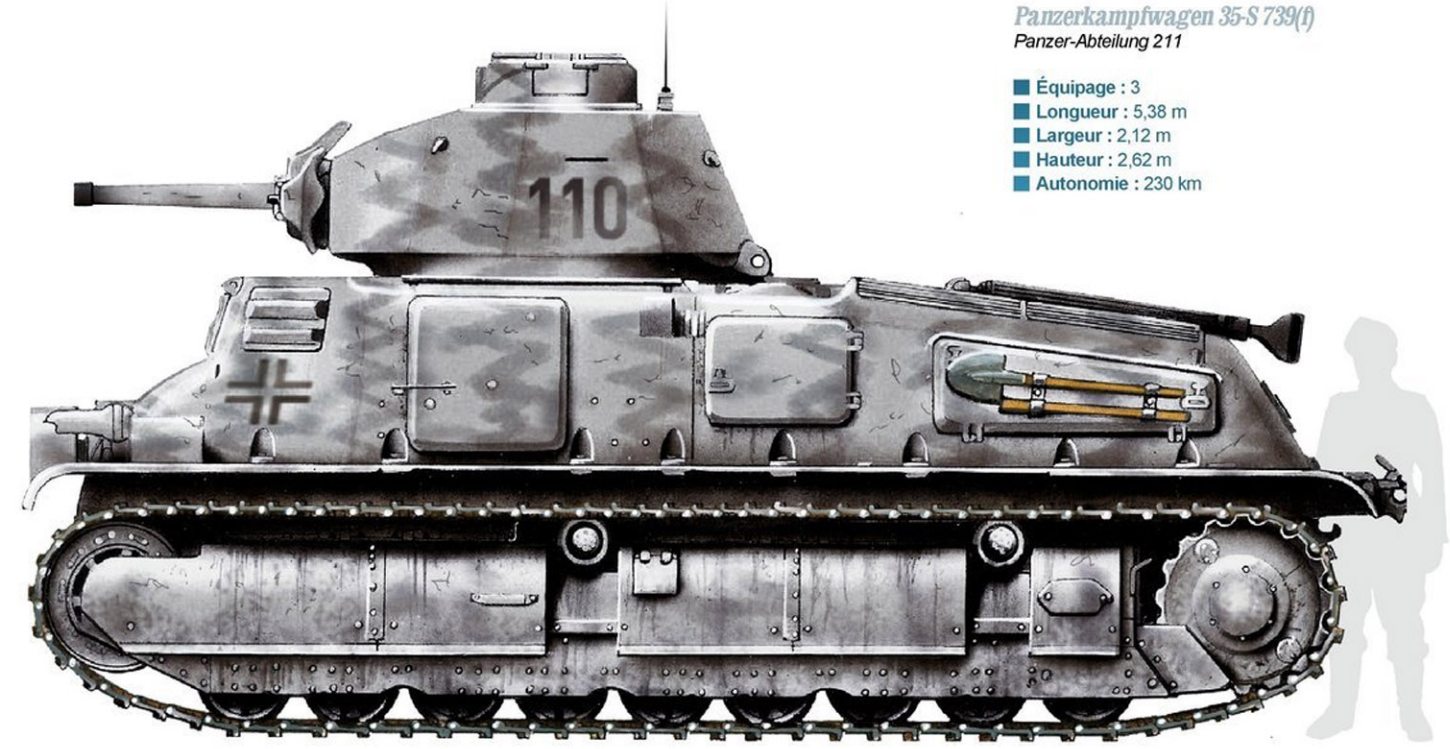
BILAN

Connus pour leur fragilité, les Somua et Hotchkiss ont opéré sur des théâtres d'opérations très différents, de l'équateur au cercle polaire : entre 1941 et 1944, les Italiens en alignent en Sicile, les Allemands en Yougoslavie, mais c'est en Finlande et Carélie qu'ils combattront le plus longtemps, non pas qu'ils soient adaptés au terrain – au contraire –, mais faute de mieux !

L'usage des chars sous des latitudes aussi élevées impose en effet des contraintes que le Haut commandement allemand n'a pas évaluées correctement. La taïga, parsemée de rochers, entrecoupée de fondrières l'été et verglacée l'hiver, est quasiment infranchissable pour ces véhicules. Plus au sud, la forêt lapone est tout autant impénétrable et limite les déplacements aux rares axes de circulation tracés à travers bois. Les quelques espaces dégagés sont constitués de marécages interdits aux blindés sans aménagements lourds et complexes. S'y ajoutent de très nombreux cours d'eau qui ralentissent toute progression.

Enfin, se superpose l'éloignement géographique de ce théâtre d'opérations. Front secondaire dans le cadre de la stratégie allemande, il ne bénéficie pas d'une attention constante. Le matériel qui est attribué aux unités sur place est donc généralement obsolète et inadapté. Les Somua et Hotchkiss ne répondent pas du tout aux impératifs d'une guerre se déroulant sur le cercle polaire. Leurs performances en tout-terrain sont beaucoup trop faibles pour un pays où les routes sont rares. Leurs capacités de franchissement dans la boue ou la neige sont très limitées. Leur armement se révèle vite insuffisant et leur mécanique n'est pas prévue pour fonctionner dans de telles conditions météorologiques. Enfin, véhicules de prise, ils ne bénéficient pas d'un support logistique adéquat et les pièces détachées sont difficiles à obtenir.

Inadaptés, dépassés, certes, mais bien présents et sur un théâtre d'opérations difficile, les chars français combattront au final plus longtemps sur le cercle polaire que sur le sol national en 1940 ! ■



Panzerkampfwagen 35-S 739(f)
Panzer-Abteilung 211

- **Équipage :** 3
- **Longueur :** 5,38 m
- **Largeur :** 2,12 m
- **Hauteur :** 2,62 m
- **Autonomie :** 230 km

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

“BLITZKRIEG” 1940 VS 1944

LES DEUX BATAILLES DES ARDENNES

PAR HUGHES WENKIN

Dans son ouvrage *L’influence de l’armement sur l’histoire*, le stratège britannique Fuller introduit l’idée qu’il existe un facteur tactique constant qu’il définit en ces termes : « *toute amélioration destinée à accroître la puissance des armes a pour but de diminuer le danger pour l’un des camps, tout en l’augmentant pour le camp adverse.* » Il tire de cette loi le corollaire démontrant qu’en fin de compte, dans l’histoire de l’humanité, chaque perfectionnement apporté au matériel militaire est suivi d’une seconde évolution rendant la première surannée. Ce qui est vrai pour les armes l’est également pour leurs doctrines d’emploi. Le « Blitzkrieg » est la parfaite illustration de ces différents axiomes. En 1940, la *Wehrmacht* domine ses adversaires par la mise en œuvre d’un ensemble de dispositions destinées à multiplier l’effet des matériels terrestres et aériens. Les chars, les fantassins, les avions et l’artillerie sont beaucoup plus puissants quand ils sont utilisés conjointement plutôt qu’isolément. C’est là, plus que dans le nombre ou la qualité, que résident les germes des succès allemands du printemps terrible. Quatre années plus tard, en vertu des principes énoncés par Fuller, les Alliés parviennent à mettre en échec une offensive dans le même secteur, basée pourtant sur une doctrine identique à celle utilisée au début de la guerre. Est-ce qu’une évolution de plus est intervenue entre-temps, rendant la « guerre-éclair » inopérante et désuète ? Dans l’affirmative, pourquoi dès lors réapparaît-elle pendant la guerre des Six jours ou l’opération « Desert Storm » avec des résultats aussi impressionnants qu’autrefois ? Pour répondre à ces questions, notre étude se base sur la comparaison des conditions particulières des deux campagnes de 1940 et de 1944 et démontre que non seulement le « Blitzkrieg » n’est pas dépassé, mais qu’il continuera à inspirer les penseurs militaires de demain, au même titre que la bataille de Cannes (216 av. J.-C.) influencera Schlieffen et von Manstein.

Sauf mention contraire, toutes photos : US Nara

LES PRINCIPES TACTIQUES DU “BLITZKRIEG”

En tactique, les principes sont des règles générales à appliquer pour ne pas subir la loi de l'adversaire, et ainsi s'assurer une supériorité à un endroit et à un moment donnés. L'analyse des campagnes basées sur les techniques de la guerre-éclair permet de mettre à jour cinq axiomes clés ; cinq conditions *sine qua non* nécessaires à la réussite d'une telle opération basée.

VITESSE DES OPÉRATIONS

Le premier principe est le tempo des opérations imposé à l'adversaire : le belligérant qui veut mener un « Blitzkrieg » doit se doter du moyen de garder l'initiative tout au long de la campagne. Pour ce faire, il faut qu'il donne un rythme si élevé à ses opérations que son ennemi se trouve incapable d'analyser les coups portés à son dispositif et de choisir un mode de réaction approprié. Le différentiel de vitesse doit être tel que les ordres donnés par l'adversaire devront être dépassés au moment où ils atteindront les unités au front.

▶ En emportant des vivres pour deux jours et une capacité de carburant supplémentaire dans des bidons spécialement conçus pour le ravitaillement en rase campagne, les blindés allemands de 1940 ont une liberté d'action qui leur permet d'exploiter immédiatement les opportunités qui se présentent à eux. AMC R00298-39

CONCENTRATION DES MOYENS

Le second facteur caractérisant le « Blitzkrieg » est la nécessité de disposer d'une supériorité numérique et qualitative écrasante au point d'engagement. Cette notion est loin d'être nouvelle. Dès le XIX[e] siècle, Carl von Clausewitz affirme dans son *De la Guerre* que « *la supériorité numérique est le facteur le plus important du résultat de l'engagement, à condition qu'elle soit assez considérable pour contrebalancer les autres circonstances. D'où l'on peut conclure qu'il faut masser le plus grand nombre possible de troupes au point décisif de l'engagement* ». Seule l'opération offensive permet d'obtenir la supériorité numérique en un point donné, car à moins de miser sur la chance ou de disposer d'une géographie avantageuse, le défenseur est généralement obligé de disperser ses forces pour défendre tous les secteurs de son territoire potentiellement menacés. Dans une guerre moderne, la notion de supériorité technique s'ajoute à celle de la masse ; elle est caractérisée par le fait de disposer d'un équipement plus efficace que celui de l'adversaire : cela peut être un armement mieux étudié, une force de frappe plus puissante, une mobilité plus importante, une ergonomie parfaitement adaptée aux besoins des combattants ou encore une protection plus résistante. Généralement, la prépondérance technique d'un armement s'obtient par la combinaison de plusieurs de ses qualités intrinsèques. Au total, la différence doit être suffisamment sensible pour obtenir un avantage réellement exploitable sur le champ de bataille.

▼ La *7. Panzer-Division* commandée par Rommel est l'une des divisions allemandes qui ont poussé le plus loin la mise en application des principes de la guerre-éclair. Artillerie antichar, blindés et fantassins travaillent de concert pour optimiser leur impact sur un point du front.

SURPRISE ET STUPÉFACTION

Le troisième principe consiste à surprendre l'adversaire, de telle sorte qu'il perde non seulement l'initiative, mais aussi que son plan de bataille soit rendu caduc. Si l'on s'en réfère à Clausewitz, « *la surprise est le moyen d'acquérir la supériorité mais, étant donné son effet moral, il faut aussi la considérer comme un principe autonome. Lorsqu'elle réussit, elle sème la confusion et brise le courage de l'ennemi* ». Notons que celle-ci peut revêtir différents aspects. Dans le cas qui nous occupe, les deux batailles dans les Ardennes, la surprise est essentiellement géographique : l'Armée allemande attaque là où elle est le moins attendue, à savoir dans une région boisée et difficilement accessible aux chars. La stupéfaction peut être également d'origine doctrinale, en employant des méthodes de combat inconnues de l'adversaire. Elle peut être technique, par l'usage d'armes nouvelles. Enfin, la surprise peut aussi revêtir une notion temporelle : l'attaquant entame les hostilités au moment où le défenseur s'y attend le moins.

COOPÉRATION AIR-SOL

La supériorité aérienne est également un facteur déterminant pour la réussite de la guerre-éclair, car elle accorde à l'un des belligérants la possibilité d'utiliser, à son unique bénéfice, l'espace au-dessus du champ de bataille :

son aviation peut alors appuyer les troupes au sol, larguer des parachutistes pour menacer les lignes de communication ennemies ou encore ravitailler des formations engagées en pointe. En complément, les appareils de reconnaissance permettent de découvrir le dispositif ennemi et de déterminer ses manœuvres, faisant *ainsi* bénéficier l'armée maîtresse du ciel du principe de sûreté. Ce dernier axiome commande de prendre toutes les dispositions nécessaires pour servir l'exécution d'une campagne, sans risquer d'être surpris par un mouvement imprévu. Cette assurance est complémentaire de la vitesse des opérations : en connaissant très tôt les agissements de son adversaire, un commandant est en mesure d'en prévoir les conséquences et donc de réagir rapidement pour conserver l'initiative. De par son influence primordiale sur la conduite des engagements à terre, la supériorité aérienne est désormais considérée comme capitale au niveau opératif. Depuis 1918, elle est indissociable de la stratégie menée au sol.

▼ Cette photo, prise par Rommel depuis son avion de liaison, illustre l'avantage que les généraux allemands ont sur leurs adversaires. Ils disposent de moyens efficaces pour connaître la situation opérationnelle et agir rapidement en conséquence.

EXPLOITER LA PERCÉE

Enfin, pour réussir un « Blitzkrieg », le stratège doit envisager l'exploitation rapide et aisée de la percée réalisée. Pour cela, il lui faut choisir un endroit du front où il pourra éviter autant que possible la concentration des armées de l'adversaire par une approche indirecte sur l'objectif visé. Il recherchera donc la possibilité de contourner la masse de manœuvre ennemie et obtiendra son effondrement par la capture de ses lignes de communication, la mise hors d'état de fonctionner de sa chaîne de commandement et enfin par la destruction systématique de ses moyens d'appui et de soutien. Le territoire à travers lequel se fera l'exploitation devra préférablement présenter une topologie propre à la progression rapide des unités. Ces dernières devront avoir une portée mécanique compatible avec la distance qui les sépare de l'objectif. Cette approche indirecte s'inscrit dans une vision systémique de l'ennemi : il faut en effet considérer le dispositif adverse comme étant un système innervé, irrigué et géré. Il ne faut donc pas viser la destruction coûteuse des composantes de cette organisation mais la désarticulation des liens qui permettent sa cohérence. ■

LES PILIERS D'UN "BLITZKRIEG"

Pour pouvoir utiliser cet ensemble de principes, il faut avant tout une organisation adaptée, dont les différents éléments interagissent sur la base de « piliers » communs et intangibles. Comme leur nom l'indique, ils permettent de soutenir les opérations pendant le déroulement d'une campagne de type « Blitzkrieg ».

DES TROUPES ENTRAÎNÉES ET AUTONOMES

L'approche indirecte implique de laisser une large liberté opérative aux unités en première ligne, car ce sont elles qui décèleront en premier les vulnérabilités du dispositif adverse, des points faibles qu'il s'agira d'exploiter le plus rapidement possible. Cela implique de la part des combattants une faculté d'initiative fortement développée. La conduite de ces hommes nécessitera donc un encadrement parfaitement instruit, sachant s'adapter et évoluer en fonction de la situation. Cet ensemble de points forts que nous définirons par la qualité de la troupe est le premier pilier nécessaire à la conduite d'une campagne-éclair.

UNE CHAÎNE DE COMMANDEMENT RÉACTIVE

Cette autonomie a pour corollaire un commandement largement décentralisé. Les généraux de division doivent se trouver au cœur du combat pour saisir les opportunités et être en mesure de diriger rapidement et efficacement leurs différents éléments. Pour réduire au minimum son temps de réaction, le commandement fonctionne selon le « cycle de Boyd », une suite d'actions itérative : « observer, orienter, décider et agir ». La première phase, l'observation, consiste à prendre en compte l'environnement, une situation tactique particulière par exemple. La deuxième, l'orientation, est déterminée par la sélection de facteurs primordiaux sur lesquels il faudra agir pour atteindre le but de la manœuvre. Une décision devra être prise en conséquence, concrétisant la troisième période du cycle. Enfin, l'action ordonnée termine la boucle en débouchant sur une nouvelle situation qu'il faudra de nouveau traiter de la même manière. La rapidité avec laquelle la chaîne de commandement

▼ Ce *Sd.Kfz. 251/6 Ausf. A* équipé de postes radio puissants donne la capacité aux officiers allemands de conduire la bataille de l'avant et de relayer leurs ordres avec une grande facilité. Ce type de matériel, absent dans l'Armée française, réduit très largement le temps du cycle de décision dans la *Wehrmacht*.

▲ En 1940, le soutien logistique pour les *Panzer-Divisionen* fonctionne à merveille. Il a été mis au point suite aux difficultés rencontrées lors de l'*Anschluß*. Notez que la citerne n'alimente pas directement le véhicule : l'essence est transvasée dans des récipients par de multiples tuyaux, ce qui permet un ravitaillement en parallèle de plusieurs véhicules.
Archives Caraktère

clora l'ensemble du processus sera déterminante pour imprimer à l'action un tempo opérationnel plus rapide que celui de l'ennemi, et ainsi conserver l'initiative. Pour ce faire, les quartiers généraux doivent disposer d'importants moyens de commandement et de contrôle, tels que des véhicules adaptés et dotés de moyens de transmission efficaces à longue portée. C'est ce que la terminologie américaine militaire moderne appelle « les trois C » : Commandement, Contrôle et Communication. Mis à la disposition de l'échelon chargé de la conduite des opérations, cet outil constitue le second pilier d'un « Blitzkrieg ».

▼ L'appui d'artillerie se doit d'être mobile pour suivre avec aisance les déplacements des éléments en pointe. Ce *schweres Infanterie-Geschütz auf Fahrgestell Panzer I Ausf. B* est mis au point pour répondre à cet impératif de la guerre-éclair.

UN SOUTIEN ADAPTÉ

Le soutien de l'élément manœuvrant est crucial pour lui garantir une liberté d'action par rapport aux contingences logistiques. Ces dernières doivent être prises en compte par des moyens techniquement appropriés à la mission donnée, afin de permettre le maintien des capacités offensives tout au long de l'opération. Notons que cet appoint passe également par l'établissement et la protection des lignes de communication. Un soutien efficace est le troisième pilier d'une guerre-éclair, car il étend la portée opérationnelle d'une formation en l'autorisant à envisager une exploitation dans la suite du succès initial.

UN RENSEIGNEMENT PRÉCIS

Enfin, le renseignement constitue notre quatrième pilier. Dans le cas d'une guerre-éclair, cette notion va plus loin que la simple localisation et description d'un dispositif. La finalité du renseignement est de comprendre la structure et les intentions de l'adversaire. Cette connaissance est absolument indispensable pour appliquer une approche indirecte et viser la destruction de l'ennemi en tant que système structuré. ■

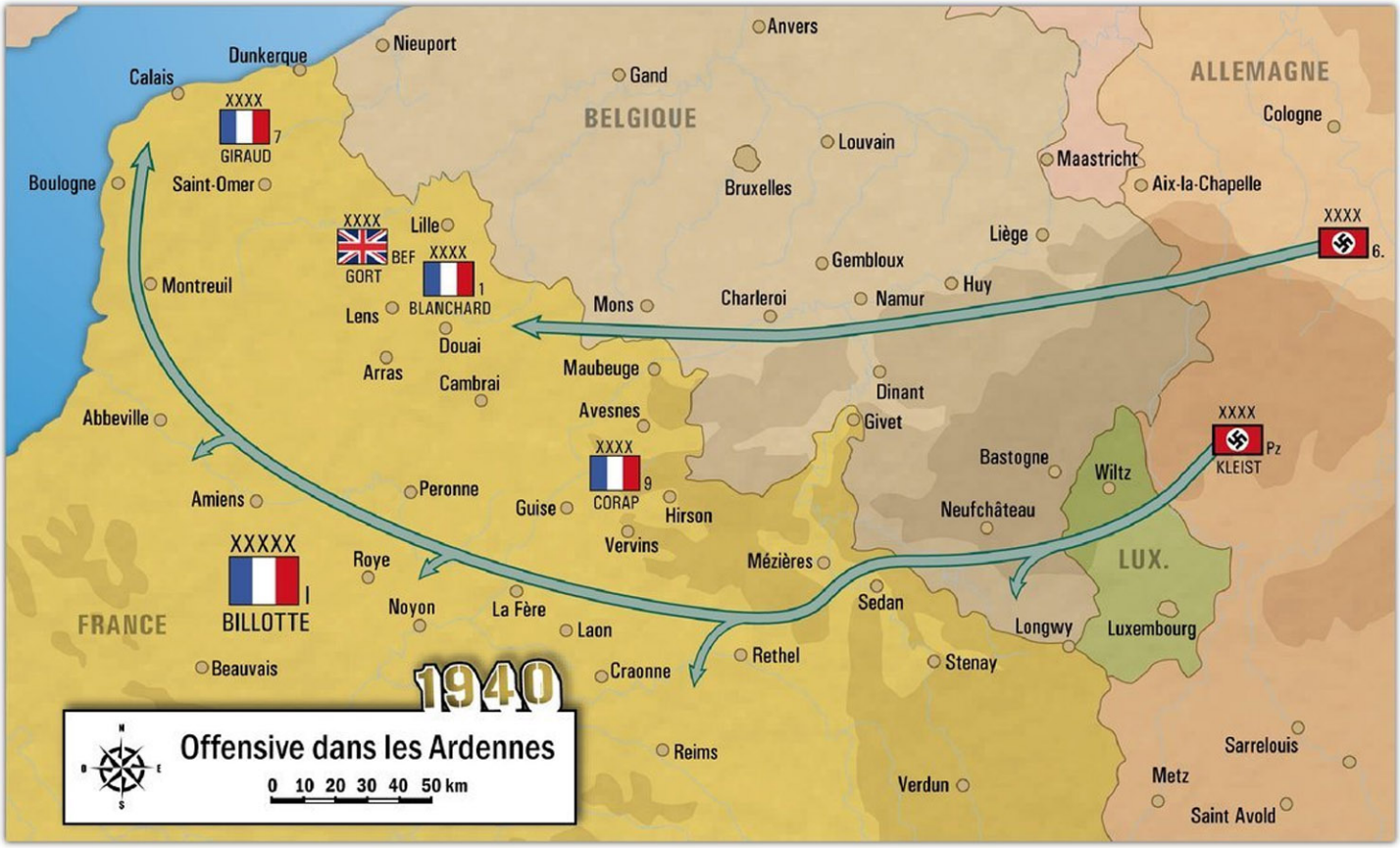
En décembre 1944, Hitler jette ses ultimes réserves dans les Ardennes belges, exactement au même endroit que le 10 mai 1940. Pour donner confiance à ses généraux, à la veille de l'assaut, il affirme : « *Si l'on compare nos forces avec celles de 1940, il y a peu de différences hormis le facteur décisif de la Luftwaffe.* » Mais qu'en est-il réellement ? Pourquoi les Allemands ont-ils échoué là où ils avaient réussi quatre ans auparavant ?

LES DEUX BATAILLES DES ARDENNES

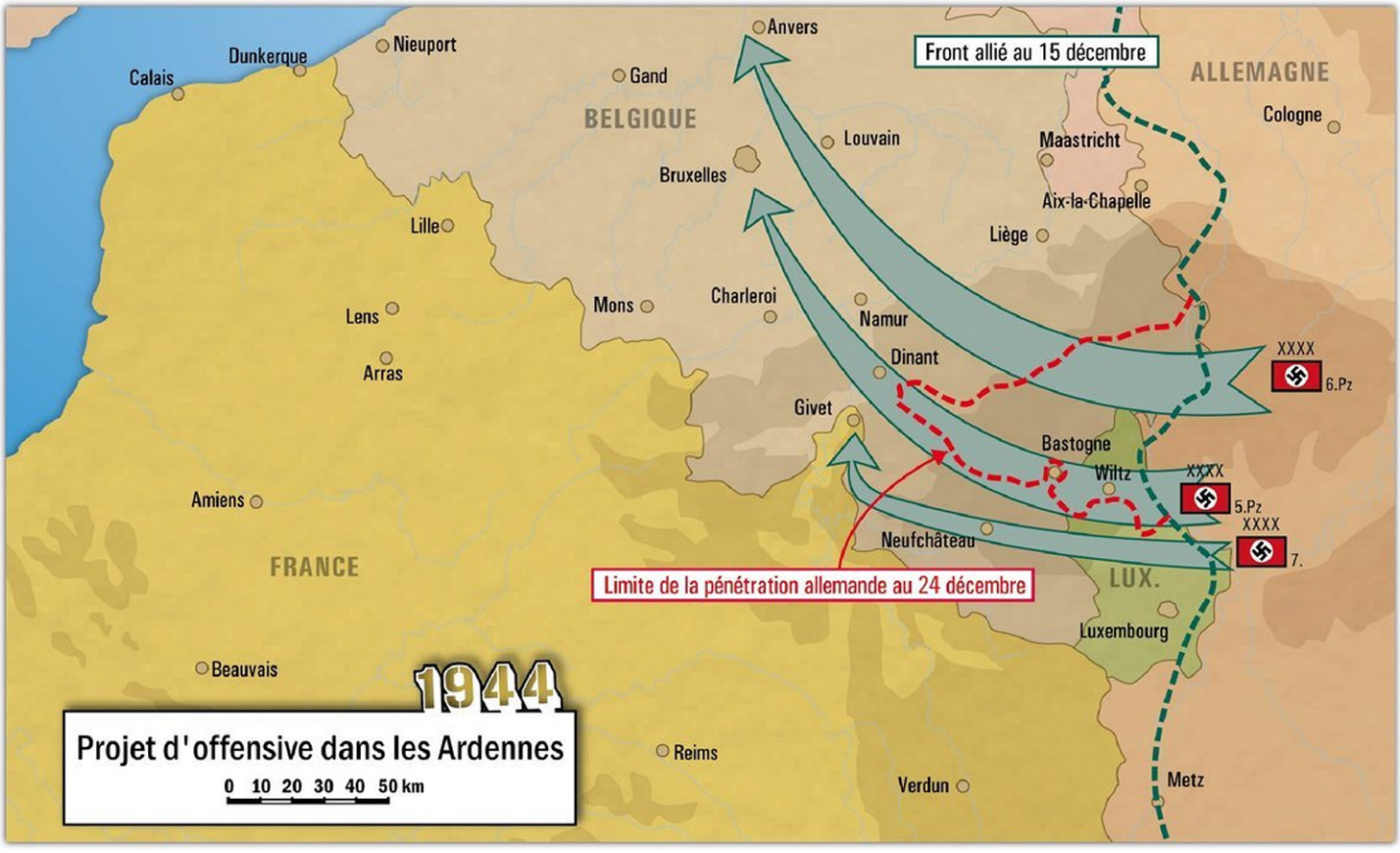
LE TEMPO OPÉRATIONNEL

1940 Lors de la phase initiale de la campagne de France, les armées alliées et allemandes sont organisées d'une manière totalement différente. Du côté tricolore, l'accent est mis sur l'application des enseignements du premier conflit mondial. Il s'agit entre autres de la suprématie de la défensive sur l'offensive et de la nécessité de préparer méthodiquement la bataille. Ces deux principes imposent l'évitement des engagements de rencontre et la volonté d'attendre l'adversaire sur une position déterminée à l'avance et favorisant la défense. L'établissement de ces lignes demande un délai de dix jours. Par ailleurs, la chaîne de commandement est organisée d'une manière rigide, appropriée à un combat statique. Il suffit pour s'en convaincre d'analyser les moyens d'une division cuirassée (DCr) au niveau des transmissions. Elles dépendent du génie et sont inadaptées aux contingences d'une guerre mobile telle qu'elle sera imposée par la *Wehrmacht*, puisque pensées pour une organisation statique du front. Ses moyens sont fortement orientés vers la téléphonie, tributaire de l'installation de lignes fixes. Les moyens radio existent mais sont trop peu performants, tandis que les équipages ne sont pas entraînés à leur utilisation. Toutes ces défaillances nuisent à la réactivité du commandement : le temps mis par le général Brocard pour contre-attaquer à Sedan avec sa 3e DCr est particulièrement éloquent en la matière. Il lui est demandé de passer à l'action à 5 heures du matin le 14 mai 1940, soit près de 18 heures après le franchissement de la Meuse par Guderian ! Les instructions parviennent à son état-major trois heures plus tard, les unités reçoivent leurs ordres jusqu'à 13 heures. Finalement, l'attaque n'est prête qu'à 17h30 !

▼ La capacité des *Panzer-Divisionen* à franchir avec rapidité les coupures humides est un élément qui a permis d'exploiter avec efficacité les succès initiaux. Tant sur la Meuse à Dinant que sur le canal de la Bassée, la *7. Panzer-Division* démontre une véritable habileté en la matière.



▼ et ▲ Les plans de la bataille de France et ceux de l'offensive « Wacht am Rhein » poursuivent les mêmes objectifs opératifs sur le terrain : envelopper dans un mouvement tournant la masse de manœuvre adverse pour l'acculer à la reddition. Si le secteur d'assaut est identique, le concept est différent au niveau du but recherché. En 1944, la volonté du *Reichskanzler* est d'aboutir à un « nouveau Dunkerque », pour forcer les Britanniques à déposer les armes à la suite de la perte de leur armée. L'objectif est de portée stratégique, alors qu'en 1940, Hitler vise une victoire essentiellement tactique. Anvers, la cible de 1944, est beaucoup moins éloignée des unités de la *Heer* que les côtes de la Manche, mais la ville semble toutefois hors de portée aux yeux des généraux allemands. Ces derniers sont conscients des bouleversements qui ont grevé le potentiel de leur armée.



▲ En décembre 1944, l'Armée allemande est largement déficitaire en moyens de transport, d'où cette habitude des *Fallschirmjäger* à prendre place sur la plage arrière des chars. Si dans la rigueur de l'hiver ardennais cette pratique leur permet d'avoir chaud, elle les expose dangereusement aux tirs adverses… IWM

Mais les renseignements alarmants qui arrivent de la tête de pont à ce moment-là font avorter l'opération…
Le cas de l'engagement à Montcornet de la 4e DCr du colonel de Gaulle permet de mieux mesurer la durée du cycle de commandement de ces grandes formations blindées. La présence de *Panzer* dans la région de Laon est remarquée le 15 mai à 22h30. Une reconnaissance aérienne confirme les rapports le lendemain matin. Ce n'est qu'au soir du 16 vers 23 heures que les ordres sont envoyés. Les formations doivent encore se préparer à l'action, qui ne débutera réellement que le lendemain peu après 4 heures du matin… Il ressort de ces chronométrages que le cycle de commandement d'une division blindée équivaut approximativement à 36 heures et celui d'un groupe d'armées à 72 heures ! Au plus haut niveau hiérarchique de l'armée, ces délais s'accumulent. Gamelin dans son QG de Vincennes n'a une idée de l'ampleur du désastre de Sedan que le 15 mai au soir, alors que le franchissement de la Meuse a eu lieu dans la journée du 13 !
Quant aux organisateurs de la jeune *Wehrmacht*, ils ont prôné le retour à la manœuvre, une doctrine favorisant la mobilité et la rapidité. Ces choix tactiques ont des conséquences sur l'articulation des formations et les caractéristiques du matériel aligné : tout est fait pour réduire la durée du cycle de Boyd. Les *Panzer-Divisionen* disposent de moyens de déplacement rapides, elles sont dirigées de l'avant par leurs généraux qui disposent d'outils de communication appropriés, comme par exemple des véhicules semi-chenillés. Ces engins emportent un poste de commandement en liaison hertzienne permanente tant avec le niveau du corps d'armée qu'avec l'état-major divisionnaire, qui traduit et répercute les ordres. Ainsi, un général peut parcourir l'ensemble des étapes de Boyd en une demi-journée, parfois moins. L'observation est immédiate, car il est au cœur de l'action. Si l'on s'en réfère à ses carnets, Rommel, à la tête de la *7. Panzer-Division* au printemps 1940, est capable de passer par les trois premières étapes en moins d'une heure. En général, le commencement de l'action suit dans l'heure. Au niveau de son *Panzer-Korps*, Guderian parcourt le cycle en une journée au maximum. Son attaque de Sedan est par exemple préparée la veille et il disposera des moyens d'appui de la *Luftwaffe* qu'il a demandés.

▶ Un *Panzer IV Ausf. J* est dépassé par un *Half-Track* américain. Totalement mécanisées, les unités d'infanterie américaines bénéficient d'une mobilité largement supérieure à celle de leurs adversaires d'outre-Rhin. Cette différence pèsera grandement dans la bataille au moment décisif.

1944

Ces données mettent en lumière le bénéfice apporté aux *Panzer-Divisionen* par la souplesse de leur articulation sur les formations tricolores. Quatre années plus tard, l'adversaire a changé. Ce ne sont plus les DCr françaises qu'il s'agit de combattre mais la moderne Armée américaine, dont le moindre élément d'infanterie est motorisé. En cette phase finale du conflit, les unités équivalentes dans la *Wehrmacht* sont encore largement hippomobiles. L'analyse du déroulement des événements dans le secteur du *VIIIth Corps* met en lumière une situation défavorable aux *Panzer-Divisionen* : l'attaque-surprise allemande est déclenchée à l'aube du 16 décembre 1944. Le lendemain matin, Eisenhower a conscience de l'ampleur des opérations ennemies et prend les bonnes décisions opératives, soit dans un délai d'à peine 24 heures. Il dépêche dans le secteur de Bastogne le *Combat Command B* de la *10th Armored Division*. La formation arrive sur place à 17 heures et gagne son emplacement de combat deux heures plus tard. Le temps de réaction des formations blindées américaines est donc similaire à celui des divisions cuirassées germaniques…

BILAN

Si la *Wehrmacht* est favorisée en 1940 par la souplesse d'emploi de ses unités, elle perd bel et bien cet avantage quatre ans plus tard. Les grandes formations américaines, par leurs moyens radio et surtout par la motorisation poussée de l'infanterie, sont en mesure d'agir plus rapidement. Ainsi, le principe du tempo opérationnel raccourci joue en faveur des Alliés. C'est une première différence majeure entre les deux campagnes.

L'EFFET DE SURPRISE

Selon le stratège britannique *Sir* Liddell Hart, la surprise connaît trois niveaux, dont l'impact sur le déroulement des événements ira *crescendo*. Dans le cas d'une surprise tactique, l'assaillant a un avantage initial indéniable mais de courte durée. Le dispositif de son adversaire n'est que partiellement ébranlé et les décisions qu'il peut prendre restent efficaces pour contrer l'offensive en cours. Dans ce cas, le choc initial fait généralement long feu.
Le second degré est qualifié de décisif si l'attaque-surprise rend les dispositions prises au préalable totalement caduques et si l'ensemble de la situation doit être réanalysée par le défenseur. Il s'ensuit alors chez ce dernier un flottement, dont l'effet peut-être catastrophique ; seul du temps gagné en actions retardatrices ou en échangeant du territoire peut permettre un redressement.

◤ et ▲ Sur la route d'Avesnes à Landrecies, la *7. Panzer-Division* se heurte à 38 Hotchkiss H39 appartenant à la 1re DCr. Si ces engins disposent d'un armement comparable à celui des *Panzer III*, leur ergonomie interne handicape grandement les tankistes français.

Enfin, au troisième niveau, la surprise est d'une telle ampleur que Liddell Hart la qualifie de morale. Son impact est si fort que ses soubresauts sont ressentis à tous les échelons, jusqu'à l'état-major. L'ennemi est tétanisé et s'il réagit, ce n'est que dans la précipitation. Il s'ensuit des décisions malheureuses venant encore alimenter le désarroi des troupes sur la ligne de feu. C'est à ce moment que se produit généralement une rupture décidant du sort de la campagne.

1940 Lors de l'attaque de 1940, les décideurs franco-britanniques s'attendent à une offensive allemande depuis la fin de la résistance polonaise. Par contre, le plan de von Manstein contient les germes d'une profonde surprise. En plaçant le poids de l'attaque dans les Ardennes, où sept des dix *Panzer-Divisionen* disponibles s'ébranlent en trois colonnes sur un front d'à peine 60 kilomètres, le Haut commandement allemand (l'*OKW*) sidère Gamelin et sa suite. Le secteur boisé, traversé par de trop rares routes et barré par le fossé à pic de la Meuse, est en effet réputé pour être infranchissable. Mais par cette manœuvre, le fer de lance germanique enfonce le flanc droit du corps de bataille adverse. La suite est connue : le front allié est déstabilisé, le généralissime français incapable de redresser la situation. Sa défaite est d'ordre psychologique : abasourdi par l'intrépidité du plan allemand, il n'est pas en mesure de réagir efficacement. N'ayant pas de masse de manœuvre de réserve, la bataille de France est inéluctablement perdue…

1944 Au début de l'offensive « Wacht am Rhein », quatre années plus tard, la surprise est bien moindre. C'est un fait avéré, l'état-major général des forces alliées en Europe ne s'attend alors absolument pas à l'attaque du 16 décembre 1944. Si l'étonnement est plus grand qu'en 1940, l'impact est pourtant moindre pour deux raisons.

Tout d'abord, le dispositif américain dans le secteur des Ardennes est certes léger, mais conçu pour gagner du temps en cas d'assaut brusqué. Les villages et les nœuds de communications sont d'ailleurs tous défendus avec ténacité, en dépit du fait qu'il n'y a pour ainsi dire qu'une compagnie par hameau et pas de réserves disponibles immédiatement. Le plan américain tranche complètement avec son pendant franco-belge de 1940, où les deux armées agissent sans coordination : l'une ouvre littéralement la voie à l'assaillant tout en procédant à des destructions prévues de longue date, mais gênant les déplacements de sa consœur.

L'autre raison est liée au commandement en place. Lorsque Eisenhower reconstitue le puzzle de l'offensive allemande et tient sa conférence d'état-major le 19 décembre 1944, il a dans son équipe un commandant qui a déjà anticipé l'improbable. En effet, suite à la disparition subite d'éléments de la *5. Panzer-Armee* dans son secteur en Lorraine, Patton, flairant le danger bien avant le déclenchement de l'opération hitlérienne, avait demandé à son état-major d'étudier une option théorique envisageant une rotation d'un quart de tour vers le nord de son dispositif. Par son initiative, il offre à son supérieur une fenêtre d'action pour retourner la situation. Le travail préparatoire de l'impétueux général diminue ainsi l'ampleur de la surprise et lui ôte tout effet moral. L'impact de celle-ci reste présent au niveau tactique, mais sans grande conséquence.

BILAN

C'est ce genre de situation qui fait dire au général Yakovleff dans son précis de tactique théorique : « *de façon très fondamentale, du seul fait qu'il est censé savoir, le chef est la victime désignée de la surprise. L'arme de la surprise est comme un missile assigné directement à la neutralisation du chef adverse. Bien maniée, elle est plus efficace qu'un missile.* » Fondamentalement, on est en droit d'affirmer qu'en 1940, l'arme atteint son but en désarçonnant moralement Gamelin, mais n'y parvient pas quatre années plus tard du fait du professionnalisme d'un commandant. Ainsi, pour en revenir à la catégorisation de Liddell Hart : au printemps 1940, la surprise est au niveau moral, mais reste limitée au niveau tactique lors de l'hiver 1944. L'impact respectif des deux attaques allemandes en sera nécessairement différent !

LA SUPÉRIORITÉ NUMÉRIQUE TERRESTRE

1940

En 1940, sur le papier, les effectifs du *III. Reich* sont de loin inférieurs à ceux alignés par les Alliés. En effet, 135 divisions d'infanterie allemandes font face à 151 unités françaises, britanniques, belges et néerlandaises. En termes de pièces d'artillerie, 14 000 bouches à feu équipent les forces coalisées, tandis que l'*OKW* n'en dispose que de 7 378. Enfin, pour ce qui est de la puissance de l'Arme blindée, les *Panzer-Divisionen* ne totalisent que 2 439 chars contre 4 204 pour leurs adversaires.

▼ Les *Panzer* sont qualitativement et quantitativement inférieurs aux chars franco-britanniques. Mais leur emploi groupé va permettre d'obtenir une supériorité numérique dans un secteur choisi et ainsi assurer la victoire à la *Wehrmacht*.

▼ La concentration des troupes mécanisées est une innovation allemande en 1940. Même si leur emploi débouche parfois, comme ici, sur de gigantesques embouteillages en rase campagne, cela permet de prendre de vitesse les armées ennemies. Quatre années plus tard, la situation s'est totalement inversée. ECPAD

De plus, d'un point de vue qualitatif, les blindés d'outre-Rhin sont loin d'égaliser ceux de l'ennemi. En effet, si l'on déduit de ce total les 1 478 *Panzer I* et *II*, il ne reste qu'un millier de blindés dignes de ce nom : 349 *Panzer III*, 278 *Panzer IV* et 332 chenillés d'origine tchèque de marque Škoda ou ČKD. Les Français à eux seuls totalisent encore près de 2 500 chars, après décompte des automitrailleuses de reconnaissance (AMR), de cavalerie (AMC) et autre Renault FT. À cela s'ajoutent 310 tanks britanniques immédiatement disponibles, 270 T13 et T15 belges, ainsi que 40 malheureux blindés néerlandais. Ainsi, la *Wehrmacht* est loin de disposer d'une supériorité numérique écrasante !
Les succès de Guderian et consorts s'expliquent alors par bien d'autres facteurs que le nombre. La doctrine d'emploi visant à concentrer les moyens sur un secteur réduit – par opposition aux règlements français favorisant la dispersion des effectifs cuirassés au profit de l'infanterie – est une première raison. Cet avantage doctrinal est accompagné d'un usage beaucoup plus intensif de la radio, optimisant la coordination lors des combats. Le tout contribue pour une grande part à la victoire tactique de l'été 1940. Ajoutons à cela qu'il y a trois hommes en tourelle dans les *Panzer* de dernière génération, ce qui facilite la réactivité des équipages, là où il n'y en a qu'un dans les chenillés français… Par ailleurs, le soutien logistique de la *Heer* (l'armée de Terre allemande) est plus performant et l'appui feu des *Stukas* immobilise les formations blindées adverses. Toutes ces raisons expliquent la supériorité allemande lors des engagements de rencontre entre grandes unités cuirassées à Flavion, Hannut ou Arras. Du fait de l'avance permanente des *Panzer-Divisionen* dotées d'un service de maintenance efficace, la balance des effectifs va s'inverser. Les Alliés vont perdre un nombre croissant de véhicules blindés, alors que les engins endommagés chez leur adversaire seront récupérés, réparés et remis en service. Citons l'exemple de la *7. Panzer-Division* de Rommel qui ne perd pendant cette campagne que 42 *Panzer* sur les 218 dont elle disposait au départ ; elle capture par contre 458 engins ennemis, soit deux fois son effectif initial !

▲ Le Panther souffre d'une fiabilité mécanique exécrable. Le taux d'attrition à la suite de pannes mécaniques fait chuter très rapidement le nombre d'engins disponibles en première ligne. Ce facteur aura un impact non négligeable sur l'évolution de la supériorité numérique.
Archives Caraktère

▼ Un matériel en abondance ! Cette vue impressionnante démontre le net avantage de l'Armée américaine en termes de mobilité.

1944 Quatre années plus tard, dans les Ardennes, c'est une autre histoire ! Les Américains alignent 2 256 Sherman, 500 *Tank Destroyers* M10 ou M36 et plus d'un millier de chars légers M5. S'y ajoutent 600 tanks britanniques disponibles. De son côté, l'*OKW* dispose de 1 216 *Panzer* opérationnels. D'une manière globale, le 15 décembre 1944, l'infériorité numérique allemande au niveau de la force de frappe blindée est bien plus défavorable que pendant la campagne de France. Au point de vue de l'organisation, les grandes unités cuirassées américaines n'ont absolument rien à envier à leur *alter ego* d'outre-Rhin. Au contraire, la dotation en véhicules de soutien est bien meilleure du côté anglo-saxon. La disposition intérieure des engins est *grosso modo* identique et l'usage de la radio est également généralisé.

◣ et ▼ PERCUTER, PERCER ET EXPLOITER

En 1940 comme en 1944, les *Panzer* constituent le fer de lance des offensives mécanisées allemandes. Regroupés dans des unités autonomes agissant dans le cadre des *Panzer-Divisionen*, commandés par des chefs dynamiques, ils ont pour mission de briser les cadenas défensifs, de crever le front de l'ennemi puis de se répandre sur ses arrières et d'exploiter leur percée. La guerre à l'Est a toutefois conduit les Allemands à développer des machines de plus en plus lourdes et de mieux en mieux armées et protégées : c'est ainsi qu'en 1940, la *Panzerwaffe* déploie le *Panzer IV Ausf. D* de 20 tonnes, alors qu'en 1944, elle aligne le redoutable Tiger II de 68 tonnes et le Panther de 46 tonnes ! Une « inflation » dommageable pour le *Reich* qui jouit de ressources en matières premières limitées, et dont l'industrie de guerre n'aura été que tardivement organisée pour la production en grande série.

Panzer IV Ausf. D (1940)

Panzer VI Ausf. B (1944)

▼ et ◢ ÉCLAIRER

Lorsque Rommel, Guderian et consorts déferlent sur l'Ouest en 1940, outre la reconnaissance aérienne, ils utilisent massivement leurs automitrailleuses pour éclairer la marche de leurs unités. En 1944, l'importance de la reconnaissance est moindre, car les Allemands sont le plus souvent sur une posture défensive. En revanche, les matériels ont grandement évolué (même si on retrouve encore de simples automitrailleuses dans les unités, voire des motos, comme en Pologne en 1939, faute de disposer d'assez de machines…), notamment avec l'apparition de la famille des *Sd.Kfz. 234* – dont le célèbre Puma, véritable char sur roues – et le *Panzer II Ausf. L Luchs*. La mobilité et la puissance de feu de ces engins, regroupés dans les *Aufklärungs-Abteilungen*, font que les *Kommandeure* des unités de *Panzer* n'hésitent pas à les employer comme noyau dur de leurs *Kampfgruppen*, aux côtés des chars de combat.

Sd.Kfz. 221 (1940)

Sd.Kfz. 234/2 (1944)

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

◂ et ▾ CHASSER ET DÉTRUIRE

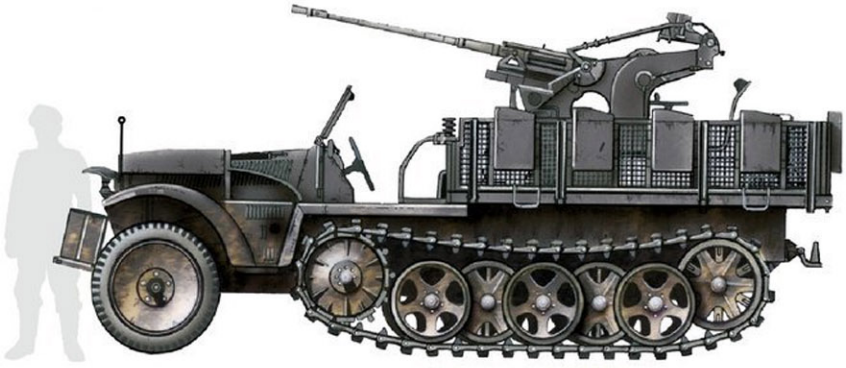
La guerre-éclair induit la lutte contre les chars ennemis. C'est la raison pour laquelle Berlin va faire développer des automoteurs antichars, en parallèle des pièces tractées (par des camions, voire des attelages hippomobiles). En 1940, la *Wehrmacht* dispose du *Jagdpanzer I* armé de l'excellent canon antichar de 47 mm. Quatre ans plus tard, les Allemands ont adapté leurs « casseurs de chars » aux matériels de l'ennemi, et tous sont, *a minima*, équipés d'un *7,5cm*. Rappelons que le Jagdpanther emporte un *8,8cm*, comme le Nashorn, alors que le titanesque Jagdtiger dispose d'un *12,8cm Pak 44* !

Jagdpanzer I (1940)

Jagdpanzer IV V L/70 (1944)

◂ et ▾ PROTÉGER

Le concept de « Blitzkrieg » repose en grande partie sur la coopération entre les unités opérant au sol et l'aviation. Cette notion de guerre en trois dimensions implique logiquement que les chars et les fantassins jouissent d'une ombrelle antiaérienne, afin de se protéger des assauts de l'aviation ennemie ; sans compter que les pièces de *Flak* à tir rapide sont idéales pour détruire des cibles « molles » terrestres. En 1940, les colonnes allemandes sont non seulement protégées par des mitrailleuses jumelées, mais aussi par des canons antiaériens montés sur des semi-chenillés, des machines capables de suivre les *Panzer* sur tous les terrains. En 1944, la *Luftwaffe* ayant perdu la supériorité aérienne, il est plus que jamais vital pour les Allemands de disposer de *Flakpanzer* et de véhicules antiaériens.



Sd.Kfz. 10/4 (1940)

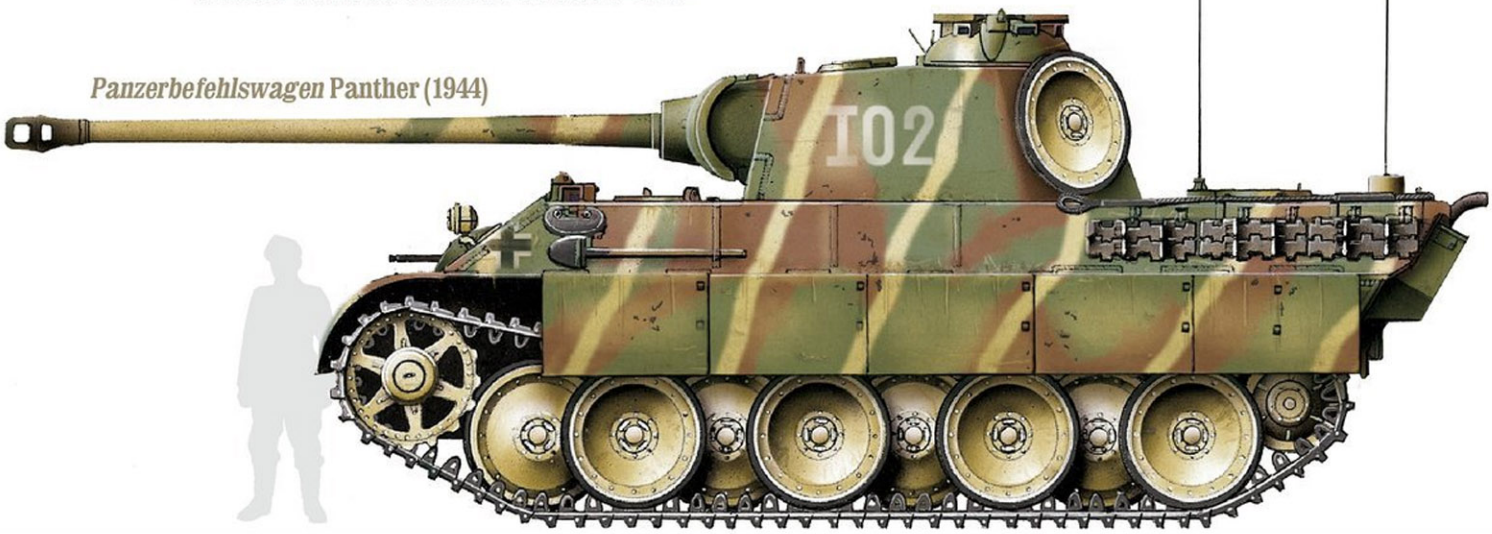
SWS gep. mit 3,7cm Flak 43/1 (1944)

Panzerbefehlswagen 38(t) (1940)

◂ et ▾ COMMANDER SUR L'AVANT

Lors de la campagne de 1940, les Allemands disposent déjà de chars de commandement (*Panzerbefehlswagen*). Les chefs de régiment, de bataillon et de compagnie opèrent ainsi sur le petit *Sd.Kfz. 265* (sur châssis de *Panzer I Ausf. B*) ou bien sur des *Panzer III, 35(t)* ou encore *38(t)* (comme ici). Reconnaissables à leurs antennes cadres, emportant parfois un armement factice, généralement équipées de deux postes radio, ces machines sont de véritables PC roulants, capables d'opérer sur l'avant et de suivre le rythme de progression des chars. En 1944, fondamentalement, rien n'a changé, si ce n'est que les *Panzerbefehlswagen* sont généralement des *Panzer IV* et des Panther, et que les radios sont bien plus puissantes.

Panzerbefehlswagen Panther (1944)



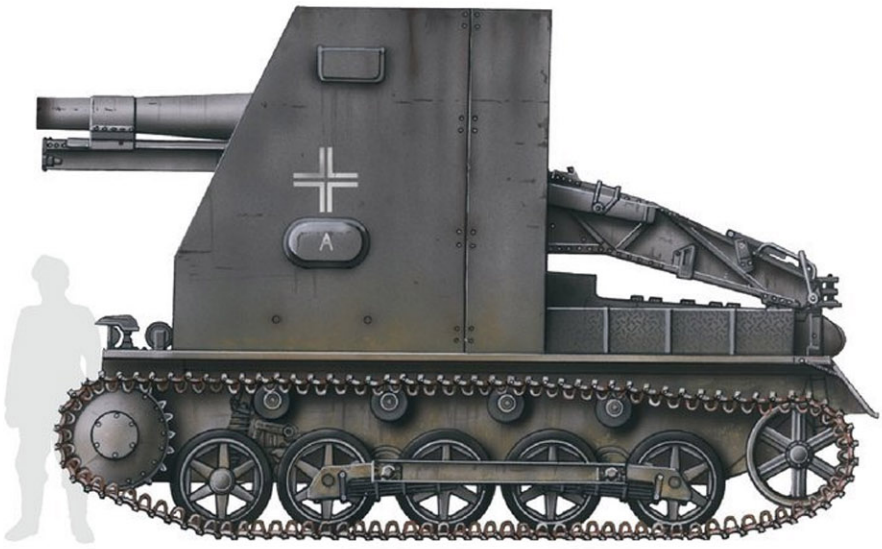
TRANSPORTER ET PROJETER ◢ et ▼

Le mythe de la *Wehrmacht* en tant qu'armée motorisée a la vie aussi dure que longue… Le fait est qu'en 1940, seuls 15 % des troupes allemandes sont motorisées ; c'est bien évidemment le cas des unités de fantassins intégrées dans les *Panzer-Divisionen*. Toutefois, le manque de semi-chenillés blindés va faire que le gros des *Schützen* (fusiliers) sera transporté dans de simples camions, généralement dérivés de modèles civils et donc peu adaptés à un usage guerrier. En 1944, globalement, la situation n'a guère évolué, et les *Sd.Kfz. 251* manquent toujours : c'est la raison pour laquelle, seul un bataillon sur les deux que compte un *Panzer-Grenadier-Regiment* en sera équipé, l'autre étant toujours doté de camions, ce dans le meilleur des cas…

Henschel *Typ 33D1* (1940)

Sd.Kfz. 251. Ausf. D (1944)

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011



Sturmpanzer I (1940)

◂ et ▾ BRISER LES RÉSISTANCES

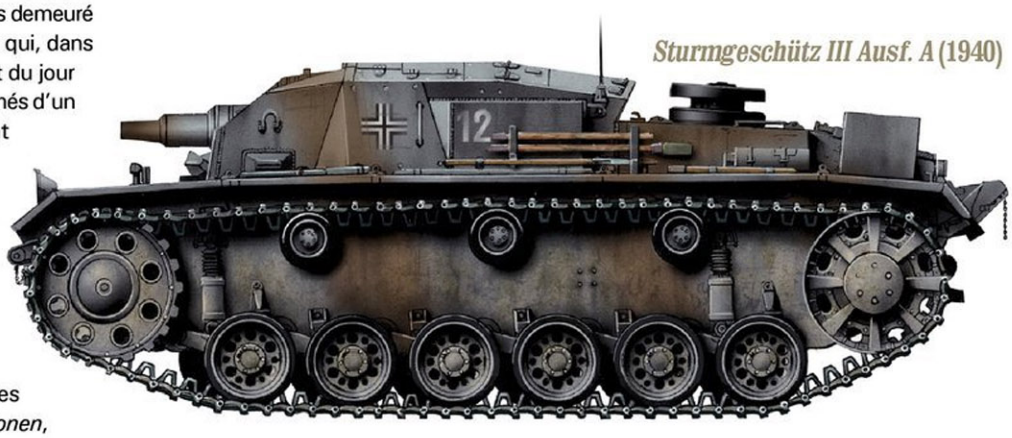
Les Allemands ne vont pas attendre la fin du conflit pour développer un automoteur emportant une puissante pièce d'artillerie et dont la mission est l'appui feu direct des fantassins motorisés. Ainsi, dès 1940, la plupart des *Panzer-Divisionen* engagées à l'Ouest vont bénéficier du renfort de *Sturmpanzer I* affectés à des compagnies autonomes. En 1944, les vénérables « bricolages » auront été remplacés par des Grille développés sur des châssis de *Panzer 38(t)* et armés du *15cm Infanteriegeschütz 33*. Selon les tables d'organisation (théoriques), chaque *Panzer-Grenadier-Regiment* dispose d'une *9. (Infanterie-Geschütz)-Kompanie* équipée de ces engins.

15cm SIG 33 (Sf) auf Panzer 38(t) Ausf. H (1944)

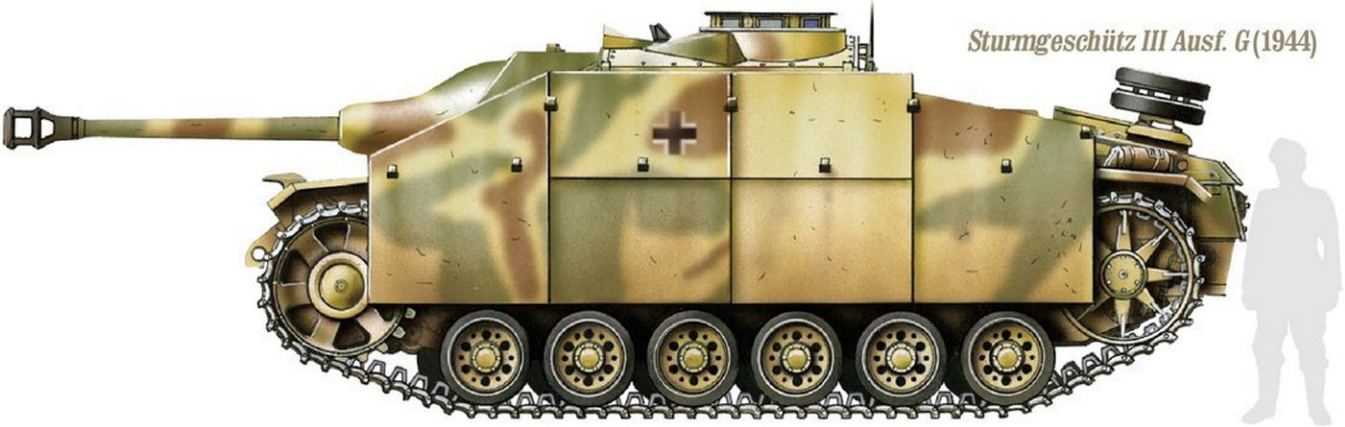
APPUYER LES FANTASSINS ◢ et ▼

Le concept du canon d'assaut, pensé pour combattre aux côtés des fantassins, est né durant la Première Guerre mondiale ; il est toutefois demeuré à l'état d'idée. C'est Erich von Manstein qui, dans les années 1930, va le remettre au goût du jour au sein de la toute jeune *Wehrmacht*. Armés d'un canon court de *7,5cm*, les *StuGe* sont conçus dès le début de leur carrière opérationnelle pour la lutte antichar (grâce à des obus spéciaux), même si l'appui des fantassins reste leur priorité tactique. Au fil de la guerre, massivement engagés sur l'*Ostfront*, ils vont évoluer et gagner en puissance de feu, grâce au canon long de *7,5cm*. En 1944, dans les Ardennes, on retrouve des *StuGe* dans des *Panzer-Grenadier-Divisionen*, mais aussi certaines *Infanterie-Divisionen* et *Panzer-Divisionen*.

Sturmgeschütz III Ausf. A (1940)



Sturmgeschütz III Ausf. G (1944)



Néanmoins, le premier jour de la bataille, seuls 170 Sherman sont présents dans le secteur des Ardennes, on peut donc parler d'une supériorité numérique écrasante en faveur de la *Wehrmacht* de près de 8 pour 1. Cette situation ne va pas durer. Une fois passé l'effet de surprise, la réaction américaine sera foudroyante, avec l'engagement de tous les chars moyens disponibles pour contre-attaquer.

D'un point de vue qualitatif, il est indéniable que la force de frappe et la protection balistique des Tiger et des Panther sont supérieures. Cependant, cette notion doit être profondément relativisée à ce stade du conflit. Au début de l'offensive « Wacht am Rhein », les Sherman sont engagés en défensive. Ils ont donc l'avantage indéniable de combattre plus fréquemment en embuscade. En laissant venir à eux l'adversaire et jouant sur l'effet de surprise, ils minimisent l'impact de l'allonge donnée aux lourds allemands par leur puissant armement. Qui plus est, les *Panzergranaten 40/42* à noyau de tungstène se font rares : percer les blindages des derniers modèles de Sherman (des M4A3 76(W)) devient donc plus difficile…

Il faut aussi souligner que la résistance des blindages allemands est, à ce moment du conflit, bien inférieure à ce qui se faisait un an plus tôt. Ce phénomène est dû à la perte des mines de nickel, un minerai permettant la production d'un acier à haute résilience. Ce dernier a donc dû être abandonné au profit d'un acier trempé superficiellement, moins résistant et occasionnant des joints de soudure plus fragiles. Cette pénurie de métaux spéciaux se fait également sentir au niveau des engrenages et des boîtes de vitesses. De plus, les Panther sont pilotés par des jeunes recrues, des « bleus » qui n'ont pas l'expérience des vétérans perdus lors de la campagne de Normandie et qui génèrent beaucoup de casse mécanique. Fait aggravant, le nombre de pièces de rechange est réduit au strict minimum ! Il est donc plus difficile pour les ateliers de campagne de remettre en état les chars en panne. La main-d'œuvre utilisée pour l'assemblage étant principalement issue de la déportation, les sabotages sont nombreux. Ainsi, le taux d'attrition grimpe en flèche au sein des *Panzer-Divisionen*. Au début de l'offensive, 471 Panther sont alignés, avec un taux de disponibilité de 71 %, soit 336 unités. Quinze jours plus tard, il en reste 451, mais seulement 240 peuvent être engagés au combat et, parmi ceux-ci, seuls 140 sont effectivement en ligne dans le saillant ardennais. Le 15 janvier 1945, la situation est véritablement catastrophique : seuls 98 *Panzer* sont en état de marche…

BILAN

La balance des effectifs cuirassés évolue donc très différemment pendant les deux campagnes. En 1940, chez les Allemands, elle est globalement négative, mais ne cesse de s'améliorer pour atteindre une supériorité écrasante. Pendant l'hiver 1944, ils disposent d'un avantage initial de 8 contre 1 pour se retrouver en infériorité numérique totale un mois plus tard !

▼ Ci-dessous
Les *Stukas* procurent un appui feu parfait pour les *Panzer-Divisionen* pendant la campagne de France. Ils apportent à la *Wehrmacht* une supériorité tactique qui a influencé indéniablement l'issue des combats.
DR

▼ En bas
Les Fw 190D ont protégé efficacement la montée en ligne des formations à la veille de l'offensive « Wacht am Rhein ». Grâce à une météo exécrable, ils sont en partie à l'origine de l'effet de surprise tant désiré par Hitler en décembre 1944.
DR

LA SUPÉRIORITÉ AÉRIENNE

1940

Au cours de l'été 1940, la *Luftwaffe* a régné sans partage dans le ciel au-dessus des formations de la *Wehrmacht*. À l'instar de l'Arme blindée, ce fait n'est aucunement lié au nombre d'avions, à leurs qualités intrinsèques ou à celles de leurs pilotes. En effet, l'aviation alliée dans son ensemble dispose alors de 4 469 appareils de combat contre seulement 3 578 chasseurs et bombardiers. En termes d'entraînement, les aviateurs franco-britanniques longuement formés sont capables de mener à bien les missions les plus difficiles. Côté allemand, les pilotes ont accumulé beaucoup moins d'heures de vol en temps de paix du fait des restrictions du traité de Versailles. Ce sont donc des choix tactiques qui sont à l'origine de la supériorité aérienne de la *Luftwaffe*.

L'armée de l'Air tricolore mise sur une guerre d'usure longue et décide en conséquence de n'engager qu'une partie de ses moyens afin de garder un maximum de réserves pour la suite. La *RAF* tient un raisonnement similaire et ne déploie que 14 de ses 42 escadrilles sur le continent, pour ensuite augmenter progressivement leur nombre. Par ailleurs, le 10 mai, les puissances coalisées ne peuvent aligner que 1 453 avions en état de voler, le reste étant en maintenance.

Hermann Göring lance dès le premier jour toutes ses forces dans la mêlée et concentre ses *Stukas* pour appuyer efficacement les troupes au sol. En prévision de l'attaque, la *Luftwaffe* a en effet fait en sorte d'augmenter le degré de disponibilité de sa flotte. Elle est ainsi en mesure de faire décoller 2 589 aéroplanes à l'ouverture des hostilités, s'assurant d'emblée une supériorité numérique là où elle en a besoin. En outre, ses premières attaques profitent de l'effet de surprise pour détruire le maximum d'appareils adverses au sol. Enfin, la *Flak* concentre ses moyens sur les points névralgiques du front, tels que les ponts sur le canal Albert ou sur la Meuse à Sedan. En ouvrant de redoutables parapluies antiaériens aux endroits pouvant être les cibles des bombardiers alliés, elle prélève à son tour un lourd tribut. L'aviation tactique alliée sera incapable de s'assurer la maîtrise de l'air au-dessus du champ de bataille.

▲ Un avion allemand vient d'être abattu. À partir du 23 décembre 1944, la météo redevenue plus clémente permet aux Alliés de reprendre la suprématie aérienne au-dessus du secteur des combats ; un avantage tactique qui autorise entre autres le ravitaillement de Bastogne.

1944

L'évaluation de la situation en 1944 prend en compte des critères totalement différents. En prévision de l'offensive, la *Luftwaffe* affaiblit volontairement sa puissance défensive dans le ciel du *Reich* pour concentrer ses moyens entre Paderborn et Cologne. Pour remplir sa mission, le *II. Jagdkorps* dispose de 1 492 chasseurs, dont les excellents Me Bf 109 K-4 et Fw 190 D opérant depuis des pistes en dur. Le premier objectif est d'interdire le ciel aux opérations de reconnaissance alliées. Il y arrive parfaitement, ce qui explique en partie la surprise du Haut commandement allié devant l'ampleur de l'opération allemande. Censée pourtant dominer l'espace aérien européen grâce à des effectifs pléthoriques, l'aviation tactique alliée a aussi été désavantagée par les pluies incessantes de l'automne, qui ont détrempé ses terrains constitués de treillis métalliques posés sur des lits de pailles : en dépit de l'ingéniosité de leur conception, nombre d'entre eux sont impraticables en novembre et au début du mois suivant. Les précipitations gênent aussi fortement la précision des bombardements à haute altitude et les tentatives de reconnaissance. Ainsi, dans la phase préalable de l'offensive, la *Luftwaffe* est en mesure de remplir parfaitement son rôle de « parapluie aérien ». À partir du 16 décembre 1944, les avions américains sont donc cloués au sol, ce qui favorise l'assaillant, pourtant en infériorité numérique criante dans les airs.

Les Alliés ne sont véritablement à même de déployer l'ensemble de leurs moyens aériens qu'à partir du 23 décembre. Ils paralysent les axes de communications ennemis et émoussent progressivement la capacité offensive des *Panzer-Divisionen* sur l'ensemble du secteur. Eisenhower est enfin capable de ravitailler la *101st Airborne Division* encerclée dans Bastogne, lui permettant de tenir jusqu'à l'arrivée de la *4th Armored Division*.

▼ À basse altitude, la DCA américaine est très efficace. Les *Half-Track* M16 armés d'un affût quadruple de mitrailleuses de 12,7 mm constituent l'épine dorsale de ce système d'interdiction.

BILAN

En 1940, la *Wehrmacht* dispose de l’entière maîtrise du ciel, ce qui n’est pas le cas quatre années plus tard. Cette perte n’influence la situation sur le terrain que huit jours après le déclenchement de l’offensive hivernale. Comparativement, le 18 mai 1940, Guderian est sur le point d’atteindre les côtes de la Manche et la victoire allemande est déjà presque totale. Aussi, sommes-nous forcés de constater que ce n’est pas la supériorité aérienne qui est déterminante dans le déroulement de la seconde bataille : quand elle peut enfin jouer son rôle, les jeux sont déjà pratiquement faits !

▲ Bien que demeurant relativement puissantes pendant l’hiver 1944, les *Panzer-Divisionen* sont loin d’être à leur potentiel offensif maximal le 16 décembre. Déjà amenuisées avant de monter en ligne, elles se révéleront moins performantes que quatre années plus tôt. Archives Caraktère

L’ÉTAT DES PILIERS

Regardons maintenant l’état général des armées en présence lors de ces deux campagnes.

En 1940, la *Wehrmacht* dispose d’atouts non négligeables sur ses adversaires. De même, on ne peut pas dénigrer la valeur des soldats alliés ou la compétence de leurs supérieurs directs. L’infériorité tactique s’explique au niveau doctrinal. La volonté allemande de laisser une grande initiative aux échelons au contact contraste très fortement avec la structure hypercentralisée des forces françaises. Les *Panzer-Divisionen* disposent aussi d’une logistique moderne, adaptée à la guerre mécanisée et amendée à la suite des retours d’expérience de l’*Anschluß* et de la campagne polonaise.

Quatre années plus tard, la situation a bien changé ! La qualité des fantassins allemands de 1944, quoique acceptable, est inférieure à celle des *Landser* de 1940. La fine fleur de la *Heer* s’est étiolée et pour combler les pertes, les « rampants » de la *Luftwaffe* et les marins sans navire sont réquisitionnés ; ils suivent une formation tronquée qui ne permettra pas une efficacité optimale sur le terrain. L’encadrement par les vétérans est de grande qualité mais largement déficitaire. Le général von Manteuffel, commandant la *5. Panzer-Armee*, n’hésite pas à affirmer : « *Aucune unité n’était à pleine puissance de*

◀ Le *Kübelwagen* est un véhicule de liaison ultraléger qui dispose d’une meilleure mobilité que la Jeep. Son nombre est par contre largement insuffisant pour répondre aux besoins des unités.

combat tant au niveau des hommes que du matériel et du moral… Les principales pénuries qui affectaient défavorablement les opérations étaient le manque de relève, d'entraînement, de repos, un déficit en matériel, une mobilité insuffisante de l'avant-garde, un manque d'artillerie, d'équipement de franchissement, un ravitaillement par trop limité et un manque de matériel pour les services de maintenance et de logistique… » Ce témoignage décrit aussi l'état désastreux du support fourni à l'élément manœuvrant. Par ailleurs, von Manteuffel signale une relative perte d'autonomie des combattants : « *l'efficacité basée sur la capacité de prendre des décisions d'une manière indépendante et qui avait apporté de très grands succès à l'Armée allemande en Pologne, en France et sur le front de l'Est en 1941 avait presque complètement disparu. Même les plus hauts officiers expérimentés étaient forcés de suivre strictement les ordres en provenance du quartier général d'Hitler, même pour des points d'importance tactique mineure. L'encadrement germanique, qui dans les premières heures du conflit était plein d'entrain pour assumer ses responsabilités, a été paralysé à la suite de Stalingrad et est devenu de plus en plus un corps commandé machinalement… Cela a signifié l'arrêt de mort de l'art allemand de la conduite flexible du combat.* » Il ressort de cette évaluation qu'à l'aube de « Wacht am Rhein », les piliers soutenant la *Wehrmacht* pour mener une guerre-éclair se sont complètement affaissés.

Côté américain, les formations en ligne dans les Ardennes ne sont pas non plus au mieux de leur forme. Elles ont été étrillées dans la bataille pour la prise d'Aix-la-Chapelle ou durant la campagne de Hollande. D'autres unités telles que la *106th Infantry Division* n'ont aucune expérience ! Par contre, la mécanisation totale de la troupe permet une grande souplesse de mouvement, ce qui autorise de lancer en peu de temps des éléments en bon état dans la bataille. La logistique américaine a parfaitement fonctionné ; en outre, le commandement au front dispose d'une liberté d'action qui lui permet de répondre de manière adéquate à l'évolution de la situation. En 1944, ce ne sont plus les Allemands qui sont les mieux structurés pour un « Blitzkrieg », mais bel et bien les Américains !

IL NE POUVAIT EN ÊTRE AUTREMENT

Contrairement à ce que pense Hitler, la *Luftwaffe* n'est pas la seule variable à prendre en compte pour comparer les « deux coups de dés ardennais ». Des modifications structurelles affaiblissent la capacité offensive de l'Armée allemande. La négation de cette évolution l'a poussée à miser sur la météo, la puissance de sa force de frappe blindée et la surprise. Si le premier élément de son pari est bel et bien correctement évalué, l'impact des deux autres n'a pas donné l'effet escompté. Admirablement adaptés aux contingences d'un conflit mobile, ses adversaires de 1944 ont construit une organisation disposant d'une souplesse et d'une résilience basées sur les mêmes principes qui ont fait les grandes heures du « Blitzkrieg » en 1940. Cette mutation, bien loin de « tuer » la guerre-éclair, ouvre au contraire la voie à de futurs succès, que ce soit en Mandchourie pour l'Armée rouge ou dans le Sinaï pour *Tsahal*. ■

▲ Combattant moins bien formé, au moral et à l'autonomie diminués par quatre années de guerre, le *Landser* de 1944 est largement moins efficace que celui du début de la guerre.

▲ Ce *Jagdpanzer IV* a visiblement été mis hors de combat par l'aviation tactique alliée. Les *Jabos* ont très bien joué leur rôle, en émoussant considérablement le potentiel offensif des unités blindées ennemies.

BIBLIOGRAPHIE

- Parker (D.), *Hitler's Ardennes Offensive*, Grenhill books, 1997
- Zaloga (S.), *Armored Thunderbolt*, Stackpole Books, 2008
- Buffetaut (Y.), *Le dernier coup de poker allemand*, H & C, 2000
- Frieser (K-H.), *Le mythe de la guerre-éclair*, Belin, 2003
- Buffetaut (Y.), *Rommel – France 40*, Heimdal, 1985
- Jentz (T.), *Germany's Panther Tank*, Schiffer, 1995
- Saint-Martin (G.), *L'arme blindée française – mai-juin 40*, Économica, 1998
- Yakovleff (M.), *Tactique théorique*, Économica, 2009
- Couteau-Bégarie (H.), *Traité de stratégie*, Économica, 2008

Chroniques Africaines

Par **Xavier Tracol**

OCTOBRE-NOVEMBRE 1941

La guerre en Afrique du Nord change de visage avec l'arrivée de l'*Afrika-Korps* en février 1941. 70 ans après, nous revenons sur ce théâtre d'opérations pour détailler chaque bimestre d'une guerre décidément pas comme les autres.

Début octobre 1941, la prise de Tobrouk est la préoccupation majeure de Rommel. En effet, la garnison alliée résiste toujours vaillamment, malgré un nœud coulant se resserrant de plus en plus. Le 10, le général allemand s'accorde avec son homologue italien Ettore Bastico (qui est officiellement son supérieur) : l'attaque sur Tobrouk aura lieu le 21 novembre ; 6 divisions se chargeront de l'assaut, en particulier les *15. Panzer-Division*, *Afrika-Division z.b.V.* et « Bologna ». La *21. Panzer-Division* est gardée en couverture plus au sud, tandis que l'artillerie italo-allemande devrait être particulièrement puissante (461 canons, dont 257 pièces lourdes) sous la coordination de l'*Artillerie-Kommando 104*. La prise de la ville-forteresse ne devrait prendre que trois jours. Plus à l'est enfin, les positions sur la frontière égyptienne sont renforcées pour contrer une hypothétique attaque britannique.

▲ On imagine difficilement la chaleur qu'il doit faire dans l'habitacle de ce *Panzer III Ausf. H* de la *15. Panzer-Division* ! Représentant l'engin le plus nombreux de son régiment blindé, le *Panzer III* tient encore la dragée haute aux tanks britanniques durant cette fin d'année 1941. Archives Caraktère

Erreur de jugement

Ce plan de bataille est ambitieux et demande de considérables mouvements de troupes : le 11 octobre, l'opération « Michael » voit la constitution de bases de départ, de complexes échanges d'unités, la prise de points avancés, etc. Tout cela n'échappe pas aux généraux Cunningham et Auchinleck, qui connaissent les intentions ennemies grâce aux renseignements fournis par *Ultra*. Ils savent ainsi, début octobre, que l'offensive du Renard du Désert n'aura pas lieu avant la mi-novembre, en grande partie à cause de la perturbation du trafic maritime de l'Axe entre l'Italie et l'Afrique : à la fin de l'été, les Alliés ont en effet débuté une sévère bataille aérienne et navale contre les convois en Méditerranée, et les résultats commencent à se faire sentir : en octobre, 16 % du ravitaillement destiné à la Libye est coulé en chemin ! Cela entraîne d'importantes lacunes dans la logistique et l'ordre de bataille de Rommel ; et c'est bien là-dessus que comptent les Britanniques pour attaquer en premier : les préparatifs de leur offensive d'automne sont presque achevés ; troupes et blindés sont déjà en position, mais malgré un effort général pour camoufler ces concentrations aux abords de la ligne de front (les fameux chars « déguisés » en camions), les services de renseignements italiens ne sont pas dupes ; le 20 octobre, ils demandent à Rommel de décaler l'assaut sur Tobrouk ; ce dernier refuse. À la fin du mois, de nouvelles informations apportées par Bastico en personne ne le

font pas changer d'avis ; pire, il s'entête lorsque Jodl, en Allemagne, lui intime l'ordre de se préparer à contenir l'attaque d'Auchinleck : selon Rommel, l'adversaire n'a pas les moyens de lancer une nouvelle offensive, alors même que sa *Panzergruppe* « Afrika » est presque prête. Finalement, c'est en se portant personnellement garant de la situation qu'il réussit à convaincre son supérieur d'autoriser une attaque générale pour le 23 novembre.

Apaisé, le Renard du Désert part pour Rome le 1er novembre. C'est un séjour d'agrément (il y retrouve sa femme pour fêter son anniversaire) mais aussi de représentation, puisqu'il s'entretient avec Mussolini et son état-major le 15 novembre. L'absence du général allemand en Afrique du Nord n'est connue que tardivement par les services secrets britanniques et, pour eux, cela tombe au plus mauvais moment : le 10 novembre, ils ont en effet déclenché l'opération « Flipper », une mission commando pour assassiner Rommel et ainsi décapiter le commandement ennemi juste avant l'offensive alliée. La mission échoue, cependant les Britanniques savent maintenant que le Renard du Désert ne rentrera que le 18 novembre… le jour même du lancement de l'attaque !

Les Alliés fondent de grands espoirs dans cette opération « Crusader ». Ils ont rassemblé pour l'occasion 734 chars (dont 205 d'infanterie), 849 canons de tout type, 1 072 avions, 118 000 hommes. En face, les 3 divisions allemandes et les 7 italiennes concentrent 558 blindés (dont 160 tankettes CV-33 complètement dépassées), 320 appareils et 119 000 soldats. Avec pour objectif la destruction des forces ennemies, *Sir* Alan Cunningham prévoit de faire faire à son *XXX Corps* (une division blindée et une d'infanterie) un large mouvement tournant pour contourner les positions ennemies par le sud à Maddalena, puis de remonter sur Tobrouk au nord-ouest en passant par Gabr Saleh. Il s'attend à une contre-attaque blindée de Rommel aux alentours de cette localité, ce qui occasionnera une grande bataille de chars dans laquelle le nombre de ses engins devrait être décisif. Suite à cette percée, le *XIII Corps* (deux divisions d'infanterie et une brigade blindée) doit attaquer les positions italiennes situées entre Sidi-Omar et Fort Capuzzo, de manière à être coordonné avec la sortie en force de la garnison de Tobrouk prévue vers le sud-ouest pour briser l'encerclement.

La croisade de la *8th army*

Le 18 au matin, sous une pluie diluvienne, les chars traversent le « Wire » au sud de Sidi-Omar, en plein désert de Marmarique. La *Luftwaffe*, bloquée au sol à cause des pistes détrempées, n'a pas détecté l'attaque britannique, mais les colonnes motorisées sont tout de même repérées par des éléments allemands avancés. Informé, Rommel pense d'abord à un simple « coup de sonde » ; ce n'est que le lendemain à midi que les différents rapports de situation le font changer d'avis : la *8th Army* a bien lancé son offensive cinq jours avant la sienne !

La surprise est totale pour le Renard du Désert qui n'a rien vu venir. Aussitôt, il ordonne à sa *15. Panzer-Division*, jusqu'ici sur la route côtière à l'ouest de Bardia, de foncer plein sud pour couper la route aux pointes blindées adverses.

suite p.44

▲ Se repérer en plein désert lorsque les lignes des deux camps sont fluctuantes relève de la gageure... Cette unité de reconnaissance allemande fait une pause le temps d'étudier la carte. Les très pratiques side-cars côtoient une automitrailleuse *Sd.Kfz. 223*, une VW *Kübelwagen* et une voiture bâchée Horch. Archives Caraktère

« Écran total »

Pour rassembler ses forces sur la ligne de front puis passer à l'attaque sans alerter l'ennemi, la *7th Armoured Division* camoufle ses blindés en camions. Une armature de bois et de toile est ainsi montée sur les chars pour que les reconnaissances aériennes de l'Axe voient des colonnes de ravitaillement là où il y a en fait des régiments de Cruiser. Ce camouflage, surnommé « Sunscreen » (« crème solaire »), a l'inconvénient de rendre difficiles la conduite et la navigation pour le pilote et le chef de bord ; aussi, il sera souvent « oublié » sur place une fois le « Wire » franchi. Rommel se laisse ainsi abuser durant les premiers jours de « Crusader » par ces colonnes de camions qu'il prend pour des patrouilles de reconnaissance profonde.

Afrika-Division z.b.V. / 90. leichte Afrika-Division

La division « Afrika » « pour service spécial » est levée en juin 1941 à partir d'éléments déjà présents en Libye, une grande première dans l'Armée allemande. Elle est en fait constituée de bric et de broc, sans suffisamment d'unités de soutien ni d'appui. Cependant, elle n'a au départ qu'un rôle statique devant Tobrouk, pour lequel lui sont adjointes les pièces lourdes de l'*Arko 104*. De plus, les compagnies du 155e régiment d'infanterie sont mieux armées que les standards allemands de l'époque ne le prévoient, en particulier en mitrailleuses et mortiers. Le 27 novembre, ayant déjà bien souffert des premiers combats de « Crusader », elle devient la *90. leichte Afrika-Division*.

LIBYE

Syrte

Arco dei Fileni

Arko 104

Un *Artillerie-Kommando* est un état-major d'artillerie indépendant contrôlant les batteries d'artillerie au-dessus du niveau divisionnaire, avec pour objectif une grande concentration de la puissance de feu. En Afrique du Nord, l'*Arko 104* est ainsi rattaché à la *Panzergruppe* « Afrika » ; sous le commandement du général Böttcher, puis de l'*Oberst* Mickl, il reçoit la mission d'appuyer de ses feux l'offensive de l'*Afrika-Division z.b.V.* sur Tobrouk, prévue pour fin novembre. L'*Arko 104* reçoit pour cela une grande quantité de pièces lourdes. L'attaque n'aura jamais lieu, mais l'artillerie jouera un grand rôle durant « Crusader » en matraquant les forces ennemies cherchant à percer le dispositif d'encerclement de l'Axe.

Le 25-pounder

Si la *8th Army* manque d'artillerie lourde, elle peut compter sur une pièce de campagne de moindre calibre mais d'excellente qualité : le canon Ordnance QF *25-Pounder* de 87,6 mm. Avec une portée de 12 000 mètres, il peut neutraliser le feu adverse sans être lui-même pris à partie. Le 25 novembre, lorsque la *21. Panzer-Division* attaque la 7e brigade indienne retranchée à Sidi Omar, l'engagement du *1st Field Regiment* démontre la polyvalence et la mobilité de l'arme, en ouvrant le feu en tir tendu à 500 mètres sur les chars du *Panzer-Regiment 5* : ce dernier est virtuellement annihilé après l'échec de deux attaques consécutives.

Octobre-novembre 1941

Opération « Flipper »

Pour désorganiser le commandement italo-allemand avant l'offensive britannique, un commando de la « Layforce » est débarqué par sous-marins le 15 novembre sur la côte libyenne, 400 kilomètres derrière la ligne de front, pour attaquer différents bâtiments d'état-major ennemi. Une source arabe informe le chef de groupe, le lieutenant-colonel Keyes (fils de l'amiral Keyes), que le QG de Rommel est installé dans une maison de Sidi-Rafa, à quelques kilomètres de Beda Littoria (actuelle El Beïda). Le 18 à minuit, l'attaque est lancée sur la villa, mais le commando est repéré et tout effet de surprise disparaît. Keyes est tué dans la fusillade et une grande partie du groupe est capturé. Le raid était voué à l'échec, puisque cette maison n'abritait pas le QG de Rommel, de toute façon en visite à Rome…

Le désert de Marmarique

« Crusader » se déroule en plein désert, entre le plateau cyrénéen et la vallée du Nil. Cette steppe de sable et de rocailles, vide de végétation, est limitée par la plaine de Tanfassa à l'ouest de Tobrouk, la dépression de Qattara à l'est de Sollum et la Méditerranée au nord. Très inhospitalière, elle concentre ses habitants dans des oasis (Siwa) ou des villes côtières (Tobrouk, Bardia, Marsa-Matrouh, Sidi Barrani et Sollum). Cette immensité désertique est, selon le général von Ravenstein, « *le paradis des tacticiens mais l'enfer des techniciens* », du fait du sable s'insinuant dans les moteurs, les optiques de tir, les armes, etc. Ironie de l'histoire, en se perdant au milieu des lignes ennemies le 29 novembre, cet officier devient le premier général allemand capturé !

Cyrène
Derna
Barca
Mechili
Benghazi
Tobrouk
Bardia
Sidi Barrani
Msus
Beda Fomm
Sollum
Marsa-Matrouth
Aghedabia
El-Alamein
Mersa E

20 novembre **Tobrouk**
Malgré des succès initiaux, la garnison encerclée stoppe sa percée.

20-22 novembre **Sidi Rezegh**
La *7th Armoured Brigade* est attaquée par les deux divisions blindées allemandes alors qu'elle s'approche de Tobrouk. 113 de ses 141 chars sont détruits. Le 22, les *4th* et *22th Armoured Brigades* doivent être désengagées après leur échec pour reprendre l'aérodrome.

27-30 novembre **Sidi Rezegh**
La garnison de Tobrouk fait sa jonction avec deux brigades néo-zélandaises, mais les divisions allemandes contre-attaquent sur El Duda puis Sidi Rezegh avec l'« Ariete ». Ils finissent par rétablir l'encerclement de Tobrouk.

25-26 novembre **Sidi Azeiz**
La *15. Panzer-Division* attaque sur les arrières de la *8th Army* mais enregistre des pertes importantes. Elle part ensuite pour le secteur de Tobrouk.

Tobrouk
Sidi Rezegh
Sidi Azeiz
Bardia
Fort Capuzzo
Sollum
Sidi Barrani
Bir el Gobi
Sidi Omar
Gabr Saleh
XIII Corps
XXX Corps

19 novembre **Bir el Gobi**
La *22th Armoured Brigade* attaque la division blindée italienne *Ariete* et subit de lourdes pertes.

23 novembre **« Totensonntag »**
Les positions italo-allemandes de Fort Capuzzo et Sollum sont isolées par le *XIII Corps*. À Sidi Rezegh, les Allemands perdent une grande partie de leurs blindés pour tenter de détruire les restes du *XXX Corps*.

Le contact a lieu à Gabr Saleh et, en fin d'après-midi, l'engagement tourne en faveur du *Panzer-Regiment 5,* qui oblige les chars de la *7th Armoured Division* à se replier après en avoir détruit 25 : les *Panzer III* et *IV*, plus rapides et plus puissants, ont fait merveille ! Cependant, plus au sud, les combats sont encore plus meurtriers : la *22nd Armoured Brigade* a lancé un assaut frontal sur les positions retranchées de l'« Ariete » ; les assaillants perdent en quelques heures 57 de leurs 163 Crusader contre une cinquantaine de chars italiens M-13/40 ! Incapables de faire la jonction avec la garnison de Tobrouk – dont la sortie s'enlise dans les champs de mines, face aux divisions italiennes et sous le feu dirigé par l'*Arko 104* –, les forces britanniques se retrouvent ainsi en plein désert, coincées au milieu des positions ennemies… Le 22, le *XIII Corps* passe à l'attaque et arrive à isoler Bardia et les forces situées sur la frontière. Là aussi, les pertes en blindés sont lourdes, en grande partie à cause des redoutables « 88 » allemands.
De son côté, la 7e brigade blindée a capturé dès le 20 l'aérodrome de Sidi Rezegh, une localité située à 30 kilomètres de Tobrouk, qui devient deux jours plus tard la cible d'une puissante contre-attaque du *DAK*. Les *21.* et *15. Panzer-Divisionen* y étrillent, le 21 novembre, les quelque 140 blindés positionnés dans la cuvette : seule une vingtaine en réchappe, néanmoins les Britanniques tiennent toujours Sidi Rezegh…
Pour ne pas se laisser encercler par un ennemi aux effectifs pléthoriques, les colonnes motorisées de Rommel parient sur leur mobilité : les jours suivants, elles vont et viennent à travers le désert pour combattre dans les secteurs de Tobrouk, de Bardia–Sollum ou de Sidi Rezegh. Aucun des combattants n'en a conscience, mais les Britanniques ont déjà perdu la moitié de leur potentiel offensif. Partie avec 477 chars, la 7e division blindée n'en aligne ainsi plus que 150, dont deux tiers d'engins légers !

Des victoires à la pyrrhus

Le 23 novembre, Rommel cherche à emporter la décision en lançant ses deux divisions blindées sur Sidi Rezegh. Les combats atteignent une intensité encore jamais connue en Libye ; l'aérodrome est pris et les unités britanniques en grande partie détruites, néanmoins l'artillerie et l'infanterie sud-africaines ont fait payer le prix fort aux Allemands : les *Panzer-Regimenter 5* et *8* ont perdu 40 % de leurs engins, le 115e régiment d'infanterie motorisée la moitié de ses effectifs et tous ses véhicules ! Au soir de ce « Totensonntag » (le dimanche des morts), l'*Afrika-Korps* a dispersé le *XXX Corps* mais n'a plus que 90 de ses 250 véhicules blindés…
Les jours suivants, des combats décousus ont lieu sur les différents secteurs du front. Il est de plus en plus difficile pour la *Panzergruppe* « Afrika » d'aller de l'un à l'autre, d'autant que la supériorité aérienne alliée est maintenant écrasante. Toutefois, cela ne suffit pas pour Cunningham qui, affolé par l'ampleur des pertes, demande à arrêter l'offensive ; Auchinleck préfère remplacer cet homme en qui il n'a plus confiance et, le 27 novembre, son chef d'état-major, le général *Sir* Neil Ritchie, reçoit l'ordre de diriger les opérations de la *8th Army*.
Côté allemand, la mésentente entre Rommel et le commandant de l'*Afrika-Korps*, le général Crüwell, éclate aussi au grand jour au sujet de la stratégie à adopter contre les 4e et 6e brigades néo-zélandaises qui s'accrochent toujours aux crêtes de Sidi Rezegh. La *15. Panzer-Division* est finalement envoyée le 29 en finir avec ces forces qui pourraient bien arriver à faire la jonction avec la garnison de Tobrouk. Elle inflige de lourdes pertes aux Néo-Zélandais mais, elle-même très affaiblie, ne peut exploiter sa percée. Le 1er décembre, la *8th Army* replie ses unités les plus avancées et Rommel fait de même avec ses divers éléments. Les adversaires sont épuisés par deux semaines de combats et ils préfèrent rassembler leurs forces en vue d'un engagement décisif, que tous estiment très proche.
Or, si les Britanniques peuvent encore compter sur leurs réserves, le Renard du Désert n'a plus grand-chose à mettre en ligne. Certes, depuis le 18 novembre, ses hommes ont détruit ou endommagé 814 blindés et 127 avions ennemis en faisant 9 000 prisonniers (dont 3 généraux), or, dans le même temps, l'Axe a perdu 3 800 soldats (dont le chef de la *21. Panzer-Division*, le général von Ravenstein, capturé le 29 novembre), 142 chars, 25 automitrailleuses, de nombreux canons et près de 400 camions. De plus, ses stocks de carburant, eau, munitions et nourriture sont au plus bas… Rommel ne s'en rend pas encore compte, mais la *Panzergruppe* « Afrika » n'a plus les moyens de remporter ce combat. ■

▲ Ces soldats du *DAK* viennent de mettre la main sur une pièce d'artillerie britannique. Ce *25-Pounder* tracté est ici en position ; son affût circulaire lui permet de changer très rapidement d'angle pour faire feu dans toutes les directions. On note l'immensité vide et plane à l'arrière-plan : pour une telle pièce, c'est un parfait champ de tir ! Archives Caraktère

Les véhicules de Rommel

Dans une guerre de mouvement, le commandant en chef se doit d'être en première ligne pour diriger les combats. C'est en tout cas la conduite que se fixe Rommel tout au long de sa campagne africaine.

Pour les pistes carrossables, il emploie largement toute la gamme des voitures de commandement cabriolets : Steyr 1500 A, Horch *Kfz. 15* ou *21*, mais aussi Alfa Romeo 2500 « Coloniale », Opel Admiral, etc. Plutôt confortables, ces automobiles ne permettent cependant pas d'emporter de matériels radio, l'ensemble des cartes nécessaires et autre impedimenta d'un commandant en chef.

Rommel se procure donc très vite deux véhicules 4x4 de commandement pris à l'ennemi. Ces camions blindés (12 tonnes, plus de 6 mètres de long) ont été construits par la firme AEC (Associated Equipment Company) en 1941 à partir du châssis du tracteur d'artillerie Matador. Spacieux, avec une « salle des cartes », et bien équipé en émetteurs-récepteurs radio longue distance, ils sont surnommés Dorchester par les Britanniques, en référence au luxueux hôtel éponyme de Londres. En avril 1941, le *DAK* fait prisonniers les généraux Gambier-Parry, *Sir* Phillip Neame et *Sir* Richard O'Connor dans trois de ces véhicules de commandement. Rommel en récupère deux et ses subordonnés reprennent (consciemment ?) la tradition du constructeur en les renommant par un nom commençant par « M » : Moritz (immatriculé WH-819-834) et Max [1] (WH-819-835). Mais vu leur masse et leur volume, ils seront plus communément appelés Mammut par la troupe…

Le relief escarpé et désertique du théâtre d'opérations empêche cependant ces mastodontes d'aller partout. De plus, leur taille les rend trop peu discrets à proximité des premières lignes ; aussi, Rommel roule-t-il de préférence en semi-chenillé. Son *Sd.Kfz. 250/3 leichter Funkpanzerwagen* (version radio et commandement) est reconnaissable à son nom, GREIF (Griffon), inscrit sur ses flancs, dans un premier temps en rouge avec un liseré blanc à gauche et seulement détouré par un liseré blanc à droite, puis en rouge des deux côtés. L'iconographie existante prouve par ailleurs qu'il aurait aussi utilisé deux autres semi-chenillés – dont l'un est attribué à son subordonné, le général Crüwell (commandant du *DAK* à partir de juillet 1941) – baptisés ADLER (Aigle) et IGEL (Hérisson).

Pour parcourir de longues distances et avoir une vision juste du champ de bataille, Rommel utilise aussi intensivement plusieurs Fieseler Fi 156C Storch, des appareils tropicalisés mis à sa disposition par la *Luftwaffe* pour des vols de reconnaissance ou de liaison.

▲ Accoudé à son « Griffon », au milieu d'une nuée de véhicules et d'hommes affairés, Erwin Rommel confère avec ses subordonnés au sujet des opérations en cours .

1 *Max und Moritz* est une bande dessinée allemande de Wilhelm Busch datant de 1865 et contant les méfaits de deux gamins insupportables.

Retrouvez les images vidéo des combats dans les films d'actualité de l'époque sur notre site Internet : www.batailles-blindes.com

Les Horch 901 et avions de reconnaissance Storch sont très utilisés par Rommel pour faire la navette entre les unités. Pour suivre l'évolution des combats au plus près de la ligne de front, le Renard du Désert préfère des véhicules mieux protégés tels que son *Sd.Kfz. 250/3* « GREIF » ou ses *Mammut* (dont les toits semblent être d'excellentes plates-formes d'observation).

SOUS LES CHENILLES, LA PLAGE

L'INSTRUCTION DES ÉQUIPAGES DE L'*USMC* DANS LE PACIFIQUE

Entre 1940 et 1945, partant de quasiment rien, l'*US Marine Corps* (*USMC*) se dote d'une force blindée répondant à ses besoins dans le Pacifique. Dans un premier temps, la formation des équipages s'effectue sur le tas, tandis que celle du personnel clé est assurée par l'armée de Terre. Les choses changent après l'attaque japonaise sur Pearl Harbor et, bien que l'instruction de base des tankistes de l'*USMC* soit très similaire à celle de leurs collègues de l'*Army*, les conditions spécifiques régnant dans le Pacifique poussent le commandement à prendre en main la formation du personnel.

Par **Luc Vangansbeke**

Toutes photos : US Nara

1 Pour *Fleet Marine Force*.

2 Formée en mars 1937, celle-ci ne compte à l'origine qu'un modeste peloton de cinq chars légers Marmon-Herrington, auquel s'en ajoute un deuxième deux ans plus tard. Elle constitue le véritable point de départ de l'Arme blindée de l'*USMC*.

3 L'une des responsabilités du *MCEB* est la rédaction des cahiers des charges concernant les nouveaux équipements de l'*USMC*, l'évaluation des matériels proposés par les différents fabricants et le choix du modèle le plus approprié, tout en respectant une enveloppe budgétaire donnée.

4 Initialement destinés à l'appui logistique et non blindés, les tracteurs amphibies ou *Amtracs* se transformeront en véhicules d'assaut à partir de novembre 1943. Dotés de blindages et de mitrailleuses, ils serviront alors à l'acheminement des vagues d'assaut vers les plages, permettant aux fantassins de prendre pied sur celles-ci dans les meilleures conditions possibles. Dotés d'une tourelle de chars, certains se transformeront ensuite en tanks amphibies ou *Amtanks*.

Fin 1940, alors que l'accroissement des budgets ainsi que l'arrivée des premiers chars légers M2A4 et M3 Stuart permettent enfin la constitution des deux premiers bataillons blindés de l'*USMC*, il reste un problème majeur à résoudre : en raison de l'expansion rapide du corps, le personnel comprend une large part de jeunes recrues commandées par une majorité de sous-lieutenants frais émoulus des centres de formation. Aucun d'eux n'a vu un char jusque-là, pas plus d'ailleurs que le noyau de vétérans qui les encadre, ceux-ci provenant pour la plupart directement de l'Infanterie. Hormis quelques timides essais, effectués entre 1916 et 1928, les *Marines* n'ont aucune expérience dans l'emploi de blindés en opérations.

Pour les rares gradés formés dans les années 1930 par l'*Army* à l'école d'infanterie de Fort Benning ou au centre d'instruction de l'Arme blindée de Fort Knox, ainsi que pour le personnel technique – dont les connaissances touchent davantage à la mécanique automobile classique qu'à celle des engins blindés –, la tâche est tout simplement herculéenne… Près de deux ans plus tard, alors que le *1st Marine Tank Battalion* (*1st MTB*) subit son baptême du feu à Guadalcanal, ses équipages ont toujours des connaissances tactiques dramatiquement limitées ; la coopération avec l'infanterie est quasiment inexistante et la qualité de la maintenance doit davantage à l'esprit d'improvisation propre aux *Marines* qu'à l'instruction des mécaniciens.

Pour rationaliser et optimiser la formation et l'entraînement des équipages, des cadres et du personnel technique, le *Tank School FMF*[1] *Training Center* ouvre ses portes en juillet 1942 à Jacque's Farm, une extension de Camp Elliott, le principal centre d'instruction et d'entraînement du *FMF Training Command*, non loin de San Diego, en Californie. Le premier commandant de l'école est le major, puis lieutenant-colonel, William R. « Rip » Collins, qui a fait ses débuts à la *1st Tank Company*, *1st Marine Brigade*[2] et a servi comme conseiller en matière de chars auprès du *Marine Corps Equipment Board*[3] (*MCEB*).

Un autre centre d'instruction, chargé de la formation des conducteurs et des mécaniciens pour tracteurs amphibies et connu sous la dénomination « d'*Amtrac School* », fonctionne déjà depuis plusieurs mois à Dunedin, en Floride, à proximité des usines de la Food Machinery Corporation, principal constructeur de ce type de véhicule[4].

L'INSTRUCTION À LA TANK SCHOOL

Le capitaine Robert Neiman est affecté comme instructeur à Jacque's Farm en novembre 1942, après un passage à la *Scout Company* de la *1st Marine Brigade* et au *1st MTB* : « *à l'école des blindés, nous étions débordés de travail, parce que nous recevions un nouveau modèle de tank quasiment chaque mois. Il n'existait aucun manuel de tactique, juste quelques manuels techniques et des listes d'équipements pour les véhicules. Nous mettions sur pied nos propres programmes d'entraînement et nous organisions les cours comme nous le sentions, en ayant recours à la pratique à chaque fois que c'était possible. Nous pouvions compter sur l'aide de plusieurs représentants de firmes, essentiellement pour assurer la formation du personnel de maintenance et c'étaient pour la plupart des hommes de grande valeur. Ils partageaient notre vie quotidienne et ils étaient disponibles chaque fois que nous avions besoin d'eux. Ils nous ont énormément appris.* »

La formation dispensée à Jacque's Farm porte essentiellement sur la conduite des chars, la mise en œuvre de leur armement de bord et la maintenance, tant par

▼ L'équipage du « Painintheass » (3e bataillon de la *3rd Marine Division*) pose crânement avec tout un arsenal : Colt, pistolets-mitrailleurs, poignard et mitrailleuses. La scène est immortalisée sur l'île Bougainville, dans les Salomon, en 1943. L'enseignement dispensé à Jack's Farm y est mis en pratique pour la première fois.

les équipages que par le personnel technique, mais l'instruction tactique de base est loin d'être oubliée. Celle-ci porte sur la coopération infanterie-chars, la menace représentée par les canons antichars nippons habilement dissimulés dans la végétation et les infiltrations de fantassins ennemis dans le dispositif des unités blindées. Robert Neiman poursuit : « *Personnellement, je n'ai jamais suivi le moindre cours dans une école de troupes blindées. Au moment de constituer ma compagnie, au camp voisin de Pendleton, j'ai immédiatement envoyé plusieurs de mes officiers et sous-officiers suivre des cours à l'école des blindés de l'*US Army*, à Fort Knox, tandis que l'officier de maintenance partait chez General Motors pour y être formé sur le moteur et la transmission. Cela me laissa avec un seul lieutenant pour organiser la compagnie. Heureusement, le cadre de Jacque's Farm était expérimenté et nous avons réussi à former des tankistes dignes de ce nom. En juin 1943, le tableau des effectifs portait les noms de 46 sous-lieutenants et de 1 086 sous-officiers, caporaux et soldats, bien qu'une partie d'entre eux fussent en fait des instructeurs.*

Un des premiers automatismes que j'inculquais lorsque je servais à Jacque's Farm, consistait à protéger correctement les blindés. Je me souvenais de ce que Leo Case m'avait dit lors de ma visite à Guadalcanal, au sujet des Japonais qui s'infiltraient de nuit pour attaquer nos chars et je mis au point un exercice pour améliorer les connaissances de chacun. Emmenant les gradés et les soldats sur le terrain, je voulais leur faire découvrir une bonne méthode pour défendre les tanks en bivouac. La classe était séparée en deux et je faisais travailler les uns comme défenseurs, les autres comme assaillants, ainsi ils apprenaient dans les deux domaines. Durant la journée, j'envoyais un peloton de chars à plusieurs kilomètres de distance afin d'y installer un campement. Le sous-lieutenant qui en assumait le commandement devait mettre ses véhicules en position et organiser avec son personnel la protection contre une infiltration nocturne.

Au cours d'un de ces exercices, le lieutenant Reed, dont j'avais fait la connaissance dans le bureau de Beall, reçut la mission d'attaquer le peloton. J'avais fourni des paquets de farine pour simuler la destruction des chars par des charges explosives et je donnai à Reed deux azimuts à la boussole, entre lesquels un peloton de chars devait être dissimulé à une distance d'environ trois kilomètres. Il devait d'abord envoyer des éclaireurs pour le localiser et ensuite l'attaquer. Le chef du peloton de tanks était un gaillard particulièrement rusé, qui avait envoyé quelques-uns de ses hommes allumer un feu sur une colline pour tromper l'ennemi. Reed et ses hommes progressèrent rapidement en colonne simple jusqu'au sommet d'une colline voisine, sans se douter que celle-ci était occupée par les blindés. Alors que les assaillants se rassemblaient pour préparer la phase finale de leur attaque, les tanks allumèrent leurs phares pour simuler des tirs et les mettre hors de combat. Au moment de l'analyse du déroulement de l'exercice, je fus plutôt virulent à l'encontre des assaillants, et plus particulièrement Reed. En mettant en évidence leurs erreurs, je lui fis quelque peu perdre la face devant tous les autres. C'était en opposition totale avec les règles d'un bon leadership*, mais ils étaient tous à l'instruction et je voulais qu'ils retiennent la leçon. Reed m'apprit plus tard que, sur le moment, il m'avait considéré comme le pire des salauds et qu'il avait ressenti une forte envie de me tuer sur place, mais par la suite, nos relations se sont fortement améliorées.* […]

◀ En haut, à gauche :
Ces tankistes originaires du Dakota du Sud et de l'État de New York doivent se sentir bien loin de chez eux ! À voir le type de décoration, plus coloré que chez les autres bataillons de chars de l'*USMC*, ils appartiennent certainement au *3rd Marine Tank Battalion*. Cette unité est la première de l'*USMC* dont le personnel est majoritairement formé à la *Tank School* de Jack's Farm, en Californie.

◀ En haut, à droite :
Photo mystère : la coque du char est celle d'un Stuart M3, identifiable aux mitrailleuses fixes installées de part et d'autre du compartiment de combat. En revanche, la tourelle est celle d'un M3A1, reconnaissable à l'absence de la coupole hexagonale du chef de char. Il s'agit donc d'un M3 *Hybride*, dont plusieurs dizaines d'exemplaires furent fournis à l'*USMC* pour ses *1st* et *2nd MTB*. Mais le *2nd* se reconvertit sur M3A1 en novembre 1942. La photo montrerait donc un char du *1st MTB*, mais, à Guadalcanal, ce dernier avait des M3 et non des M3 *Hybride*. Où a donc été pris ce cliché ?

▲ Après avoir mené l'assaut principal des jours durant sur l'île Bougainville en novembre 1943, ces chars légers goûtent un repos bien mérité à l'arrière, sur la plage de la baie de l'impératrice Augusta. La coopération avec l'infanterie s'est sensiblement améliorée depuis Guadalcanal.

▲ L'instruction du combat en jungle se fera aussi sur place une fois que les *Marines* auront sécurisé Guadalcanal. L'île devient en effet, en 1942, un vaste centre d'acclimatation et d'entraînement pour les troupes venant du continent. Les équipages doivent intégrer rapidement des notions ayant une réelle importance lors des combats, comme par exemple le rôle essentiel de l'infanterie d'accompagnement. Ces soldats sur le qui-vive, baïonnettes au canon, semblent prêts à repousser un assaut ennemi. Le cliché suivant contraste par l'attitude apaisée des tankistes certainement à l'instruction : canon bâché, trappes ouvertes, positionné en plein centre d'une clairière sans arme ni appui à proximité, ce Sherman serait, sinon, une proie de choix pour un ennemi à l'affût.

Bien des années plus tard, je fus particulièrement surpris d'apprendre que ma technique des paquets de farine pour simuler des attaques resta utilisée à l'école des blindés du corps des Marines *jusqu'en 1970.* »

Un autre point sur lequel Neiman insiste est la vulnérabilité d'un véhicule dont les écoutilles sont restées ouvertes, face aux tirs de Snipers et aux jets de grenades. La survie d'un équipage dépend largement de son aptitude à opérer toutes écoutilles fermées, mais ceci peut causer quelques problèmes : « *On s'habitue assez rapidement à observer les alentours à travers les épiscopes. Au moment d'attaquer Iwo Jima, nos nouveaux chars en avaient d'excellents tout autour de la coupole du chef de véhicule, ce qui nous facilitait la vie.* […] *Pour un nouveau venu, se retrouver bouclé à l'intérieur d'un tank était une expérience angoissante. Seuls les épiscopes vous permettent de voir à l'extérieur. Pour certains, c'était une épreuve insurmontable et leurs nerfs n'y résistaient pas. Durant notre séjour à Jacque's Farm, G.M. English et moi-même avons découvert qu'en moyenne, dix pour cent des membres de chaque session étaient claustrophobes. English finit par me dire :* « Vous savez, Mon Capitaine, nous perdons beaucoup de temps à essayer de former ces types. » *Nous avons donc décidé de faire effectuer à tous les nouveaux venus un parcours dans un char entièrement fermé dès le jour de leur arrivée. Tel que nous l'avions prévu, en moyenne, un sur dix était pris de vomissements au cours du test. Le lendemain, ils étaient renvoyés à Camp Elliott et nous ne perdions plus de temps à vainement essayer d'en faire des tankistes. Les hommes qui restaient se sentaient plus ou moins à l'aise dans un char fermé.* »

Le filtrage effectué par la *Tank School* permet non seulement de réorienter les recrues inadaptées au service dans les blindés, mais elle met également un terme à la pratique de certaines unités d'infanterie qui, par le passé, se débarrassaient de leurs éléments douteux en proposant leur mutation… vers un bataillon de chars !

▲ et ▼ Ces SPM, des *Half-Tracks* M3 armés d'un canon de 75 mm, ont servi de « canons d'assaut » lors du débarquement sur Bougainville en novembre 1943 pour détruire les bunkers japonais défendant la baie de l'impératrice Augusta. Chaque division de *Marines* dispose de douze d'entre eux. Bien que leurs équipages ne soient pas formés à Jack's Farm, leur appui restera précieux pour l'infanterie, jusqu'au remplacement du char léger Stuart par le Sherman dans les *MTB*.

L'ENTRAÎNEMENT EN UNITÉ

Le 8 juin 1943, Neiman voit son rêve se réaliser : il prend le commandement d'une compagnie destinée à combattre dans le Pacifique. Pour former celle-ci, il est autorisé à puiser à sa guise parmi les élèves et les instructeurs présents à Jacque's Farm. D'abord connue sous la désignation de *A Company, 4th MTB*, celle-ci est équipée de M5A1 Stuart. Le départ n'est cependant pas prévu avant plusieurs mois et l'unité est reconvertie sur M4A2 Sherman à la fin de l'année, puis rebaptisée *C Company*. En attendant, les équipages poursuivent leur entraînement ; la *Tank School* a pour mission de donner aux membres d'équipage de chars une instruction standardisée dans leurs fonctions spécifiques, mais la responsabilité de l'entraînement tactique, ainsi que l'instauration d'une cohésion indispensable au combat et d'un solide esprit de corps au sein des unités incombent entièrement à leurs commandants, qui, à l'occasion, doivent également superviser l'entraînement du peloton de chars indépendant de l'un ou l'autre *Marine Defense Battalion*[5] en cours de formation dans les environs.

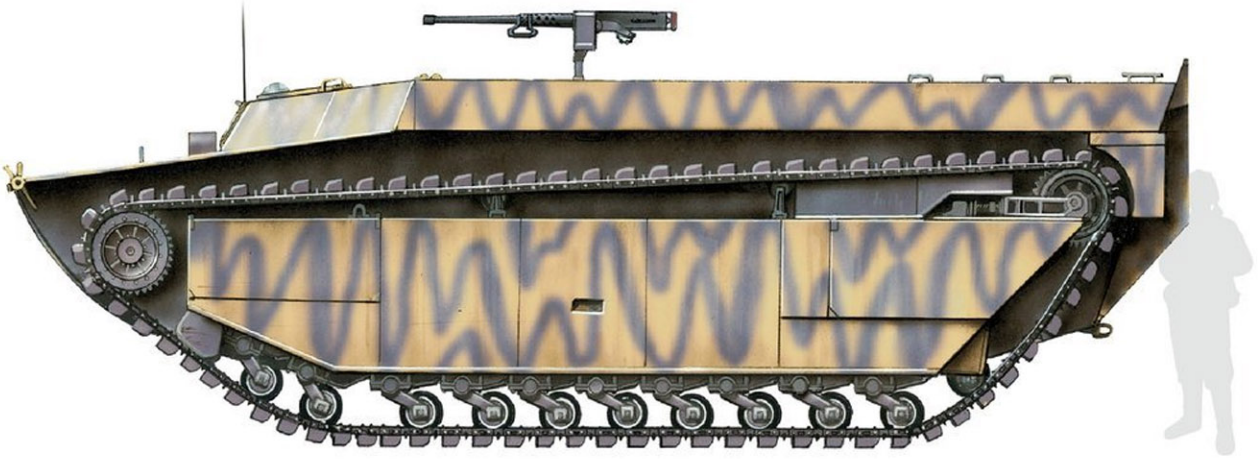
Près de 70 années plus tard, certains exercices imaginés par Robert Neiman feraient dresser les cheveux sur la tête de n'importe quel instructeur : « *Nous avons utilisé la plupart des plaines disponibles à Camp Pendleton pour entraîner la compagnie. La majorité de nos exercices consistaient en des drills d'équipage ou d'unité, comparables à ceux que j'avais organisés à Jacque's Farm. Le plus important était d'amener chaque peloton à travailler comme une équipe parfaitement soudée, puis de les faire manœuvrer ensemble en compagnie.* »

« *Nous avons passé six mois à Pendleton, les trois premiers entièrement seuls, sans le bataillon, ni les régiments d'infanterie. Les trois suivants, nous nous sommes entraînés avec les autres unités de la division. La compagnie travaillait généralement avec le* 23rd Marine*, et c'est durant ces entraînements que nous avons développé les procédés tactiques chars-infanterie qui allaient si bien nous servir plus tard, dans le Pacifique central. Cependant, avant de nous entraîner avec l'infanterie, nous avons pratiqué deux types de drills d'équipage qui m'intéressaient tout particulièrement. À l'école des blindés, nous avions appris à conduire et à tirer, mais il était aussi très important de savoir faire les deux en même temps.*

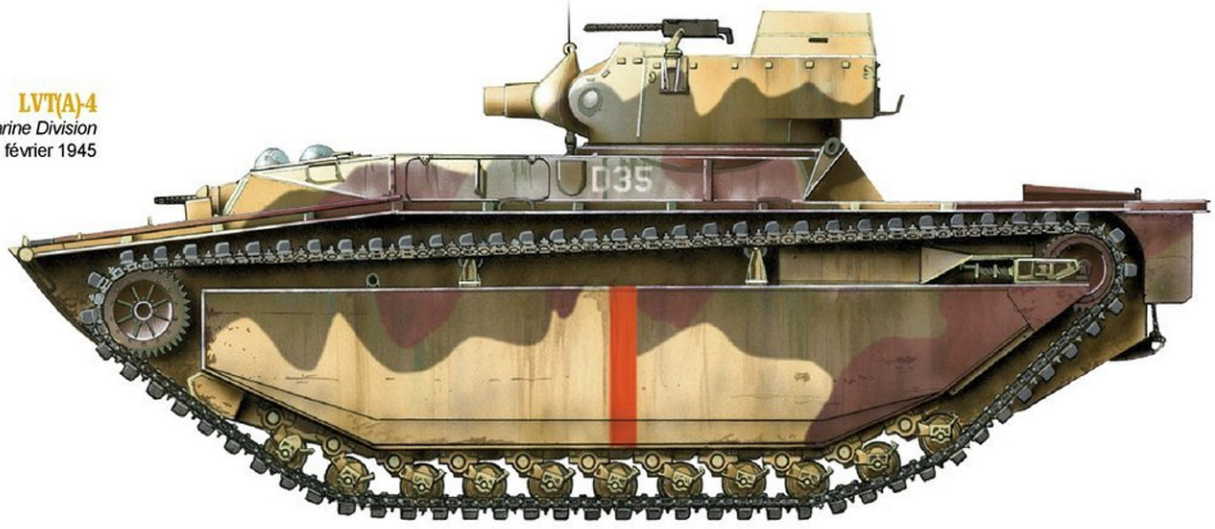
L'un des exercices combinant le tir et la progression devint une sorte de compétition. Chaque tank se voyait attribuer une couleur et l'équipage recevait un pot de peinture acheté au magasin du coin. Les équipages trempaient alors la pointe des balles de calibre .30 de la mitrailleuse co-axiale dans la peinture et marquaient ainsi leurs munitions. Un peloton en attaquait ensuite un autre dans un cadre tactique. Tout en manœuvrant par monts et par vaux, les deux adversaires finissaient par se rencontrer et il en résultait un combat de chars au cours duquel les canonniers ouvraient le feu avec la mitrailleuse coaxiale, comme s'ils tiraient au canon.

▲ Combattre avec une écoutille ouverte comporte de sérieux risques ! Les exercices organisés à Jack's Farm permettent aux jeunes tankistes d'en prendre conscience. À l'instar des équipages de bombardiers, ceux des chars aiment personnaliser leur engin par une *pin-up* souvent très suggestive...

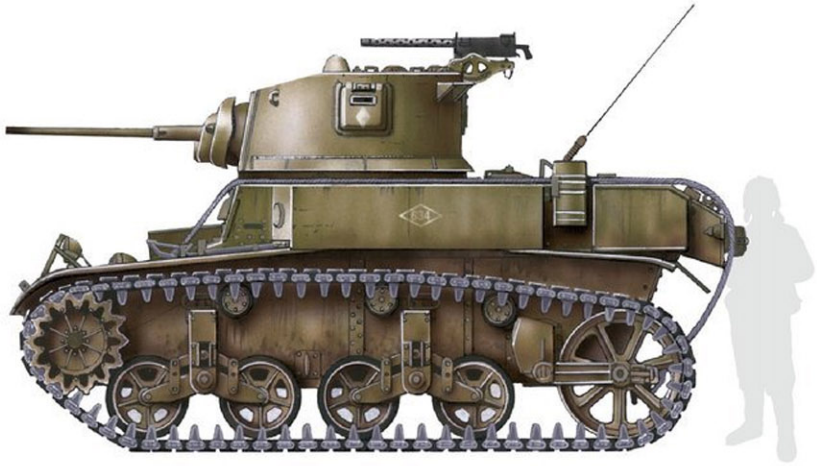
5 Malgré leur nom, les *Marine Defense Battalions* sont en fait de petits régiments d'artillerie polyvalents destinés à la protection de certaines possessions alliées dans le Pacifique. Ils se composent généralement d'un groupe d'artillerie côtière, un groupe d'artillerie antiaérienne et un groupe d'armes automatiques, chacun d'eux comprenant de deux à quatre batteries de tir. Certains *Marine Defense Battalions* disposent aussi d'un peloton indépendant de chars légers totalisant de cinq à huit engins.



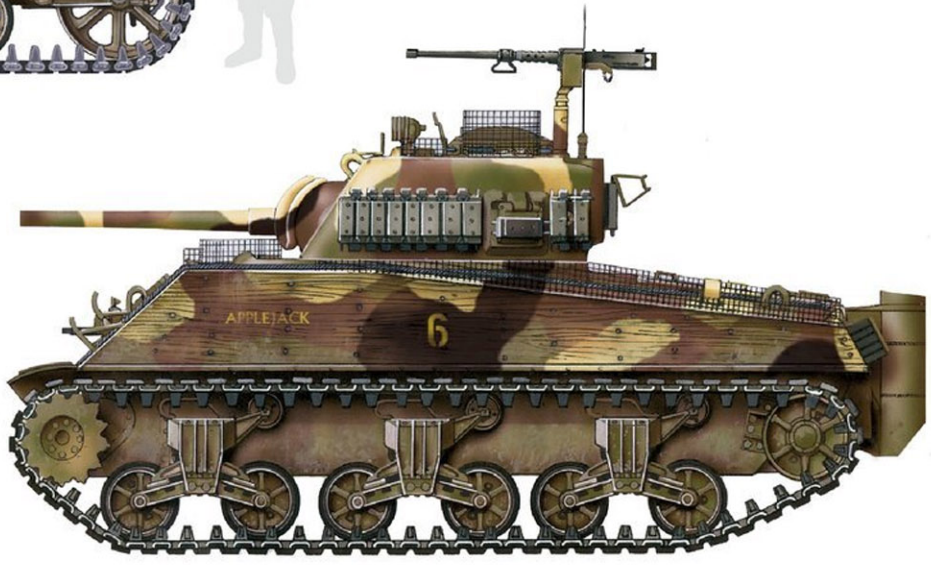
LVT-4
4th Marine Division
Tinian, juillet 1944



LVT(A)-4
5th Marine Division
Iwo Jima, février 1945



M3A1 Stuart
3rd Marine Tank Battalion
Bougainville, novembre 1943



M4A3 Sherman
4th Marine Tank Battalion
Iwo Jima, février 1945

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

À la fin de l'exercice, nous commentions la manœuvre de chaque peloton et nous comptions les éraflures de couleur laissées par les balles. Le peloton qui avait mis le plus de coups au but était déclaré vainqueur. Nous pouvions nous permettre cette fantaisie parce que nous venions d'apprendre que la compagnie allait recevoir de nouveaux chars moyens en échange de nos M5A1. Peu importait le nombre d'impacts sur les coques et les tourelles. Les gars se sont amusés comme des fous durant ces exercices. Ils apprenaient à réagir vite et à tirer juste (sans doute moins juste en mouvement, bien que nous utilisions le gyro-stabilisateur vertical) et ils adoraient cela.

L'autre exercice visait à améliorer la capacité de réaction rapide des conducteurs. Nous appliquions une bonne couche de peinture à l'avant des chars, différente pour chacun d'eux, et nous engagions de nouveau deux pelotons l'un contre l'autre tout en permettant aux conducteurs de légèrement toucher un véhicule adverse s'il le pouvait. Ceci apprenait à chaque conducteur et à chaque chef de véhicule à manœuvrer rapidement, à actionner les leviers et les pédales pour freiner, tourner ou reculer afin de toucher ou éviter un autre tank. Avec le M5, il n'était pas nécessaire de changer les vitesses, il fallait simplement se mettre en marche avant ou marche arrière, mais le reste était plus compliqué.

▶ À Camp Pendleton, à partir de 1944, une annexe de l'*Amtank School* assure la formation des cadres de l'*USMC* en matière d'emploi tactique des *Amtracs* et *Amtanks*.

◀ Page gauche, en haut : La formation des conducteurs et mécaniciens pour tracteurs amphibies LVT est assurée par l'*Amtrac School* de Dunedin, en Floride.

◣ Page gauche, en bas : Initialement destinés à l'appui logistique, les tracteurs amphibies servent aussi à l'acheminement des vagues d'assaut vers les plages à partir de l'attaque sur Tarawa en novembre 1943. Leur armement s'adapte en conséquence.

À la fin de l'exercice, nous comptions une fois de plus les éraflures de couleur sur les différents chars pour identifier le vainqueur. Comme pour le tir, nous nous sommes follement amusés en jouant au « Tank Tag » *et nous avons acquis des réflexes réellement déterminants.* »

LES DERNIERS MOIS

Début 1944, l'*Amtrac School* ouvre des installations supplémentaires à Camp Pendleton. Les responsabilités du nouveau centre se focalisent sur l'instruction des cadres des bataillons d'*Amtracs* et d'*Amtanks* et sur la familiarisation des gradés de l'ensemble de l'*USMC* avec leur emploi durant les débarquements. La formation des conducteurs et des mécaniciens se poursuit à Dunedin. Les états-majors de la *Tank School* et de l'*Amtrac School* déménagent pour cohabiter avec celui du *FMF Training Command*, San Diego Area, également installé à Camp Pendleton.

Après la mise sur pied des derniers bataillons de chars et d'engins amphibies et leur départ vers le Pacifique, le rythme de l'instruction de base des équipages ralentit. Celle-ci ne concerne plus guère que le personnel de remplacement pour les pertes subies en opérations. Les cadres des écoles en profitent pour mettre sur pied certains cours tactiques, assurés jusqu'ici par l'*US Army* à Fort Knox, ou des formations spécialisées données vaille que vaille sur le tas dans les unités en ligne. Un premier cours sur *Tank Dozer*[6] débute en avril 1944, suivi d'un cours pour canonniers de LVT(A)-4[7] à partir du mois de juin. Le 27 septembre, c'est un premier cours pour chefs de peloton de chars qui commence, avec un programme de 700 heures d'instruction et d'entraînement réparties sur un total de 70 jours. En 1945, le commandant de l'*USMC* approuve l'organisation d'un cours de rafraîchissement pour les sous-officiers des bataillons d'*Amtracs*, puis d'un autre pour leurs collègues des bataillons de chars. Le programme pour les canonniers du 75 mm des Sherman est remplacé par celui d'une nouvelle formation standardisée sur l'obusier de 105 mm, monté sur les M4A3 CS[8] censés rééquiper les *Marine Tank Battalions* dans les mois à venir. Tous ces cours étant donnés par des combattants chevronnés, il en résulte un échange plus facile d'informations et une exploitation plus systématique des leçons tirées des derniers affrontements, le tout débouchant sur une meilleure standardisation de l'instruction et des différents procédés tactiques.

Lorsque la guerre du Pacifique se termine, l'Arme blindée de l'*USMC* a quasiment perdu toute dépendance par rapport à sa consœur de l'*Army* en matière de formation du personnel. Partie huit ans auparavant d'un modeste peloton de chars légers Marmon-Herrington, elle s'est transformée en une force mécanisée totalisant 6 bataillons de chars moyens, 3 de tanks amphibies et 11 de tracteurs amphibies qui ont exercé une influence déterminante sur le déroulement de la campagne. Nul doute que les instructeurs de la *Tank School* et de l'*Amtrac School* ont contribué pour une grande part à ce succès. ■

6 Char moyen équipé d'une lame de bulldozer.

7 *Landing Vehicle Tracked (Armoured)-4*, char amphibie armé d'un obusier court de 75 mm en tourelle.

8 *CS* pour *Close Support*. Il s'agit en fait d'un Sherman sur lequel le canon de 75 mm d'origine a été remplacé par un obusier de 105 mm pour fournir un appui rapproché d'artillerie. Bien qu'à l'origine seule *l'Army* utilise ce type de char, en 1945, l'interruption de la production de Sherman armés du 75 mm pousse le commandement de l'*USMC* à en doter entièrement ses six bataillons de chars moyens. La fin de la guerre du Pacifique coupera court à ce projet.

TOUS LES TÉMOIGNAGES CITÉS PROVIENNENT DE :

▶ Neiman (R. M.) et Estes (K. W.), *Tanks on the beaches, A Marine tanker in the Pacific war*, Tamu (Tx, USA), Texas A & M University military history series, 2003.

BIBLIOGRAPHIE

▶ Estes (K. W.), *Marines under armour, The Marine Corps and the armoured Fighting Vehicle*, 1916-2000, Annapolis (MD, USA), Naval Institute press, 2000

▶ Estes (K. W.), *US Marine Corps Tank Crewman, 1941-1945*, Oxford, Osprey Publishing Ltd, 2005

▶ Gilbert (O. E.), *Marine tank battles in the Pacific*, Conshohocken (PA, USA), Combined Publishing, 2001

▶ Neiman (R. M.) et Estes (K. W.), *Tanks on the beaches, A Marine tanker in the Pacific war*, Tamu (Tx, USA), Texas A & M University military history series, 2003

LA 2e DB

DANS LA BATAILLE DE NORMANDIE

LE JOUR DE GLOIRE EST ARRIVÉ !

La 2e division blindée du général Leclerc constitue aux yeux du général de Gaulle un instrument politique : débarquant en Normandie, elle doit démontrer que la France se libère par elle-même. Dès son arrivée sur le sol de France, Leclerc met tout en œuvre pour que son unité prenne part aux combats contre la *Wehrmacht*. Pour lui, la bataille de Normandie n'est que le prélude de son objectif premier : libérer Paris. Toutefois, ces combats seront aussi l'occasion de former une division blindée française à la guerre moderne.

Par **Franck Segrétain**

▼ En Angleterre en juillet 1944, les blindés et les spahis (1er RMSM) de la 2e DB attendent l'ordre d'embarquer vers la Normandie. Les soldats de Leclerc ont tous hâte d'arriver en France pour participer à la libération nationale. De Gaulle a confié à Leclerc le soin de libérer la capitale, Paris. US Nara

Depuis le 6 juin 1944, les jours et les semaines qui passent sont pour les hommes de Leclerc encore en Angleterre de longs moments d'angoisse. Certes, les troupes alliées ont pris pied en Normandie, mais les Britanniques n'ont pas réussi à prendre Caen et, partout sur la ligne de front, la *Wehrmacht* résiste. Dans ces combats sans merci, les civils paient le prix fort. Alors qu'ils avaient caressé l'espoir d'être des premières vagues d'assaut contre l'Europe allemande, les soldats de la 2e DB voient sous leurs yeux se dérouler sur le sol de la patrie l'une des plus terribles batailles de la guerre ; et cela sans que ne leur parvienne l'ordre de rejoindre la Normandie ! Le Haut commandement allié ne veut en effet lancer ses chars qu'à l'heure où la résistance ennemie, si farouche, si désespérée qu'elle soit, sera arrivée à une extrémité telle que le choc violent des divisions blindées pourra l'anéantir.

L'AFFECTATION À LA *3RD ARMY* DU GÉNÉRAL PATTON

Pour l'emploi tactique de sa division, Leclerc appréhendait que les Américains, axés sur l'usage de la supériorité du feu aérien et de la masse des matériels, ne soient pas décidés à créer les occasions de manœuvres audacieuses, ni prêts à accepter quelques risques d'échec pour courir des chances de succès. Et, en effet, invité par l'état-major américain à suivre les manœuvres des blindés en Angleterre, Leclerc constate le faible niveau d'expérience des généraux présents, une tendance exagérée à adopter des schémas prédéfinis et à utiliser la puissance du feu plutôt qu'à rechercher des occasions de manœuvrer. Après avoir essayé d'être affecté auprès des troupes britanniques, en souvenir des campagnes communes en Libye et en Tunisie, Leclerc apprend que la 2e DB est rattachée à la *3th Army* américaine commandée par le général Patton. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Leclerc entre en contact avec lui. Selon le témoignage du général de Guillebon, « *Patton se rappelait avec émotion son année de Saumur, en 1912, et accrocha très vite avec le type d'officier de cavalerie incarné par Leclerc* ». Les deux soldats ont la même conception du combat des blindés : foncer, percuter, déborder, exploiter. Dès lors, les choses se précipitent et Patton avance au 1er août la date de l'embarquement de la division Leclerc, prévu initialement le 20 août.

Du 1er au 5 août, les éléments de la 2e DB débarquent sur la plage de Saint-Martin-de-Varreville (*Utah Beach*), sur la côte Est du Cotentin. Les unités se regroupent au bivouac situé dans le quadrilatère La Haye-du-Puits, Lithaire, Laulne, Lessay, à 25 kilomètres au nord de Coutances. Les 4 000 véhicules de la division arrivent ensuite dans la région d'Avranches en ruines, où Patton, le 31 juillet, a percé les lignes allemandes. Le 6 août, la division fait mouvement et se porte dans une nouvelle position d'attente au nord-est de Saint-James, dans la Manche.

▲ et ◥ Le 1er août 1944, sous l'œil des caméras, le général Leclerc débarque en Normandie. La propagande de l'Armée américaine va utiliser l'arrivée de la « division Leclerc » dans une campagne à destination de la population française sur le thème de « la libération de la France par des Français ».
Musée Jean Moulin-Mémorial Leclerc, Ville de Paris.

▶ Les Sherman du 12e régiment de cuirassiers de la 2e DB débarquent sur Utah Beach, le 1er août 1944. Moins puissant, moins bien armé et protégé que les Tiger allemands, la principale qualité du *Medium Tank* M4 est de pouvoir être produit en grande quantité par l'industrie américaine.
US Nara

À cette occasion, un bombardement de la *Luftwaffe* fait 20 morts et plus de 200 blessés, les premières pertes de Leclerc sur le sol français… La formation reçoit l'ordre de gagner Le Mans pour rejoindre le *XV Corps* américain du général Haislip, auquel elle est affectée.

LA BATAILLE DE NORMANDIE

Avant de prendre le large vers la Seine, les Alliés doivent détruire le reste des *5.* et *7. Panzer-Armeen* commandées par le général von Kluge et concentrées dans la vaste poche de Falaise. Le *XV Corps* reçoit la mission de fermer ce saillant par une manœuvre en tenailles devant permettre de joindre les Canadiens de Montgomery qui attaquent vers Falaise ; dans ce cadre, la 2e DB doit être engagée sur l'axe Le Mans–Alençon–Argentan.

Pourtant, au lieu de se ruer sur les départements français à libérer, le premier combat de la 2e DB est de contenir la contre-attaque de la *7. Armee* à Mortain. En effet, dans la nuit du 6 au 7 août, sur un ordre direct d'Hitler, les Allemands ont lancé leur dernière grande offensive en Normandie (opération « Lüttich »), en direction du « goulet » d'Avranches, dans l'espoir de couper les lignes américaines. Dès le matin du 7 août, un élément précurseur français se porte à Mortain aux côtés de la *30th Infantry Division* (*30th ID*). Patton attaque avec la dernière violence entre Granville, Avranches et Mortain. L'offensive ennemie est bientôt arrêtée et la 7e armée allemande se trouve désormais prise au piège dans une nasse autour de Falaise. Les Américains veulent en finir au plus vite avec cette « poche ».

La ville du Mans est prise par les troupes américaines le 8 août. Le même jour, la division Leclerc fait mouvement à partir de 18 heures vers une zone située au sud-ouest du Mans par l'itinéraire Vitré, Château-Gontier, Sablé. Dans la soirée, les bombardiers de la *Luftwaffe* infligent aux soldats français de nouvelles pertes : 5 tués et 124 blessés.

Pour rejoindre Le Mans, la 2e DB fonce et s'éloigne du champ de bataille par un vaste mouvement enveloppant par Fougères et Laval. Dans ses souvenirs, le général de Guillebon raconte : « *Quel sentiment de joie, pour les équipages, que de rouler sur les routes de France. Groupés sur les blindages de leurs chars géants, comme des marins sur le pont cuirassé d'un croiseur – d'ailleurs, en majorité, les équipages de chars sont composés de marins –, les vaillants de la 2e DB ne peuvent rassasier leur vue du spectacle des belles campagnes de*

ORDRE DE BATAILLE DE LA 2e DB

Initialement, la 2e division blindée est formée sur le type ternaire américain, avec les groupements tactiques « D » (colonel Dio), « L » (colonel de Langlade) et « V » (colonel Warabiot, puis général Billotte et enfin lieutenant-colonel de Guillebon). Chacun de ses groupements tactiques (GT) ou *Combat Commands* (*CC*) comprend des éléments de toutes les Armes de la formation : chars lourds, chars légers et automitrailleuses, chasseurs de chars, Artillerie, Infanterie, Génie… Ainsi, ils peuvent mener seuls les combats sur un axe ou un terrain.

- **Groupement tactique « Dio » (GTD), sous-groupements « Farret » et « Noiret » :** état-major du GTD et une compagnie de commandement du régiment de marche du Tchad, 1er bataillon du régiment de marche du Tchad (RMT, infanterie blindée), 12e régiment de cuirassiers, 4e escadron du 1er régiment de marche de spahis marocains (RMSM, reconnaissance, chars légers et automitrailleuses), 1er escadron du régiment blindé de fusiliers-marins (RBFM, chasseurs de chars), 1er groupe du 3e régiment d'artillerie coloniale (d'artillerie automotrice), 2e compagnie du 13e bataillon du génie, 2e compagnie médicale, 3e escadron de réparation.

- **Groupement tactique « Langlade » (GTL), sous-groupements « Massu » et « Minjonnet » :** état-major du GTL et escadron hors rang du 12e régiment de chasseurs d'Afrique, 2e bataillon du RMT, 12e régiment de chasseurs d'Afrique, 2e escadron du 1er RMSM, 4e escadron du RBFM, 1er groupe du 40e régiment d'artillerie nord-africain, 1re compagnie du 13e bataillon du génie, 3e compagnie médicale, 2e escadron de réparation.

- **Groupement tactique « V » de Billotte (GTV), sous-groupements « Warabiot » et « Putz » :** état-major du GTV et compagnie hors rang du 501e régiment de chars de combat, 3e bataillon du régiment de marche du Tchad (moins une compagnie), 501e RCC, 3e escadron du 1er RMSM, un peloton du 1er bataillon du RBFM, 1er groupe du 64e RA (moins une compagnie), 3e compagnie du génie, 1re compagnie médicale, 1er escadron de réparation.

- **Groupement tactique « Rémy » (GTR) :** aux 3 *Combat Commands* américains, Leclerc en ajoute un 4e formé d'un escadron hors rang du 1er RMSM, 1re compagnie du 3e bataillon du RMT, 1er escadron du 1er RMSM, 1er escadron du RBFM, 32e batterie du 11e groupe du 64e RA.

- Un groupe de canons antiaériens, le 22e groupe colonial de forces terrestres contre avions ; un peloton d'avions légers d'observation en Piper Cubs ; un bataillon médical, deux compagnies du train, une compagnie de transmissions, 5 compagnies de transport, de circulation et des services, un groupe d'escadrons de réparation et une base arrière.

France, se déroulant le long de la route. Ils traversent les sillages en chantant. À leur passage, les villageois de leurs maisons, les acclament, agitent des drapeaux, les cloches sonnent… » L'unité parvient dans les faubourgs du Mans le 9 août.

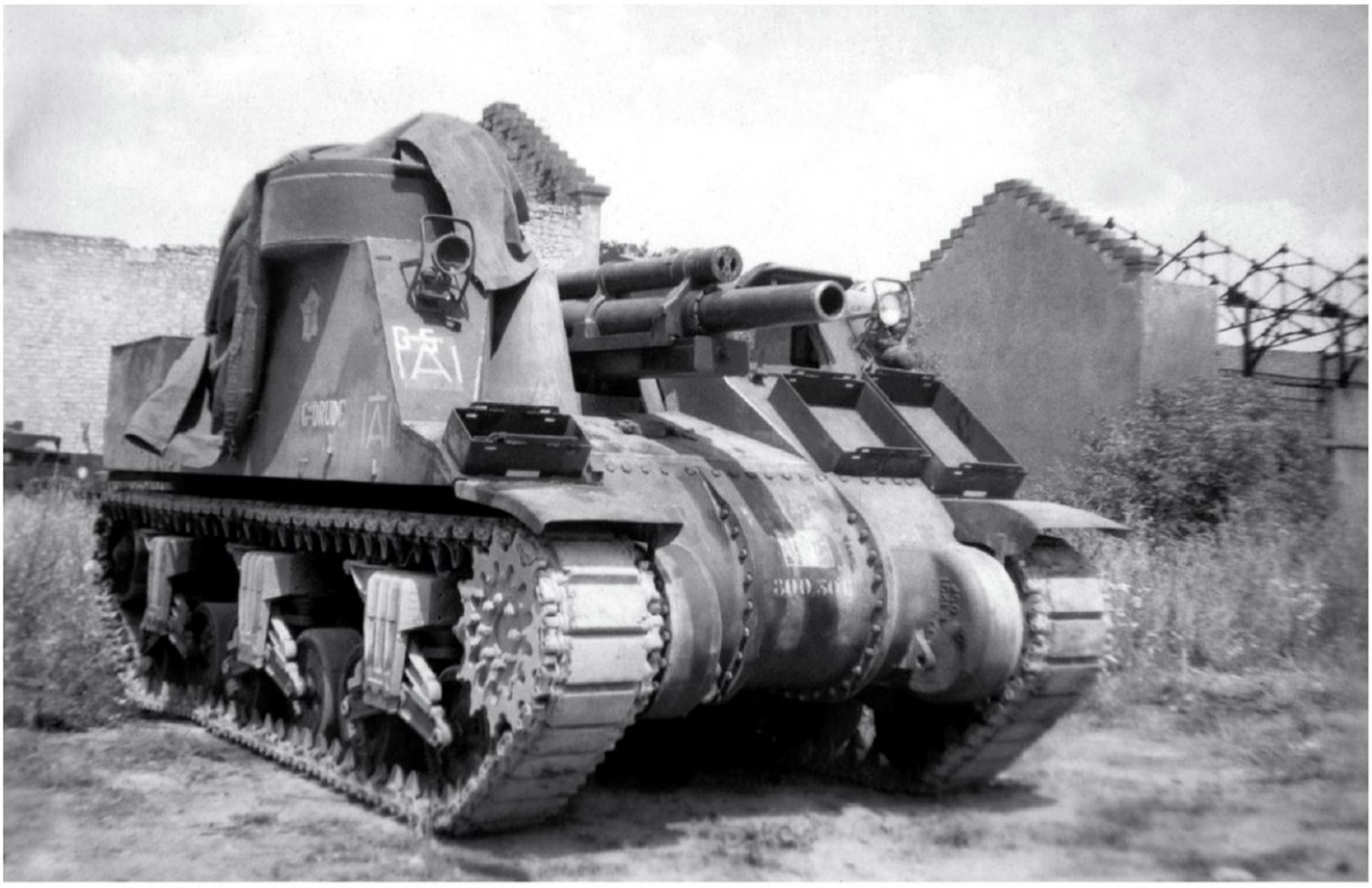
ENFIN, LE COMBAT !

Dans l'après-midi, le général Haislip donne à la division Leclerc sa première vraie mission de combat : à partir du Mans, le corps d'armée doit attaquer plein nord, vers l'Orne et Argentan, « *bastion allemand qui garde le couloir de sortie de la poche et en empêche la fermeture* », écrit Pierre Bourdan, correspondant de guerre auprès de la 2e DB. L'unité française doit attaquer en direction d'Alençon et d'Écouché pour atteindre les ponts sur la Sarthe et couper la retraite des Allemands sur les routes nationales 12 (Alençon) et 24 bis (Écouché). Dans le même temps, tandis que les Britanniques poussent plein sud à partir de Caen, d'autres éléments américains doivent rejoindre la Loire et la Bretagne.

Suivie par la *90th ID*, la 2e DB est appuyée à sa droite par la *5th Armored Division* (*5th AD*) et la *79th ID*, qui doivent prendre Sées et Mamers. La protection de flanc est assurée par le *106th Cavalry Group*. La Sarthe forme la limite Ouest de la progression. Leclerc annonce à ses commandants : « *Il faut fondre sur l'ennemi et le culbuter telle une charge de cavalerie, en laissant au second échelon le soin de procéder au nettoyage de la position.* » L'heure des combats tant attendus est arrivée. Cette mission, avec sa progression du sud au nord, convient parfaitement au général Leclerc, puisqu'elle peut lui permettre de se trouver rapidement sur la route de Paris.

L'attaque du *XV Corps* en direction d'Alençon est prévue pour le 10 août à 7 heures. Pour ce faire, la manœuvre nécessite de faire pivoter la *5th AD* plein nord, avec pour axe de progression Savigné-l'Évêque, Bonnétable, Marolles-les Braults, Mamers, puis la forêt de Perseigne, à l'est d'Alençon. La 2e DB va contourner Le Mans par l'ouest et le nord. Appuyés à gauche sur la Sarthe et à droite sur le méridien Savigné-Dangeul, les Français doivent progresser vers Alençon, un important centre de ravitaillement ennemi, puis vers Écouché. Les Allemands, quant à eux, ont mis en place une ligne de défense sur l'axe allant de Saint-Marceau à Bonnétable, avec la *9. Panzer-Division*, unité fraîche arrivée du Midi ; à gauche, se trouvent les débris de la *708. Panzer-Division* et de la « Panzer-Lehr ».

▼ *Light Tank* M3 « Stuart », char léger du régiment de chars de combat de la 2e DB en route vers Sées, en août 1944. Le M3 est chargé des missions de reconnaissance, mais dans les combats de Normandie, il est d'abord utilisé pour appuyer la progression des fantassins. Devant leurs nombreuses pertes, Leclerc ordonnera aux *Tank Destroyers* de les relever.
US Nara



LE FRANCHISSEMENT DE LA SARTHE

Dans l'après-midi du 9 août, le génie de la 2e DB construit deux ponts sur la Sarthe pour permettre aux GTD et GTL de participer dès le lendemain à l'opération du *XV Corps*. Le franchissement de la rivière s'effectue au cours de la nuit du 9 au 10 août. Dès 8 heures, malgré les embouteillages, les deux groupements tactiques passent la Sarthe et progressent dans le dispositif suivant :

- Le GT « de Langlade » est le premier à franchir la Sarthe, au nord du Mans, du côté de Saint-Pavace, sur la rive droite. Il est articulé en deux sous-groupements : le sous-groupement « Massu » emprunte l'axe par Saint-Mars, Lucé-sous-Ballon, Chérancé, Rouessé-Fontaine, Ancinnes, Saint-Rigomer, Alençon ; le sous-groupement « Minjonnet » s'engage par Savigné-l'Evêque, Courcebœufs, Dangeul, Les Mées, Louvigny, Livet-en-Saosnois, Le Buisson.
- Le GT « Dio », à gauche, a comme objectif Carrouges. Il est articulé en deux sous-groupements : le sous-groupement du commandant Farret, sur l'axe Neuville-sur-Sarthe, le carrefour routier de La Hutte, Alençon ; plus à l'est, le sous-groupement du lieutenant-colonel Noiret progresse sur l'axe Ballon, Bourg-le-Roi, Champfleur, Alençon.
- Le GTV est en réserve divisionnaire et reçoit l'ordre de progresser derrière le GTD et les éléments réservés.

« *Le 10 août, à 8 heures, les groupements tactiques entament leur marche sur l'ennemi ; les ordres sont parvenus si tard aux deux commandants des groupements engagés qu'ils ne savent pas très bien ce qu'ils ont devant eux. Ils manœuvrent, comme au Maroc ou en Angleterre, avec des éléments légers en avant-garde : ceux-ci se font prendre à partie brutalement par la* 9. Panzer-Division *renforcée au fur et à mesure par des éléments de la* 116. Panzer-Division », écrit le général de Guillebon dans ses mémoires.

L'EMPLOI DES BLINDÉS, DE LA THÉORIE À LA PRATIQUE

Pour les Français, passer du combat des colonnes motorisées autonomes contre les compagnies sahariennes dans le vaste désert libyen à ceux du bocage et des haies en Normandie face aux unités de *Panzer* ne va pas se faire sans difficulté. Leclerc a lancé ses groupements sur quatre chemins du bocage normand. Selon Guillebon, « *la tactique habituelle*

des blindés, à base de prudence et de sûreté, fait le jeu de l'ennemi en freinant la progression à l'extrême. Le char de tête se bat à peu près seul, talonné par une masse impuissante et impatiente ». Dans chaque colonne, le char de tête avance sur de petites routes dont on ne peut pas sortir, parfois des chemins, vaguement parallèles, bordés de fortes haies, tournant tous les 200 mètres avec une extrême lenteur, précédé par des fantassins qui assurent que le tournant suivant est libre ou qui le réduisent s'il est occupé. Ce bocage normand est un piège, l'enfer des blindés. Malgré l'articulation de chacun des groupements en sous-groupements incluant toutes les Armes (Blindés, Infanterie, Artillerie et Services) pour rendre les unités plus mobiles, les blindés restent exposés au feu des Allemands qui utilisent une tactique défensive également mobile avec des chars, des canons antichars et des *Panzerfäuste,* harcelant le jour et contre-attaquant la nuit. La progression ne peut être que lente : les blindés avancent en terrain inconnu, roulent en formation « perroquet », étalés à distance, de part et d'autre de la route, tentant de trouver une protection précaire derrière un arbre, une haie, un mur. Pendant ce temps, la quasi-totalité de la division piétine, inutile.

La bataille s'engage, furieuse. Dans le tonnerre de l'artillerie, les chars s'abordent, se canonnent à bout portant, s'allument, flambent. Ce sont autant de combats singuliers et non plus « *muraille contre muraille* », comme à Avranches. On se bat partout : aux carrefours des chemins, dans des parcelles coupées de haies, dans des villages. À l'abri de tranchées, de haies, de maisons, de granges, les *Panzer IV*, les Panther ou les *Panzerfäuste* font de terribles dégâts parmi les chars français.

◀ Page de gauche, en haut : Canon automoteur M7 Priest de la 2e DB en Normandie, août 1944. Les divisions blindées américaines en possèdent chacune trois bataillons, ce qui fournit à la division un soutien inégalé d'artillerie mobile. US Nara

◣ Page de gauche, en bas : Une colonne de prisonniers sous la garde des soldats de la 2e DB, début août 1944. Bon nombre d'Allemands seront surpris d'être capturés par des Français. Musée Jean Moulin-Mémorial Leclerc, Ville de Paris.

Le bocage normand favorise la défense allemande et est peu propice aux grandes chevauchées blindées, mais Leclerc veut prendre des risques, aller vite pour créer une occasion de bousculer l'ennemi. « *Les contacts sont extrêmement durs, les pertes très sévères. Le général Leclerc trouve surtout que la progression est trop compassée et trop lente ; j'ai beau lui dire, en l'accompagnant, que la fatigue des équipages est grande, car ils ont roulé toute la nuit et ils n'ont pas dormi depuis deux jours, il n'est pas convaincu et veut aller voir sur place* », écrit de Guillebon.

Leclerc se rend compte des erreurs commises par ses capitaines : pas assez de manœuvres et de débordements, peu d'utilisation de l'artillerie, peu de reconnaissance préalable. « *Vous allez tout faire louper* », crie-t-il à Massu, commandant le 2e bataillon du RMT, qui est conscient qu'en ce « *premier jour, la mise en route est un tant soit peu laborieuse* ». Plus d'audace, voilà le leitmotiv que Leclerc lance sans cesse à ses commandants de groupement. « *Je vous rappelle que les caractéristiques des opérations en cours sont manœuvre et vitesse* », écrit-il.

Une faille dans la ligne de défense de la *9. Panzer-Division* permet au capitaine de Laitre de progresser jusqu'à Chérancé : « *Voilà un baroudeur qui, avec ses chars légers, reconnaît, déborde, sollicite son artilleur avec des formules précises et excellentes, pendant qu'il fonce et s'infiltre* », selon de Guillebon. Même si la ligne de Juillé–Dangeul est atteinte, la journée du 10 août marque une progression modérée et coûteuse : 12 chars mis hors service, 4 officiers tués et 40 hommes morts et blessés. L'ennemi « *tient très bien le coup et contre-attaque dans la nuit* », écrit le général de Guillebon.

▼ Un char léger M3 « Stuart » en position près d'Argentan, lors d'un repos mérité en août 1944. Maniable et performant, le « Stuart » est cependant peu armé et faiblement blindé. Musée Jean Moulin-Mémorial Leclerc, Ville de Paris.

OBJECTIF ALENÇON

Ces difficultés initiales vont être rapidement résorbées par Leclerc. Le 11 août, celui-ci s'adresse à ses officiers : « *Le mot d'ordre, pour aujourd'hui, est d'abord et toujours la vitesse.* » Il n'a qu'un objectif : Alençon et ses ponts sur la Sarthe. Pour donner plus de puissance à son attaque, Leclerc place ses Sherman et ses rapides et puissants *Tank Destroyers* (*TD*) en tête ; les chars légers et les automitrailleuses n'ont pas l'efficacité voulue pour faire face aux terribles *Jagdpanzer V*. Dans le même temps, devant l'échec de sa contre-attaque devant Mortain, von Kluge, commandant du front Ouest, annonce le repli de ses armées vers l'est. Les Allemands, tant qu'ils le peuvent, doivent retraiter vers Trun, Chambois et Argentan, entre les Britanniques au nord et les Américains au sud, qui tentent de refermer la nasse autour de Falaise.

Au GTD, le sous-groupement « Farret » atteint le carrefour de La Hutte, où six chars du 12e RC sont mis hors de combat par des « 88 » allemands ; l'infanterie déborde la résistance par l'ouest, ce qui permet de parvenir à Fyé en fin de journée. Sur l'axe B, le sous-groupement « Noiret » part à 6 heures pour Coulombiers.

Sur l'axe C, l'avant-garde du GTL découvre une forte résistance à Rouessé-Fontaine, poste de garde des routes d'écoulement de la *7. Armee* de Mamers vers Mêles. Quatre blindés français sont détruits. L'aviation et l'artillerie réduisent la résistance et l'objectif est atteint à 15 heures. À 19 heures, Champfleur, pivot routier allemand, est aux mains des chasseurs d'Afrique. Sur l'axe D, Louvigny est occupé par le RMT à 15 heures et, à 20 heures, le sous-groupement « Minjonnet » se trouve à la lisière de la forêt de Perseigne.

Pas à pas, malgré les accrochages, la division Leclerc progresse. Le paysage devient plus favorable aux blindés. « *En avant ! En avant !* » ne cesse de crier Leclerc à ses équipages, qu'il suit en Jeep au plus près de la ligne de front. Dans l'après-midi, il est au village de Rouessé, dont les Français viennent de s'emparer. Mais les Allemands luttent farouchement ; les unités de *Panzer* n'ont rien de commun avec les faibles troupes italiennes du Fezzan ou les éléments épuisés de Rommel en Tunisie. Faisant fi de la qualité de l'ennemi, Leclerc veut « se placer » pour pouvoir imposer au commandement américain son but, la finalité de « sa » division : libérer Paris. Son objectif politique prend le pas sur la stratégie, certes laborieuse, mais réfléchie et cohérente des Alliés.

La nuit n'interrompt pas les combats. Pourtant, il faut bien s'arrêter vers 23 heures, car les hommes sont à bout de force. Les deux premières journées de combat ont été coûteuses et la progression lente. L'adversaire n'est pas bousculé. À la tombée du jour, après avoir pris les points d'appui qui protégeaient l'accès à la ville et à ses ponts sur la Sarthe, la 2e DB est encore à 7 kilomètres d'Alençon. Après avoir ordonné une forte reconnaissance blindée sur la ville, Leclerc s'endort à côté de sa voiture, par terre, enroulé dans une couverture,

comme il le faisait dans le désert de Libye. Réveillé par un bombardement proche qui fait exploser près de lui un *Half-Track* chargé de munitions, le général s'inquiète du résultat de la reconnaissance. Apprenant qu'elle n'est pas encore partie, il saute en voiture, se porte sur le détachement d'avant-garde, réveille tout le monde et se rend lui-même à Alençon en pleine nuit.

En ce 12 août à 4h30, Leclerc donne l'ordre au GTD d'entrer dans Alençon. Les 11 Sherman du 4e escadron du 12e cuirassier, mis en branle par Leclerc lui-même, roulent vers la sous-préfecture de la Sarthe. L'avant-garde du sous-groupement « Noiret », guidée par un jeune civil, découvre un pont intact et un autre barricadé. À l'aube, la division tient les ponts intacts sur la Sarthe. Dans la matinée, Alençon est nettoyé. En vingt-quatre heures, en grande partie grâce au général Leclerc, le *XV Corps* a parcouru 45 kilomètres, alors que de leur côté, les Britanniques n'ont pu progresser que de 11 kilomètres !

La prise d'Alençon bouleverse le plan des Allemands, qui tentent de reconstituer une ligne au sud de la poche de Falaise. C'est au nord-est de la forêt d'Écouves que l'ennemi va chercher à se rétablir, bouchant la trouée de l'Orne, d'Argentan à Sées.

EVITER LE PIÈGE DE LA FORÊT D'ECOUVES

Il est 6 heures du matin, et sans attendre, le général Leclerc lance ses groupements vers le nord et vers Argentan, dans la zone d'action du *21st Army Group* du maréchal Montgomery. Leclerc s'efforce de ne pas laisser à l'ennemi le temps de se reprendre et de profiter de son désarroi. Il faut barrer la route au plus vite aux colonnes allemandes qui refluent de Mortain et se dirigent vers l'est. La RN 12 étant prise, il reste à la *Wehrmacht* la RN 24 qui passe à Argentan : c'est donc l'objectif à atteindre. Malgré ses échecs répétés pour percer vers le sud, Montgomery, qui commande toutes les forces terrestres alliées en Normandie, estime que le général Haislip n'est pas en mesure d'atteindre Argentan avant « ses » Polonais et Canadiens. Patton réagit immédiatement : sa 3e armée doit poursuivre vers le nord et la RN 24. Pour cela, il renforce les troupes d'Haislip avec les *4th* et *7th AD*, ainsi que les *35th* et *80th ID*. Le *XV Corps* reçoit l'ordre d'attaquer en direction de Carrouges, à travers la forêt d'Écouves, et vers Sées. Il devra s'arrêter sur la ligne Carrouges–Sées et la départementale n° 908.

QUEL INSIGNE POUR LA 2e DB ?

L'insigne de la 2e DB, qui représente la carte de France surchargée d'une croix de Lorraine, a fait l'objet d'un concours lancé au Maroc et d'un référendum pour fixer le choix de la division. C'est une volonté de Leclerc, qui souhaite la participation de dessinateurs et le vote de ses soldats, mais cela choque les militaires traditionalistes qui auraient préféré une décision du commandement. De plus, la Croix de Lorraine brochée sur la carte de France réveille quelques tensions : certains n'ont pas envie de la porter, tandis que d'autres ne veulent pas voir « leur » insigne sur des camarades qu'ils soupçonnent de « vichysme ». Leclerc décide donc de retarder la confection de l'insigne individuel et fait peindre sur tous ses véhicules la carte de France. Seules les unités provenant de la France libre y ajoutent la croix de Lorraine. Confiant dans les progrès de l'esprit de corps, Leclerc sait qu'il pourra unifier l'insigne le moment venu.

▲ Un spahi marocain aide une « Rochambelle » (conductrice ambulancière) à peindre au pochoir sur un véhicule allemand récupéré l'insigne de la 2e DB.
US Nara

◀ Le 12 août 1944, d'Allonnes, Crépin, Leclerc et de Guillebon sur le pont d'Alençon. Une fois cette ville conquise, il s'agit de continuer vers le nord pour prendre en tenaille les unités allemandes.
Musée Jean Moulin-Mémorial Leclerc, Ville de Paris.

◀ Page de gauche
Bourg-le-Roi, le 11 août 1944. Le général Leclerc, assis sur une chaise, semble sourire à la vue de sa division qui poursuit sa progression vers Alençon malgré les difficultés : « *Le mot d'ordre, pour aujourd'hui, est d'abord et toujours la vitesse.* »
Musée Jean Moulin-Mémorial Leclerc, Ville de Paris.

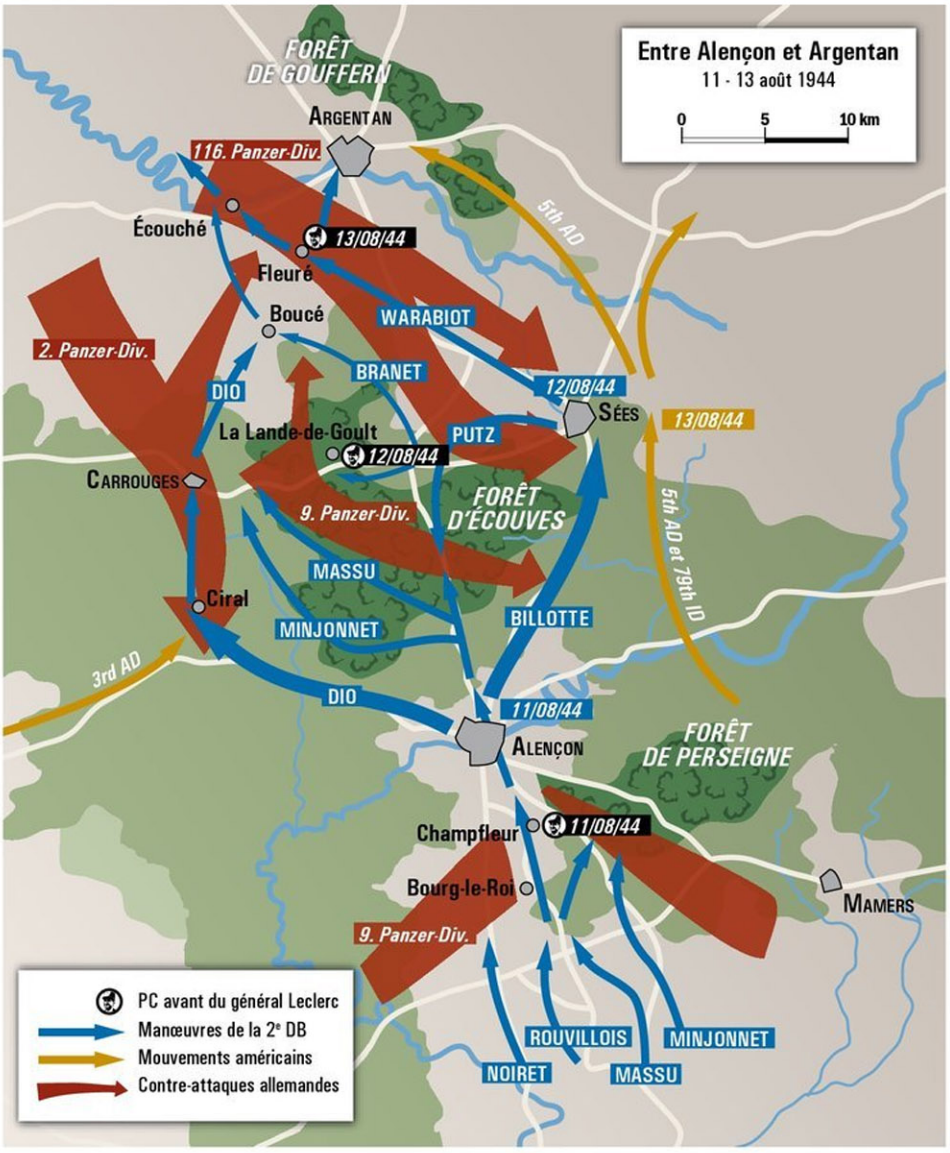
L'ordre ne convient pas à Leclerc. Il ne veut pas engager ses milliers de véhicules dans un massif boisé plein d'ennemis : « *la RN 138 Alençon–Sées est large, invitante, tandis que la forêt d'Écouves est sinistre, complice des défenseurs allemands, hostile à la progression de nos blindés* », écrit de Guillebon. Des résistants apprennent à Leclerc que des éléments ennemis y sont installés pour barrer le couloir entre Alençon et Argentan. L'information est confirmée par des documents découverts sur un prisonnier : la *9. Panzer-Division* est bien retranchée dans la forêt d'Écouves ; à l'ouest, la *2. Panzer-Division* défend le passage de Ciral, tandis qu'à l'est, la *116. Panzer-Division* interdit la RN 158 (Sées–Argentan). Leclerc ne résiste pas à la tentation de contourner l'obstacle de la forêt d'Écouves pour le prendre à revers, même si pour cela il lui faut s'arranger avec les ordres américains !

Selon lui, une division blindée doit contourner les points d'appuis ennemis et se rabattre sur leurs arrières. Il faut donc attaquer en direction de Ciral d'une part (GTD) et de Sées (GTV) d'autre part, pour foncer vers le nord-ouest et s'installer au plus vite sur la nationale 24 bis. Sées étant dans la zone de la *5th AD*, il faut se dépêcher et emprunter cet itinéraire tant que les Américains n'y sont pas, puis se rabattre sur les arrières des Allemands dans la forêt d'Écouves pour, ouvrant son propre itinéraire à travers les bois, revenir sur son axe de progression. De toute façon, pour fermer la poche de Falaise, il faut prendre Argentan et Écouché au plus vite. Leclerc va engager toute sa formation dans cet effort.

REJOINDRE CARROUGES ET SÉES

Par le sud-ouest, le GTL presse le massif boisé par une attaque frontale, conformément aux ordres américains. Dans le même temps, le GTV, articulé en deux sous-groupements (« Warabiot » et « Putz »), déborde la forêt d'Écouves par l'est, hors des limites fixées aux Français. À 11 heures, le groupement arrive à Sées. Mais au moment où Leclerc décide de foncer dans le trou et d'envoyer Billotte sur Argentan, arrive sur la grand-place du village le premier détachement de la *5th AD,* tout étonné de trouver des Français là où il pensait avoir à faire à des Allemands. Les Américains s'indignent de constater que Leclerc a coupé leur voie et qu'il se prépare à continuer à les devancer.

Abandonnant aux Américains la RN 158, le sous-groupement « Warabiot » reprend sa progression vers le nord-ouest par Saint-Laurent-le-Hamel et Montmerrei, qui est pris à 16 heures après un bref combat. Warabiot poursuit en direction du nord-ouest, par la D 219, sur laquelle il surprend une importante colonne de la *2. Panzer-Division* refluant vers Écouché et Argentan, qu'il détruit entièrement. Il s'installe ensuite au nord-est du petit village de



▼ La bataille de Normandie a provoqué la mort de 13 632 civils, 8 000 dans le Calvados, près de 4 000 dans la Manche, plus de 2 000 dans l'Orne. Les Normands ont payé au prix fort leur libération ! La ville de Caen, totalement rasée, compte 2 000 morts.
US Nara

LA POLÉMIQUE

Les Américains accusent Leclerc d'avoir gêné, par l'embouteillage créé à Sées, la progression de la *5th AD* vers le nord et de les avoir empêchés de refermer plus tôt la poche de Falaise. Selon l'historien américain Martin Blumenson « *l'attaque contre Argentan, lancée six heures plus tôt, aurait pu assurer la prise de la ville* » puis une avancée rapide vers le nord. Profitant du répit accordé par les Français, les *2.*, *9.* et *116. Panzer-Divisionen* ont renforcé leur défense à Argentan. Quand la *5th AD* entre dans la ville, le 13 août, elle doit se replier. Le soir, un ordre du général Haislip arrête l'avance du *XV Corps*. Du 15 au 19 août, tous les assauts américains sont des échecs.

Argentan, bombardée depuis le 5 juin, est désormais soumise à un véritable pilonnage de l'artillerie alliée. Ce n'est que le 20 août que la *80th ID* entre dans une ville en ruines, évacuée depuis la veille par les Allemands. Pourtant, le fait d'avoir atteint Sées rapidement a permis à Leclerc d'enrouler la forêt qu'il appréhendait de devoir traverser par un effort frontal. Le dispositif adverse a été surpris ; les restes de la *9. Panzer-Division* ont été pris au piège dans leur citadelle de verdure et les deux autres divisions ont été incapables de s'organiser pour se rétablir au sud de l'Orne. L'ennemi, que les Français cherchaient à bousculer depuis Le Mans, a été déséquilibré, tourné, pris à revers. Bien loin d'avoir empêché les Américains de progresser, la prise de Sées par Leclerc a accéléré la manœuvre d'ensemble du *XV Corps*. De plus, il faut rappeler que les Américains peuvent difficilement arguer que l'embouteillage causé par la 2e DB a empêché la capture plus rapide d'Argentan, puisque cette ville, initialement, se trouvait dans la zone réservée aux Britanniques de Montgomery !

Loucé, à 2 kilomètres d'Argentan, pour la nuit. Le sous-groupement « Putz » quitte Sées par la N 808. Bousculant le *Panzer-Grenadier-Regiment 156*, il atteint le carrefour avec la D 26 vers 17 heures. Leclerc transforme alors sa mission, car le GTL et le détachement « Roumiantzoff » sont bloqués sur les lisières Sud de la forêt d'Écouves. Putz reçoit l'ordre d'attaquer en direction de la Croix de Médavy, puis de poursuivre à la rencontre des spahis de Roumiantzoff, qui se sont enfoncés dans la forêt d'Écouves par le sud en empruntant la D 26. À la Croix de Médavy, Putz prend à revers les batteries et les positions de la *9. Panzer-Division* qui bloquent le GTL. Associant étroitement son infanterie et ses chars, Putz taille en pièces l'ennemi et parachève sa mission en réalisant sa jonction avec Langlade dans la matinée du 13 août. La forêt d'Écouves est sillonnée d'ouest en est et du nord au sud par des colonnes de blindés français.

Le lendemain, 13 août, la situation s'éclaircit. Le GTD, resté la veille à Alençon, reçoit l'ordre de pousser par l'ouest, vers Ciral, avec pour mission de prendre le bastion de Carrouges, en liaison avec le GTL, sur un axe plus oriental. Des éléments retardataires de la *2. Panzer-Division* en route vers l'est sont faits prisonniers. Un à un, les petits villages de la région sont nettoyés. Sur l'axe Saint-Denis-sur-Sarthon–Ciral, une action en tenaille permet de capturer 150 soldats allemands et de détruire de nombreux véhicules. Une forte résistance à Carrouges est éliminée par l'infanterie, puis le village est dépassé. L'avant-garde du sous-groupement « Noiret » atteint Le Mesnil-Scelleur, puis pousse vers l'est et La Perdrière où l'ennemi s'accroche. De nombreux véhicules et chars adverses sont détruits ainsi que le QG de la *2. Panzer-Division*. La journée se solde par un bilan nettement positif : 1 022 soldats ennemis tués, 1 417 autres faits prisonniers, 12 chars, 11 canons et 190 véhicules détruits.

Dans le même temps, plus à l'est, le GTL a reçu l'ordre de progresser vers Carrouges par Cuissai, où le sous-groupement « Minjonnet » rencontre une certaine opposition. Il doit détruire de nombreuses armes antichars pour atteindre La Roche-Mabille à 14h15.

▼ Les Sherman du 12e régiment de cuirassiers traversent un village normand, début août 1944, au milieu d'une foule enthousiaste et surprise d'accueillir des soldats français. Musée Jean Moulin-Mémorial Leclerc, Ville de Paris.

Le sous-groupement « Massu », après avoir bousculé plusieurs points de résistance, libère Saint-Didier-sous-Écouves à 14h20, Rouperroux à 14h35 et Chahains à 14h45 ! Dans le même temps, Langlade regroupe ses forces dans la région de Montmerrei.

Leclerc à de Gaulle : « *Notre attaque, prenant de flanc et successivement plusieurs divisions boches, a amené d'excellents résultats. J'ai eu réellement l'impression pendant plusieurs jours de revivre la situation de 1940 retournée, désarroi complet chez l'ennemi, colonnes surprises, etc.* »

L'EXPLOITATION VERS ARGENTAN

Au sein du GTV, sans préparation d'artillerie, le sous-groupement « Warabiot » attaque Écouché, très fortement tenu par les Allemands, puisque cette agglomération est le nœud de leur voie de retraite vers Argentan, à 3,5 kilomètres de là. Une section s'empare du carrefour du village, coupant la route aux unités de la *116. Panzer-Division* qui se replie vers Argentan. Dans la plus grande confusion, des colonnes allemandes entières sont détruites, notamment par les *Tank Destroyers* du RBFM, jetés dans la bataille contre les blindés ennemis. Le village est investi et nettoyé. Le colonel Warabiot a réussi à établir une solide tête de pont sur l'Orne et a coupé la D 924. « *Ce coup hardi a contribué à jeter le désarroi dans la* 9. Panzer-Division *dont il a précipité le morcellement et finalement la destruction entière* », écrit Pierre Bourdan. Leclerc va maintenant essayer de gagner la course vers Argentan pour être la première mâchoire du piège dans lequel les Alliés veulent prendre l'Armée allemande.

Mais le général Gerow, commandant la *1st Army* américaine auprès de laquelle la 2e DB sera affectée le 16 août, est furieux. Il fait savoir à Leclerc qu'il doit arrêter immédiatement ses *Combat Commands* engagés sur des axes qui ne sont pas ceux qui lui ont été affectés. En revanche, Patton est ravi : « *Je suis à Argentan, laissez-moi aller jusqu'à Falaise et reconduire les Anglais à la mer pour leur second Dunkerque* », propose-t-il à son supérieur, le général Bradley, commandant le *12th Army Group*. Toutefois, soucieux de ne pas envenimer ses relations avec Montgomery, alors que son *XV Corps* a déjà pénétré dans le secteur dévolu aux Britanniques, Bradley arrête les Français devant Argentan.

Au début de l'après-midi du 13 août, Bradley ordonne à Patton d'arrêter sa *3rd Army*, l'empêchant ainsi d'aider les Britanniques bloqués devant Falaise, pour ne pas froisser Montgomery ; il décide de revenir aux plans initiaux qui prévoyaient la ruée vers le Seine pour couper la retraite allemande. Il réoriente donc l'armée de Patton vers l'est ; Haislip communique à ses unités l'ordre de se retirer au sud de l'Orne à 22 heures.

S'étirant sur 40 kilomètres, la division Leclerc reçoit pour mission de contrôler la région d'Argentan (la ville exclue), Écouché, Boucé, Le Mesnil-Scelleur, Mortrée, carrefour de Carrouges. Le GTD est installé à Carrouges et Le Mesnil-Scelleur, en garde dans toutes les directions. Le GTL stationne à Montmerrei face à l'ouest et au sud. La *90th ID* a la charge de la RN 808, de l'est de Carrouges à Sées, et au sud, la route en direction d'Alençon. L'objectif fixé par le *XV Corps* est largement atteint. Désormais, sur son flanc Sud, la 7e armée allemande a perdu sa dernière grande voie de retraite. Son trafic est bloqué sur la route de Flers à Paris, dernier axe important du saillant.

Les Français et les Alliés sont désormais maîtres des grandes voies de communication et de la plupart des

▼ Des *Half-Tracks* de la 2e DB traversent un village français pavoisé de drapeaux tricolores. US Nara

◀ et ◣ Après les prairies et les haies du bocage normand, les véhicules de la 2e DB traversent des villages détruits par des combats acharnés entre les armées américaines et les troupes allemandes, qui tentent de rejoindre l'Est et Falaise avant les Alliés.
US Nara

points-clefs sur un théâtre d'opérations qu'ils ont hâtivement conquis : dans les bois épais, bon nombre d'Allemands sont encore retranchés. Ils tentent parfois des coups de main, des sorties en force ou des infiltrations. Une guerre de patrouilles et de « colonnes volantes », que les Américains appellent la « guerre des Peaux-Rouges » et que les Français désignent sous le nom de « pacification », s'engage alors. Face aux exactions perpétrées par la *Wehrmacht,* comme le massacre de 18 habitants à Tourouvre, il arrive que les hommes de la 2e DB ne fassent pas de prisonniers. « *Il fallait réprimer l'assassinat, le brigandage commis par des hommes qui n'étaient plus des soldats* », justifie Bourdan.

LA FIN DE LA POCHE DE FALAISE

Depuis le 14 août, Patton a orienté ses éléments : le *XX Corps* vers Chartres ; le *XII Corps* vers Orléans ; le *XV Corps*, avec la 2e DB encadrée à l'est par la *5th ID* (puis la *90th ID*) et à l'ouest par la *3rd AD*, vers Dreux. Pour Leclerc, la bataille de Normandie est achevée. Falaise est capturée le 14 août par les Britanniques. Les Américains veulent liquider la poche qui s'est réduite autour de Trun et de Chambois. Le 17 août, ils demandent à la 2e DB de nettoyer Carrouges et sa région. Leclerc estime que ce n'est pas une mission pour une unité blindée : attaquer des défenseurs dans un village relève plus de l'infanterie. Finalement, il met à la disposition des Alliés le GTL, qui se regroupe dans la région de Médavy pour flanc-garder l'attaque de la *90th ID* en direction de Trun.
Le 18 août, le *5th Corps* (*80th* et *90th ID*), soutenu par le GTL, attaque entre Argentan et Trun jusqu'à la ligne Chambois–Barreuil. La région située au nord constitue la zone d'action du *21st Army Group* britannique. La *80th ID* attaque entre l'Orne et la forêt de Gouffern, en vue de couper les routes vers Argentan. La *90th ID* s'engage au nord de la forêt, en direction du nord-ouest, pour couper la route Trun–Argentan. Dans l'après-midi du 18 août, Trun est pris par la 10e brigade d'infanterie canadienne venue de Falaise.

VIE ET MORT D'UN COMBATTANT DE LA 2e DB

Né en 1895 à Bruxelles, Joseph Putz est mobilisé en décembre 1914. Il se distingue dans un groupe de francs-tireurs et est promu aspirant en 1916. Gazé en mars 1918, le capitaine Putz choisit la nouvelle Arme des blindés après sa convalescence. Démobilisé, il gagne l'Algérie puis devient secrétaire de mairie à Stains, ville gérée par les communistes. Proche du monde ouvrier, Putz milite au syndicat communiste CGTU et, en décembre 1936, s'engage dans les Brigades internationales aux côtés des Républicains contre le général Franco. Il est nommé commandant du 13e bataillon « Henri Barbusse » de la 14e brigade, dont Henri Tanguy (futur colonel Rol) est le commissaire politique.
En septembre 1939, Joseph Putz est mobilisé comme capitaine. À la fin juin 1940, il rejoint le sud du Maroc pour éviter d'être arrêté. Après le débarquement allié en Afrique du Nord, il lève une compagnie de républicains espagnols, d'ex-internés gaullistes et d'anciens légionnaires antifascistes, compagnie qui devient le 3e bataillon du corps franc d'Afrique en Tunisie. En Algérie, avec l'accord de ses hommes, Putz se rallie au général de Gaulle. Il est nommé commandant du 3e bataillon du régiment de marche du Tchad (RMT), au sein de la 2e DB du général Leclerc.
Il débarque en août 1944 en Normandie. Rapidement, le général Leclerc se rend compte des qualités de meneur d'hommes de cet officier atypique. Entre le hobereau picard et le brigadiste international, le courant passe : même envie d'en découdre avec les Allemands et même idée quant à l'utilisation des blindés. Le 24 août 1944, la 9e compagnie « Nueve » du 3./RMT, formée de républicains espagnols enrôlés par Putz, entre dans Paris. Lui-même est promu lieutenant-colonel en novembre 1944 et prend part à la libération de Strasbourg, puis à la campagne d'Alsace à la tête d'un sous-groupement. Le 28 janvier 1945, à Grussenheim, le lieutenant-colonel Putz est tué par un obus.

Dans la nuit du 18 au 19 août, le GTL fait mouvement vers la région d'Exmes pour flanc-garder la progression de la *90th ID* face au nord-est, sur l'axe Exmes–Chambois, et ainsi donner la main aux Canadiens et aux Polonais venus du nord. Le début de l'attaque a lieu à 9 heures. Le sous-groupement « Massu », par la D 26 puis à travers champs, atteint Omméel par le sud-est à 10h50. Le sous-groupement « Minjonnet » parvient aux lisières Sud d'Omméel à 11 heures. Le GTL installe un bouchon défensif à 800 mètres au sud du carrefour d'Avenelle, tenu par l'ennemi. Celui-ci lance ses derniers chars. Forte de l'appui du GTL, la *90th ID* poursuit sa progression. À Chambois, dans la soirée de ce 19 août, elle fait la jonction avec la 1re division blindée polonaise de Montgomery. Les 20 et 21 août autour de Mont-Ormel, une percée permet à quelques milliers d'Allemands de rejoindre leurs lignes. La bataille de Normandie est terminée.

CONCLUSION

La 2e DB a pleinement rempli sa mission dans des conditions difficiles. Au grand dam de Leclerc, les Français ont d'abord dû mener des combats « char à char » sans pouvoir opérer de vastes mouvements. Pourtant, dans un deuxième temps, la division – qui connaît dans ces combats son baptême du feu –, surprenant l'ennemi par sa rapidité, a démontré ses qualités de grande unité moderne et son chef a confirmé ses qualités de meneur d'hommes, de soldats, de cavaliers. Avec les combats que sa formation a menés en Normandie, la Libération de Paris et surtout le « menuet de Baccarat » puis la « charge de Strasbourg », Leclerc a permis de développer au sein de l'Armée française un « concept blindé » particulier fait de rapidité et d'un maximum de souplesse, quitte parfois à « s'arranger » avec les ordres. Patton et Leclerc estimaient qu'il appartenait aux groupements tactiques de mener la manœuvre préparée et appuyée par l'infanterie. *A contrario*, les 1re et 5e divisions blindées de la 1re armée française de De Lattre, devant travailler au profit de différents corps d'armée, ne pourront que rarement tirer profit de leur spécificité. ■

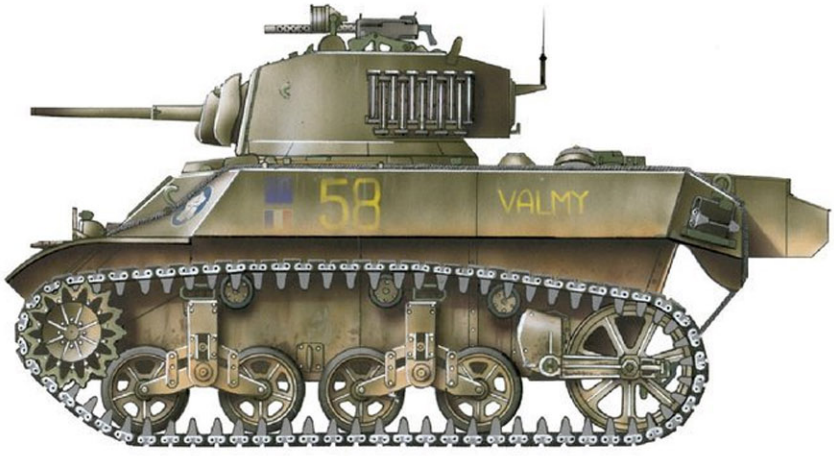
▶ Soldats de la 2e DB. Les origines des « hommes de Leclerc » sont diverses : Français libres, évadés de France, anciens de l'armée d'Afrique, Nord-Africains, volontaires étrangers principalement espagnols, etc.
US Nara

BILAN DE LA BATAILLE DE NORMANDIE
(CHIFFRES DU 3e BUREAU DE L'ÉTAT-MAJOR DE LA 2e DB)

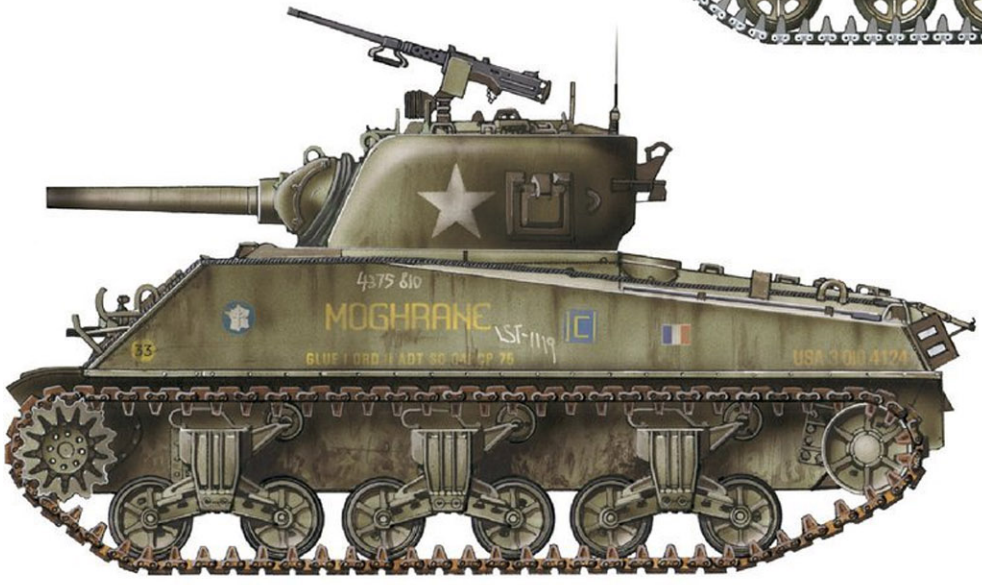
Pertes des soldats de la 2e DB en dix jours de combat : 133 tués, 648 blessés, 85 disparus, 76 engins blindés, 7 canons, 27 *Half-Tracks* et 133 véhicules détruits.
Pertes allemandes : 4 500 tués, 8 800 prisonniers, 117 chars, 79 canons et 750 véhicules à roues détruits.

▼ À Paris le 26 août 1944, la 2e DB assure la sécurité de la descente des Champs-Élysées du général de Gaulle, du gouvernement provisoire, du Conseil National de la Résistance et des chefs militaires, parmi lesquels les généraux Juin, Koenig et Leclerc.
US Nara

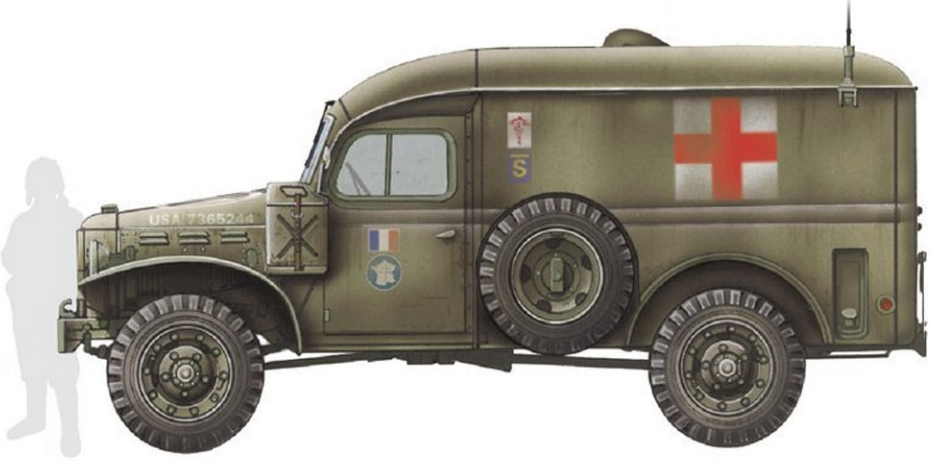
Sherman M4A2
501e RCC, 2e Compagnie
2e Division Blindée
Normandie, août 1944



Stuart M3A3
501e RCC, 4e Compagnie
2e Division Blindée
Normandie, août 1944



Sherman M4A3 (105)
12e RCA, 2e Escadron
2e Division Blindée
Normandie, août 1944



Dodge T214 - WC-54
3e Compagnie (groupe ambulances)
13e Bataillon Médical
2e Division Blindée
Normandie, août 1944

Copyright © M. Filipiuk / Batailles et blindés, 2011

L'AGONIE DU « LION DE BABYLONE »

LES T-72 IRAKIENS AU COMBAT

Version export du T-72 soviétique, le T-72M a été vendu à de nombreux pays dont l'Irak. Près de 1 100 exemplaires sont ainsi réceptionnés par l'Armée irakienne, qui les déploie face à l'Armée iranienne pendant huit longues années d'une guerre meurtrière. Peu satisfaits de leurs performances, les Irakiens lancent un programme de modernisation qui aboutira à la mise au point de l'« Asad Babil » ou « Lion de Babylone ». Le 2 août 1990, Saddam Hussein ordonne à ses troupes d'envahir le Koweït au sol riche en pétrole. Six mois plus tard, une coalition internationale passe à l'offensive pour libérer le peuple koweïtien. Les « Lion de Babylone » se préparent alors à entrer en action…

Par **Laurent Tirone**

Durant la guerre Iran-Irak, en dépit de sa puissance de feu, le T-72M ne s'est pas révélé un adversaire supérieur aux M60 américains ou les Chieftain britanniques, obtenus par le Shah avant la Révolution islamique de 1979. Il est vrai que le modèle acquis par Bagdad est considéré comme un modèle « singe ». En effet, le T-72M a été « expurgé » de tous ses équipements dernier cri et son blindage ne fait appel à aucun matériau composite censé arrêter des obus flèches ou à charge creuse (HEAT pour *High Explosive Anti-Tank*). Dans ces conditions, l'Irak décide d'augmenter le potentiel de ses blindés en faisant appel à son industrie nationale. Effectivement, cette dernière possède un certain savoir-faire après avoir réparé et rénové des T-54, T-55 et autres T-62 durant la guerre ayant opposé Bagdad à Téhéran (septembre 1980 - août 1988). Par ailleurs, l'expérience des équipages permet aux ingénieurs de mettre au point une mouture plus adaptée aux besoins locaux. En 1989, commence une campagne de remise à niveau des véhicules déjà en service. Sur le gros millier de T-72 achetés, bien peu sont encore opérationnels à 100 % à la fin du conflit Iran-Irak. Pour les ingénieurs, cette « cannibalisation » augmente les connaissances disponibles sur l'anatomie du T-72. De plus, la fabrication de pièces détachées, comme le canon, son mécanisme de verrou et de munitions de 125 mm avait déjà permis aux Irakiens d'acquérir les bases d'un processus d'industrialisation. Fin 1989, l'usine automobile de Taji, située au nord de Bagdad, reçoit les premiers kits « prêts-à-monter » fournis par l'Union soviétique *via* la Pologne. Ces T-72M subissent des modifications destinées à les « acclimater » aux conditions d'un théâtre d'opérations qui n'a pas grand rapport avec l'Europe centrale. Parallèlement, les T-72 déjà en service sont portés au standard M1A qui correspond à la nouvelle « finition » des T-72M export. Taji se lance donc dans une « modernisation » destinée à accroître son potentiel face aux… Iraniens. Désignée Asad Babil ou « Lion de Babylone », cette version autochtone voit sa protection augmenter grâce à l'ajout de plaques de blindage à l'arrière et sur le glacis. Espacées de 30 mm, elles sont censées contrer les projectiles à charge creuse. De manière très classique, mais néanmoins efficace, ces feuilles de métal forcent la munition HEAT à détonner loin de la cuirasse. Le jet en fusion se disperse avant de toucher le blindage principal, réduisant d'autant son pouvoir de pénétration. De manière à leurrer les missiles antichars TOW, une nacelle de brouillage d'origine chinoise prend place sur le dessus de tourelle. Toujours de façon à diminuer la vulnérabilité, des lance-grenades fumigènes supplémentaires sont installés.

Les « Lion de Babylone » n'ont pas beaucoup été employés en offensive durant la guerre Iran-Irak, les officiers du Raïs préférant les maintenir en réserve ou bien les utiliser comme pièces d'artillerie mobiles. De ce fait, les divisions blindées de Saddam Hussein n'auraient perdu que 60 T-72 face aux chars iraniens. Les engins d'origine soviétique ont alors démontré plusieurs faiblesses. Par exemple, la durée de vie du canon n'excède pas les 120 coups. Sans compter qu'un temps précieux est perdu au moment d'enterrer les machines pour les dissimuler ou les rendre moins sensibles à un tir de contrebatterie.

▲ Faute de doctrines d'emploi adaptées, les Asad Babil subissent de lourdes pertes durant les deux guerres du Golfe. Si enterrer un T-72M afin de briser une charge d'infanterie est valable contre l'Armée iranienne, cette action est totalement inefficace face aux divisions blindées américaines misant avant tout sur la mobilité. Pour autant, dans leurs combats avec les M1, les Irakiens avaient-ils d'autres choix ? Un M2 Bradley est visible à l'arrière-plan.

◀ Un Asad Babil, ou « Lion de Babylone », est soigneusement inspecté par des soldats américains lors de l'opération « Iraqi Freedom », lancée en mars 2003 par les États-Unis. Capturé dans la banlieue de Bagdad, ce T-72M « made in Irak » appartient probablement à la 2e division blindée « al-Medinah al-Munawera », présumée être l'unité la plus fidèle à Saddam Hussein.

Toutes photos DoD

▲ Un Asad Babil capturé durant l'opération « Iraqi Freedom ». Une partie des modifications apportées par les Irakiens sont visibles, comme le projecteur placé sur la tourelle, côté droit.

▼ Asad Babil *versus* M1A1. Avec un écart technologique estimé à quinze ans, le « Lion de Babylone » n'a pu affronter à armes égales l'engin américain. Fourni par la Hongrie, le T-72 présent sur la photo appartient à la Nouvelle Armée irakienne (NIA), sans doute à la 9e division mécanisée.

Si ralentir l'usure du tube n'est pas à la portée de l'ingénierie locale, les techniciens du cru agissent sur le second point en greffant sur les échappements un système pulsant l'air sous la coque, de manière à creuser une cavité dans le sable mou ou la poussière. Les équipages peuvent occasionnellement s'en servir pour désensabler leur monture. La suspension est également remaniée dans le but d'optimiser la conduite lorsque le sol est très meuble. Afin d'améliorer sa portance, des amortisseurs de suspension sont supprimés, augmentant la souplesse du train de roulement.

De manière à remplacer les appareils soviétiques totalement obsolètes, un système optique belge et un télémètre laser français sont montés. Un projecteur est aussi installé sur le côté droit de la tourelle. L'Asad Babil se distingue du modèle original par ses crochets de remorquage, placés sur le glacis, plus solides. Plusieurs centaines de « Lion de Babylone » sont assemblés jusqu'en août 1990, date à laquelle l'embargo international bloque l'arrivée des kits. Dès lors, Taji cesse de produire des chars pour se concentrer sur la fourniture de pièces de rechange destinées à assurer la maintenance des T-72 « made in Irak ».

Du fait de leur niveau de « perfectionnement », en comparaison des antédiluviens Type 69 chinois, la grande majorité des Asad Babil sont déployés au sein de la Garde républicaine, plus précisément dans la 1re division blindée « Hammurabi », la 2e division blindée « al-Medinah al-Munawera », la 3e division d'infanterie mécanisée « Tawakalna ala-Allah » et la 6e division d'infanterie motorisée « Nebuchadnezzar ». Par ailleurs, l'armée régulière en réceptionne au sein de la division blindée « Saladin ».

OPÉRATION « DESERT STORM »

Après une violente campagne aérienne destinée à affaiblir le potentiel militaire de la « quatrième armée du monde », les forces terrestres de la coalition entrent en action fin févier 1991 lors de l'opération « Tempête du désert ». Souvent embossés en défensive et ne laissant dépasser que leur tourelle, les « Lion de Babylone » s'apprêtent à affronter une des plus grandes armadas rassemblées depuis la deuxième guerre mondiale. Les rapports concernant l'efficacité des chars irakiens, soumis à plusieurs semaines de bombardements intensifs, manquent toujours de précisions, la propagande des deux côtés ayant tendance à « enjoliver » ou à minimiser leurs actions, mais quelques accrochages entre les M1 Abrams et les Asad Babil sont connus. Ainsi, le 26 février, peu avant minuit, la *1st Armored Division* s'approche de positions tenues par la « Tawakalna ala-Allah » au sud de Bassorah. Malgré d'épais nuages de fumée couvrant le terrain, les tankistes américains repèrent les blindés enterrés et les « allument » à longue distance. Pourtant, un M1 imprudent se faufile au travers des lignes irakiennes et, ce faisant, présente son arrière à deux « Lion de Babylone » qui ne laissent pas passer l'occasion. Le tank codé B-23 encaisse un perforant de 125 mm qui traverse son blindage, blesse le tireur et le commandant, puis entraîne sa destruction. Les deux Asad Babil n'ont pas le temps de rééditer leur exploit qu'ils sont à leur tour touchés par des M1.

Par la suite, un Abrams de la *3rd Armored Division* est pris pour cible par un obus à charge creuse de 125 mm lors de la même bataille, mais cette revendication est difficile à confirmer, car le char américain, après avoir été immobilisé, a été pulvérisé par un tir fratricide : impossible donc pour les experts dépêchés sur place d'évaluer les causes de sa mise hors de combat puisque toutes les preuves ont été réduites en cendres…

Un troisième M1 est pris à partie par un « Lion de Babylone » au moment où son unité engage la 1re division blindée « Hammurabi » de la Garde républicaine. Le projectile à charge creuse de 125 mm vient, par un coup de chance incroyable, frapper le système de ventilation NBC de la tourelle, déclenchant un incendie.

Six autres chars américains sont atteints par des obus de 125 mm qui ne leur infligent toutefois que des dommages mineurs. Les Asad Babil ont aussi combattu des IFV (*Infantry Fighting Vehicle*) M2 Bradley. En plus de deux des leurs endommagés, ces derniers accusent une perte définitive lors d'un combat nocturne. Appartenant au *2nd Stryker Cavalry Regiment* en patrouille dans le secteur compris entre Al-Bussayyah et Wadi-al-Batin, ce M2 est pulvérisé par un obus HEAT provenant d'un « Lion de Babylone » de la « Hammurabi ». En revanche, les T-72 se sont révélés très vulnérables aux missiles antichars BGM-71 TOW des M2, et six au moins ont été mis hors de combat de cette manière. Ceci étant dit, certaines sources laissent entendre que des TOW auraient été efficacement leurrés…

▲ Une autre vue de l'Asad Babil capturé près de Bagdad. Comme les M4 Sherman américains voilà plus d'un demi-siècle, le char irakien est couvert de sacs de sable destinés à augmenter sa protection balistique !

BILAN D'UNE GUERRE

Des observateurs font remarquer que le « Lion de Babylone » accuse un retard technologique d'au moins quinze ans sur les véhicules occidentaux de dernière génération. De ce fait, le T-72 irakien a fait piètre figure face aux M1 Abrams. En sus de ses optiques de visée inférieures, son blindage n'a pas pu faire obstacle, sous n'importe quel angle, aux munitions américaines de 120 mm pourvues d'un pénétrateur en uranium appauvri. Pire encore, les pièces de 105 mm des M60 n'ont éprouvé aucune difficulté à venir à bout des 280 mm d'acier de la tourelle de leur ennemi ! Près de l'aéroport de Koweït City, des M60A3 Patton du corps des *Marines* (*USMC*) ont littéralement décimé un groupement de T-72. Même les projectiles de 25 mm à uranium appauvri des M2 Bradley se sont révélés mortels pour les Asad Babil. En l'espace de 72 heures, entre le 24 et le 27 février 1991, près de 70 T-72 de la division « Tawakalna ala-Allah » ont été mis hors de combat ! Cette dernière s'était trouvée coincée, dans le Chatt al-Arab, entre l'*US Marine Corps*, avançant du sud au travers du Koweït, et les *1st* et *3rd Armored Divisions*, venant du nord et de l'ouest. Bombardée en permanence, la « Tawakalna ala-Allah » n'a pu résister à cette pince mécanisée.

Le différentiel constaté entre les deux blindés ne s'explique pas seulement par l'avance technique prise par les Américains. En effet, les vétérans irakiens ont trop souvent utilisé leurs montures comme pièces d'artillerie pour des tirs indirects, gaspillant inutilement de précieux obus et révélant précocement leurs positions. Efficaces contre les charges de l'infanterie iranienne, ces tactiques ont été totalement inutiles face aux manœuvres exécutées rapidement par les divisions blindées de la coalition. Comme si cela ne suffisait pas, des tests pratiqués après-guerre avec des munitions cinétiques de 125 mm concluent que leur vieillissement avait entraîné une très forte baisse de leur pouvoir perforant.

En définitive, environ 300 Asad Babil ont été perdus, toutes causes confondues, au cours de l'opération « Desert Storm », dont six capturés intacts par la *3rd Armored Division*.

OPÉRATION « IRAQI FREEDOM »

Lors du déclenchement de l'opération « Iraqi Freedom », le 19 mars 2003, la majorité des « Lion de Babylone » survivants est concentrée au sein de la 2e division blindée « al-Medinah al-Munawera », présumée être la plus fidèle au parti Baas de Saddam Hussein.

▼ Des soldats de l'*US Marines Corps* inspectent un Asad Babil abandonné par son équipage lors de l'opération « Iraqi Freedom ». Après la chute de Bagdad, plusieurs « Lion de Babylone » intacts sont envoyés aux États-Unis comme trophées de guerre.

▲ Un Asad Babil détruit lors de l'opération « Desert Storm ».

▲ Un « Lion de Babylone » détruit lors de l'opération « Desert Storm » près de la base aérienne d'Ali Al Salem.

▼ Un Asad Babil détruit lors de l'opération « Iraqi Freedom » sur la route d'Al Iskandariyah.

Comme lors de l'opération « Tempête du désert », les T-72 ne font pas le poids face au M1A1 Abrams. Pour autant, déployés au sud de Bagdad, les Irakiens vont essayer de faire face avec des engins qu'ils savent totalement surclassés. Ainsi, un Asad Babil parvient à détruire un M2 Bradley au moment où les forces américaines s'approchent de l'aéroport Saddam Hussein International. En outre, la pose d'une plaque de blindage additionnel à l'avant montre tout son intérêt. Un équipage américain a ainsi la surprise de voir son obus HEAT ne pas percer alors qu'il avait frappé de plein fouet le glacis de son adversaire ! Cet échec laisse le temps au « Lion de Babylone » de riposter. Néanmoins, son projectile de 125 mm rate la cible et le char irakien est finalement mis hors de combat. Cette escarmouche est symptomatique d'une des plus grandes carences des troupes de Saddam Hussein : le manque de formation et d'entraînement ; un handicap qui affecte également la Garde républicaine au point que même ces unités d'élite ont rarement réussi à atteindre leurs cibles du premier coup et jamais en se déplaçant. Par exemple, le 3 avril 2003, lors d'un accrochage filmé à Bagdad, un M1A1 engage sept « Lion de Babylone » à seulement 50 mètres. Tous sont neutralisés en quelques minutes. Étonnamment, au cours de cette action, le chargement manuel de l'Abrams s'est montré plus rapide que le système automatique du T-72, pourtant crédité de huit coups par minute !

LE « LION DE BABYLONE » EST MORT

Surclassés en 1991, les Asad Babil n'ont évidemment pas fait mieux en 2003. D'autant que l'embargo et les raids aériens ont considérablement réduit leur potentiel, au point que beaucoup ne sont pas opérationnels. D'autre part, les tactiques de combat irakiennes n'ont quasiment pas évolué. Si le T-72M bénéficie toujours de sa rusticité, de sa mobilité et de sa fiabilité, il ne possède pas le potentiel pour se mesurer au très perfectionné M1A1 Abrams. Rénovés de façon à rivaliser avec l'Armée iranienne, les « fauves » du Raïs n'étaient absolument pas parés à affronter une telle menace. Le choc entre les deux chars a abouti à un véritable massacre, tant l'écart technologique était important. En février 1991, il n'est pas exagéré d'affirmer que dans le terrible désert irakien, « le Lion est mort ». Cette défaite a des conséquences collatérales inattendues. Effectivement, l'industrie russe s'est trouvée bien embarrassée au moment de vanter les mérites de son T-72 export qui, en plus de n'avoir pas été à la hauteur du M1A1, n'a pu défier avec succès les M60 américains sur le point d'être retirés du service actif ! De surcroît, le T-72M1 a dû être rebaptisé pour que son appellation n'évoque plus le carnage irakien…

Après la chute de Bagdad, plusieurs « Lion de Babylone » sont capturés, puis envoyés aux États-Unis comme trophées de guerre. Dans les mois suivants, au moins sept sont récupérés sur le champ de bataille et transmis à la Nouvelle Armée irakienne (NIA). Ces survivants sont déployés au sein de la 9e division mécanisée. De manière à fournir des pièces de rechange, l'usine de Taji, copieusement bombardée durant les deux guerres du Golfe, est reconstruite. Enfin, dès 2008, la Hongrie livre 77 T-72M, destinés à compléter les effectifs en attendant l'arrivée de matériels plus modernes. ■

Longueur : 13,5 cm

Un beau FT « mitrailleuse » en régule, qui a pu être réutilisé sur un encrier. Deux orifices sur la chenille attestent cependant de sa fonction jouet.

POUR LES GRANDS ET LES PETITS !

LE RENAULT FT EN JOUETS

Les chars sont apparus lors de la Première Guerre mondiale. Nous nous proposons de montrer comment ces engins terrifiants ont été déclinés en jouets, par des fabricants plus ou moins inspirés et parfois très créatifs.

Par **Paul Malmassari**
Toutes photos collection de l'auteur

Longueur : 24 cm

Commençons avec un modèle à double usage, puisqu'il s'agit d'un jouet pouvant aussi faire office de boîte à gâteaux ou à bonbons en porcelaine (chiffre 4851 sous l'objet). On notera le surdimensionnement de la tourelle et la position anormale du chef de char. À part cela, la forme est bien rendue et le sculpteur a même représenté la chaîne sur le côté de la queue de franchissement !

Longueur : 21 cm

Magnifique FT en métal, dont la tourelle est manifestement copiée sur celle du prototype. Un puissant moteur à clé entraîne des chenilles réalistes. La boîte (non photographiée) indique « fabrication française ».

Comment décider qu'un jouet ressemble à son modèle original quand certains éléments sont altérés par les besoins de la reproduction en série, voire par la simple volonté du dessinateur ? C'est qu'il existe une différence entre le jouet et le modèle réduit. Ce dernier, en particulier à notre époque, est une tentative de restitution la plus proche possible de la réalité : certaines figurines anciennes en font partie. Le jouet, au contraire, peut être une reproduction fidèle, à laquelle il manquera toujours des détails soit inutiles au jeu, soit dangereux pour l'enfant à qui il est destiné. Sont donc également exclus de cet article les maquettes à monter ou les modèles de jeux de guerre.

Pour illustrer nos propos, nous avons choisi le cas du Renault FT[1], premier char moderne en ce qu'il possède blindage et chenilles, ainsi qu'une tourelle tous azimuts, ce qui n'est pas le cas de ses contemporains. Quelles sont les caractéristiques visuelles qui vont nous permettre de l'identifier à coup sûr ?

- Son train de roulement, avec sa poutre, sa poulie de tension (à l'avant) beaucoup plus grande que le barbotin (à l'arrière), et donc le brin supérieur de la chenille incliné vers l'arrière ;
- Sa silhouette, avec notamment la queue de franchissement ;
- Sa tourelle surmontée d'un tourelleau.

Quand nous dressons la liste des fabricants, nous constatons que même le Japon a produit des FT en jouets ; de fait, on se rappellera qu'immédiatement après la « Der des Ders », ce petit « tank » a servi dans la plupart des pays dotés d'armées modernes, où il a formé l'épine dorsale des premières unités des chars (États-Unis, Union soviétique, Japon…), certains pays développant même des versions dérivées (Italie, Pologne…).

Cet article n'est évidemment pas exhaustif – il manque quelques modèles, ainsi que les autres déclinaisons en réveil, bouchon de radiateur, serre-livres, etc. –, mais nous pensons pouvoir vous montrer ce que le Renault FT a suscité dans le domaine du jouet. Il est toujours intéressant de regarder comment ce dernier, dont la fonction ludique n'éclipse pas le rôle social, voire politique dans certains régimes, est réalisé. Les jouets donnent à la fois une indication sur le niveau industriel du pays, et sur sa vision des objets représentés. Désormais, place aux jouets et au jeu ; bon voyage dans le temps !

1 Rappelons que le terme « FT-17 » n'existait pas pendant la Première Guerre mondiale.

Longueur : 6,5 cm

Jouet en tôle de petite taille, ayant toutes les caractéristiques du FT, aux chenilles près. On appréciera la fraîcheur de ce jouet « Made in Germany » au camouflage trois tons, dont les couleurs rappellent celles employées sur les engins de la *Reichswehr*.

Longueur : 6,6 cm

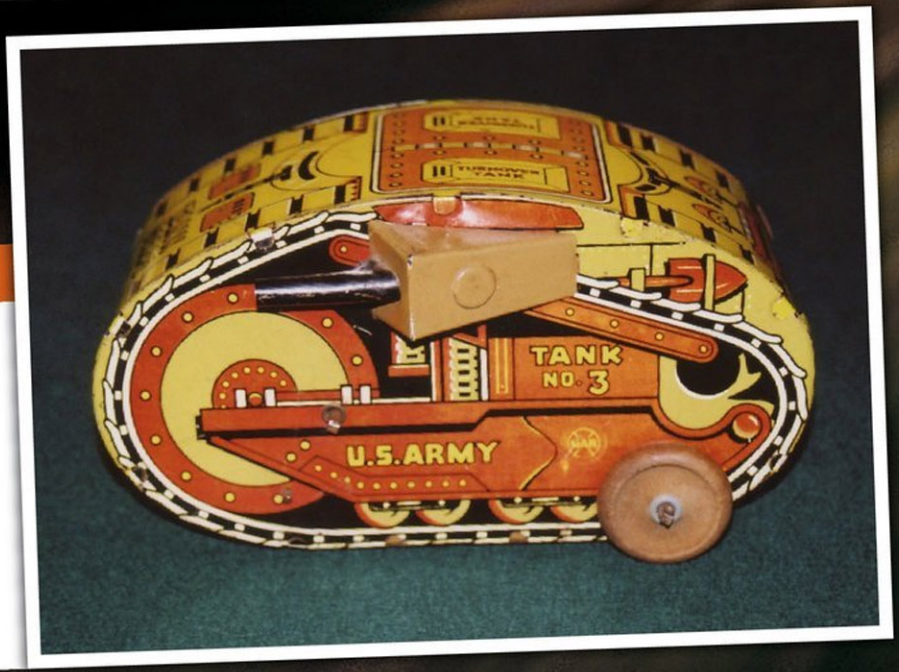
Char en plomb de la marque française « AR », qui n'est pas prévu pour porter des chenilles. On reconnaît malgré tout un « air de famille » typique du Renault.

Longueur : 19,3 cm

Superbe FT en tôle lithographiée fabriqué par la marque « NEMO » dans les années 1930. On notera la tête du pilote (on hésitait à l'époque entre « chariste », « charton », etc.). Ici, seul le train de roulement est fidèle, mais la silhouette générale est bien respectée.

Longueur du char : 6,7 cm
Longueur avec socle : 12,6 cm

Un classique des marchés aux puces : l'encrier avec un char ! Le casque Adrian porte distinctement l'insigne de l'Artillerie Spéciale, avec le heaume posé sur des bombardes croisées, et le char est fidèlement reproduit. Les deux orifices que nous distinguons sous la poutre du train de roulement témoignent de la réutilisation d'un jouet FT, par lesquels deux axes avec roues pouvaient être fixés.



Longueur : 20 cm

Un exemplaire *made in USA* de la firme « MARX » : le « Turnover tank n° 3 » à moteur à clé, dont l'absence de tourelle s'explique par la fonction principale du jouet (d'où son nom), qui consiste à se dresser et à faire une roulade arrière avant de repartir… Il existe un autre modèle, non retournable et équipé de deux bossages sur le toit avec mitrailleuses.

Longueur : 16,5 cm

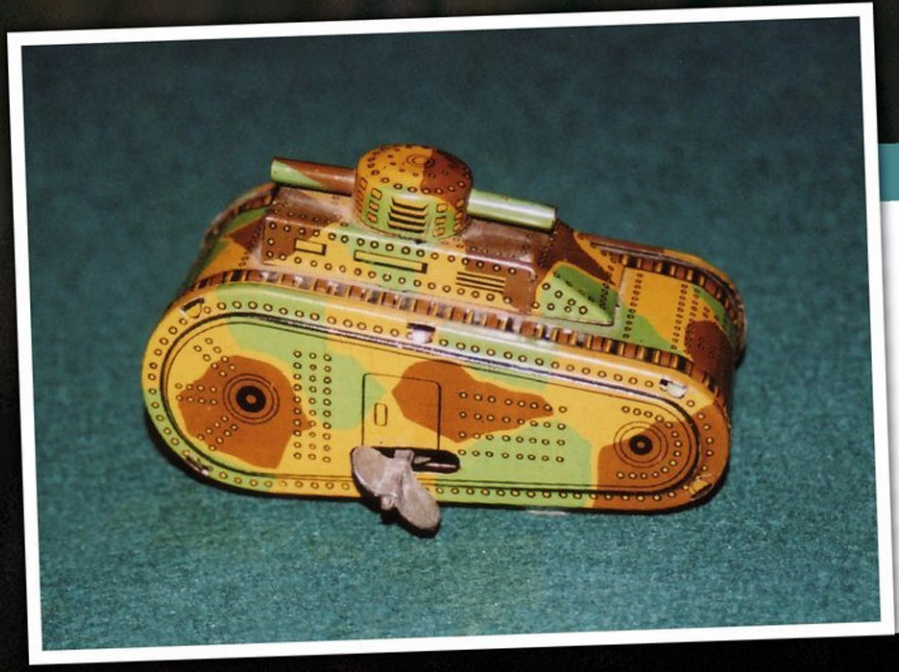
Ce magnifique FT a été fabriqué au Japon par la firme TM, durant l'entre-deux-guerres ; il manque une chenille, que nous n'avons pas remplacée.

Longueur : 10,2 cm

Attention très fragile ! Ce char des années 1930 en plâtre et en farine (!) s'éloigne un peu des standards de fidélité notés jusqu'ici : la poutre est exagérée, mais le reste atteste d'une origine FT, quoique mâtinée de char D1 ! Deux axes sous la caisse, sur lesquels sont enfilées des perles, servent d'organes de roulement.

Longueur : 7,8 cm

Ce char en métal est bien un FT, comme son train de roulement en atteste, mais la tourelle est surdimensionnée : un fantasme d'équipage ? Marque et nationalité inconnues.



Longueur : 9,5 cm

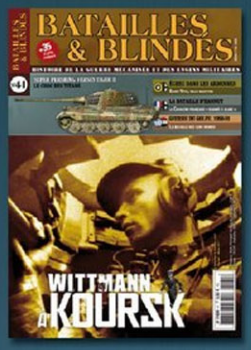
Pour terminer, un char nippon produit par la firme « CK », qui semble marquer la frontière entre le FT et d'autres jouets se rapprochant de formes plus modernes : du petit Renault subsistent l'inclinaison de l'arrière de la caisse et la forme extérieure du train de roulement. Celui-ci est toutefois caché par un blindage, tandis qu'une tourelle armée de deux canons commence à évoquer les fantasmes des chars lourds de l'entre-deux-guerres.

BATAILLES & BLINDÉS

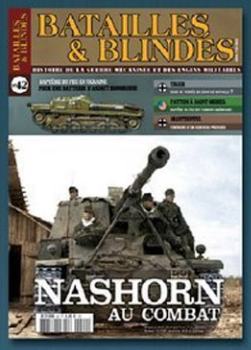
Anciens numéros ▶

Retrouvez les sommaires détaillés sur notre site :

www.caraktere.com

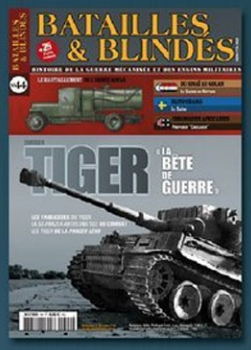


N°41
- **WITTMANN À KOURSK**
- La bataille d'Hannut
- Échec dans les Ardennes
- Guerre du Golfe, la bataille des cent heures
- Super Pershing *versus* Tiger II
- ...



N°42
- **NASHORN AU COMBAT**
- Tiger
- Patton à Saint-Mihiel
- Hasso Eccard von Manteuffel
- Chroniques africaines, Avril - Mai 1941
- Le Blindorama, La Croatie, 1941 - 1945

N°43
- **LA « PANZER-LEHR » EN NORMANDIE**
- Des chars dans la jungle
- *Panzer-Brigaden* contre *Combat Commands*
- Les évadés, ou l'incroyable destin de deux B1bis.
- ...



N°44
- **DOSSIER : TIGER, « LA BÊTE DE GUERRE »**
- Le ravitaillement en carburant de l'Armée soviétique
- La Guerre du Kippour
- Le Blindorama, La Suède, 1935 - 1945
- ...

	France	UE, Suisse, DOM-TOM	Autres	Quantité	TOTAL
Abonnements :					
Abonnemment d'un an à **Batailles & Blindés**, soit 6 numéros, à partir du n°46 inclus	35.00 €	40.00 €	45.00 €	x_____ =	
Abonnemment de deux ans à **Batailles & Blindés**, soit 12 numéros, à partir du n°46 inclus	65.00 €	75.00 €	85.00 €	x_____ =	
Hors-séries :					
B&B hors-série n°2 : Opération Daguet (réf.74)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
B&B hors-série n°3 : L'épopée du 6e GRDI (réf.75)	12.90 €	16.50 €	20.00 €	x_____ =	
B&B hors-série n°6 : Afrika-Korps / Tome 1 (réf.78)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°8 : Afrika-Korps / Tome 2 (réf.80)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°12 : Barbarossa / Tome 2 (réf.143)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°13 : Panther au combat (réf.155)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°14 : Tiger-Abteilungen ! Tome I (réf.167)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°15 : Guderian (réf.185)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
B&B hors-série n°16 : Tiger-Abteilungen ! Tome II (réf.276)	14.90 €	18.90 €	22.90 €	x_____ =	
Anciens numéros :					
B&B n°11 : Combats de chars en Lorraine (réf.11)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°13 : Normandie 44 vue par von Lüttwitz (réf.13)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°16 : Saga d'un « Wikinger » sur l'Ostfront (réf.16)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°17 : Destins croisés en Normandie (réf.17)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°22 : Leclerc : « se commander soi-même » (réf.22)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°27 : Dans l'enfer de la Roer (réf.27)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°30 : Dossier Ferdinand / Elefant (réf.30)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°33 : La Campagne de Tunisie (réf.127)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°34 : Les chars du *Heyl Shirion* (réf.134)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°35 : *SS-Panzer-Division* « Wiking » (réf.140)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°36 : Dans l'enfer du bocage (réf.145)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°37 : Le *SS-Panzer-Korps* à Kharkov (réf.153)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°38 : Les imposteurs de Skorzeny (réf.158)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°39 : *Panzerschreck* (réf.162)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°40 : *Skijäger* (réf.172)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°41 : Wittmann à Koursk (réf.181)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°42 : Nashorn au combat (réf.182)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°43 : La « Panzer-Lehr » face au débarquement (réf.243)		8.00 €		x_____ =	
B&B n°44 : Tiger, « la bête de guerre » (réf.244)		8.00 €		x_____ =	
TOTAL :					

Bon de commande à retourner à :

CARAKTÈRE
Service abonnements
3120 route d'Avignon
13090 Aix-en-Provence
FRANCE

Commandez les anciens numéros de *Batailles & Blindés* et de nos autres publications, consultez également les sommaires détaillés ou bien encore vérifiez leur disponibilité sur notre site :

www.caraktere.com

Votre commande pourra vous parvenir sous plusieurs plis ; les délais de traitement et d'acheminement par La Poste varient de 6 à 20 jours. Merci de votre compréhension.

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
.....
.....
Code postal : .....
Ville : .....
.....
Pays : .....
E-mail : .....

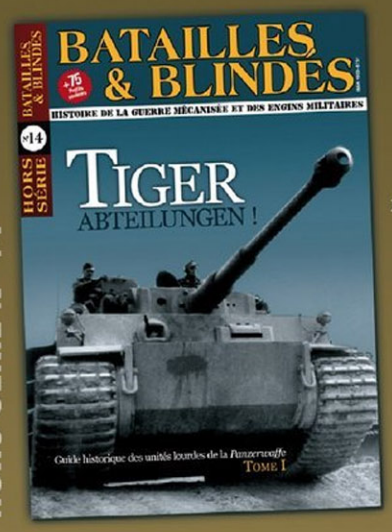
Règlement :

☐ Chèque à l'ordre de Caraktère
☐ Virement Swift ☐ Mandat postal
☐ Carte Bancaire :
Numéro : .....
Date d'expiration : .....
Cryptogramme visuel : .....
(3 derniers chiffres au dos de la carte) :
Signature :

Attention ! Les Eurochèques, cartes Maestro et Visa-Electron ne sont pas acceptés.
Pour éviter toute erreur, merci de bien vouloir écrire lisiblement.

TIGER ABTEILUNGEN

Guide historique des unités lourdes de la *Panzerwaffe*



HORS-SÉRIE N°14

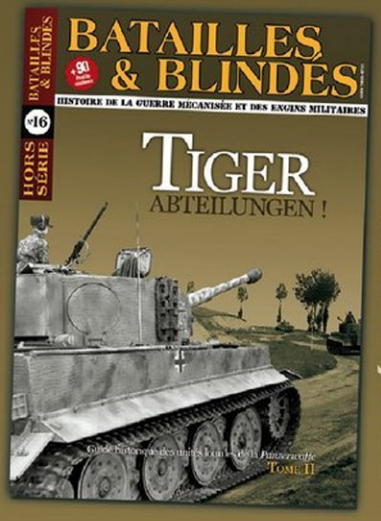
TOME I

Plutôt qu'une analyse technique du *Panzer VI Ausf. E* Tiger, avec ce nouveau numéro hors-série de *Batailles & Blindés* de plus de 120 pages, nous souhaitons vous proposer un point d'étape complet dans l'étude des unités équipées de Tiger, les célèbres *schwere Panzer-Abteilungen*.

Le premier tome couvrira l'historique de la *schwere Panzer-Abteilung 501*, qui opérera en Tunisie puis sur l'*Ostfront*, jusqu'à la *508*, qui combattra en Italie. Chacune aura ainsi droit à un historique assorti de données statistiques (nombre de chars détruits, as et personnalités, décorations, insignes, organigrammes détaillés, etc.), suivi d'un album photos, incluant des clichés inédits, et de nombreux profils en couleurs présentant les différents types de camouflages et de marquages tactiques en fonction des campagnes et des époques.

Notre volonté est simple mais ambitieuse : vous proposer une documentation de référence en français, tout en mettant l'accent sur l'iconographie !

TOME II

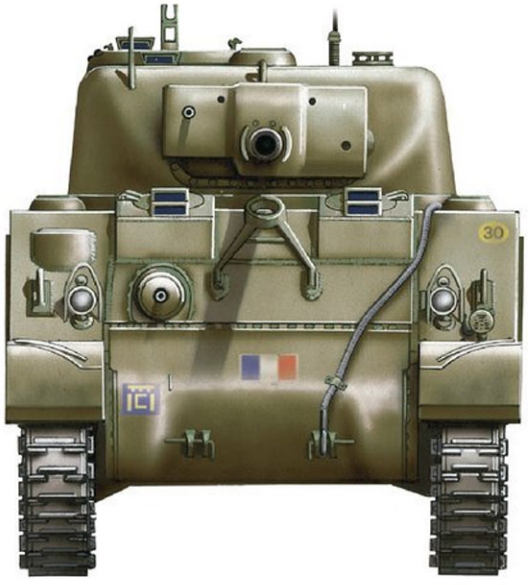
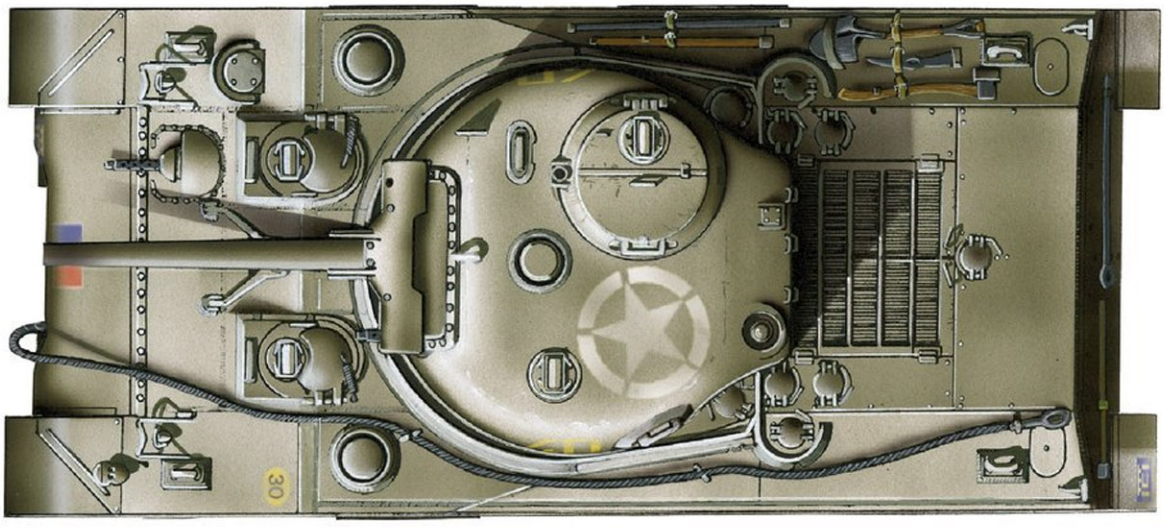


HORS-SÉRIE N°16

Ce second tome du guide historique des unités lourdes de la *Panzerwaffe* passe en revue les troupes des *Waffen-SS* ainsi que les unités de chasseurs de chars équipées de *Jagdtiger* et de *Jagdpanther*. C'est ainsi que sont étudiées les *schwere Panzer-Abteilungen 509, 510,* « Großdeutschland » et « Kummersdorf » ; sont aussi au programme les *SS-Tiger-Abteilungen 101, 102* et *103* qui se sont battues sur l'*Ostfront* ainsi qu'à l'Ouest, notamment en Normandie et dans les Ardennes pour la première. Concernant les *Jagdpanzer*, nous vous proposons de suivre le parcours des *schwere Panzerjäger-Abteilungen 512, 653* et *654*, dont une partie des cadres et des équipages était issue des bataillons de Tiger, ce qui rend leur histoire indissociable de celle des *Tiger-Abteilungen*.

Suite du premier volume, ce guide historique en reprend la structure, avec une partie consacrée à chaque unité. Les textes sont accompagnés de données statistiques et illustrés de nombreuses photographies d'archive et de profils, dont des planches « quatre vues ». Insignes et systèmes de numérotation tactique ne sont pas oubliés !

LA 2e DB
DANS LA BATAILLE DE NORMANDIE

© M. Filipiuk / Batailles & Blindés, 2011

Sherman M4A2
12e Cuir, 3e escadron
2e Division Blindée
Normandie, août 1944